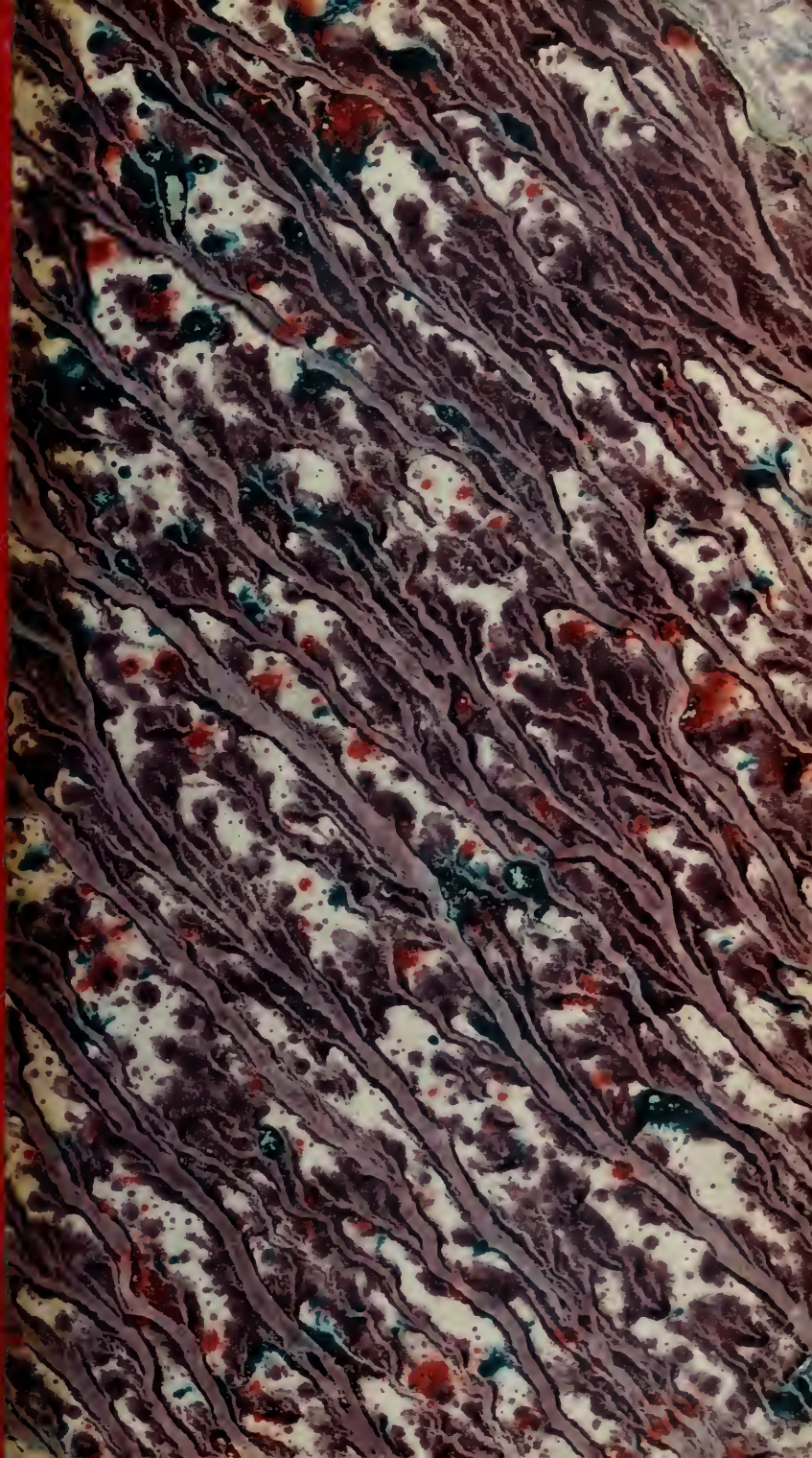


1 4 1950

ŒUVRES
DE LE BRUN.

TOME I.

ŒUVRES

DE

PONCE DENIS (ÉCOUCHARD) LE BRUN,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, Membre de l'Institut, et précédées d'une Notice sur sa Vie et ses Ouvrages, rédigée par l'Éditeur.

Malin, tendre, sublime, à l'immortalité
Il consacra les sots, l'amour, la liberté.
P. CHAUSSARD.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez GABRIEL WARÉE, Libraire, quai Voltaire, n° 21.

1811.

BIBLIOTHECA
Octavianis

PQ
1993
L75
A1181A
V.1

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'ÉDITION des Œuvres de Le Brun était attendue depuis long-temps. Il la promit et la projeta lui-même pendant plus de vingt-cinq ans : il y a des raisons de croire qu'eût-il vécu un siècle, il ne l'eût jamais donnée.

Ses papiers m'ont été confiés environ une année après sa mort, et l'on croira peut-être avoir à me reprocher d'avoir satisfait si tard l'impatience du public; mais, quand on aura parcouru les quatre volumes qui composent cette collection; quand on saura qu'ils sont tirés de dix cartons de brouillons, de copies, les unes raturées et surchargées de corrections, les autres mises plusieurs fois au net avec des leçons différentes, le tout jeté confusément, à l'exception des odes, où il y avait quelque ordre, mais un ordre que je n'ai pu suivre exactement; qu'il a fallu tout lire, tout comparer, tout classer; que je n'ai pu faire de ce travail peu amusant qu'un délassement de mes propres travaux, dans l'époque de ma vie où j'ai dû en mener, pour ainsi dire de

front, un plus grand nombre à la fois, j'espère qu'on aura pour moi quelque indulgence.

J'ai été soutenu, dans cette tâche pénible et délicate, par le plaisir de rendre un service important à la veuve de Le Brun, en répondant à sa confiance; par le desir d'être utile aux lettres, et particulièrement à la poésie française, à laquelle les Œuvres de ce poète ajouteront de grandes richesses, quelle que puisse être, à leur apparition, la diversité des avis; par la persuasion, si j'ose le dire, que nul autre ne mettrait à cette publication, et à tous les détails fastidieux dont elle devait être précédée, la même attention, le même zèle, une aussi patiente activité; enfin par la satisfaction de payer ce tribut à une ancienne amitié, quoique des circonstances postérieures, et connues de moi seul, fissent de ce tribut un acte libre plutôt qu'un devoir.

Sans m'étendre davantage sur ce sujet, je passe au compte que j'ai à rendre des quatre volumes qui composent cette édition.

La première loi que je m'y suis faite a été de les remplir uniquement des Œuvres de Le Brun, et de n'y ajouter que le peu de notes purement explicatives, que quelques endroits pourraient exiger. La manie des notes et l'art de grossir les volumes sont venus à un tel point, que cette résolution très-simple peut paraître une nouveauté.

Aucun texte ne pouvait prêter facilement à plus de commentaires. Une seule ode publiée en 1806, est un exemple de ce que cette collection eût pu devenir avec de pareils éditeurs. Cette ode unique est précédée d'une préface de dix-huit pages, et de plus de soixante pages de notes.

Les quatre volumes sont distribués de la manière suivante.

Le premier contient les odes, divisées en six livres, et distribuées selon l'ordre que l'auteur s'était prescrit à lui-même, et qu'il avait positivement exigé de ses éditeurs à venir, dans une note écrite de sa main, et qui finit ainsi : « Il faut que des odes, ouvrages de génie, de grâces et d'enthousiasme, paraissent jetées au hasard comme des fleurs. La diversité en fait le charme et l'intérêt. Le goût exige, qu'après une ode héroïque très-sublime, on en mette une ou deux légères, dans un genre varié, tendre, galant ou bachique; qu'à celles-là succède une ode philosophique, et ainsi de suite; qu'à de très-longues succèdent de très-courtes. Varier autant que possible les sujets et les mètres. Sans cette variété, point de salut pour un recueil d'odes. Celles d'Horace sont arrangées dans cet ordre heureux, et qu'exige absolument le genre lyrique. *Je veux que les miennes soient disposées de même.* 1783. »

On ne sera pas surpris de ne point trouver

dans ce volume un certain nombre d'odes fort connues, et qui sont même presque les seules que beaucoup de personnes connaissent de leur auteur. Elles sont imprimées depuis long-temps, et entre les mains de tout le monde; mais, pour des raisons qui n'ont aucun besoin d'être expliquées, elles ne pouvaient reparaître ici. Cent quarante-deux odes de tout genre et de toute mesure, parmi lesquelles quarante-cinq au moins peuvent être comparées, par leur étendue, par la grandeur des sujets et par le style, aux plus belles que nous ayons, forment un trésor lyrique assez riche, et dont on doit être content. Le recueil de J.-B. Rousseau n'en contient en tout que cinquante-quatre. Les bonnes ont été jusqu'à présent ce que notre poésie lyrique a eu de meilleur, après les admirables chœurs d'Esther; mais on sait dans quelle proportion les belles odes de Rousseau sont, dans son recueil, avec les autres.

Dans le deuxième volume, sont réunis :

1°. Quatre livres d'élégies, dont on trouvera peut-être que le genre se rapproche beaucoup plus de ce que ce poëme était chez les anciens, que de l'élégie moderne.

2°. Deux livres d'épîtres, dont aucune sans doute n'est de la même force que celle *Sur la bonne et la mauvaise plaisanterie;* mais qui ont toutes, dans différens genres, un degré de mérite peu

commun, et qui se font mutuellement valoir par leur variété.

3°. *Les Veillées du Parnasse*, poëme en quatre chants; mais dont le premier chant seul est fini. Les deux épisodes d'Orphée et Euridice, et de Nisus et Euryale, traduits de Virgile, offrent un sujet de comparaison intéressant avec ces mêmes épisodes, traduits par un autre poète célèbre; et les Aventures de Psyché, quoique malheureusement restées imparfaites, contribuent à donner un grand prix à ces fragmens.

4°. Tous ceux qu'on a pu rassembler du poëme *de la Nature*, ouvrage de prédilection de l'auteur, qu'il n'eût peut-être jamais pu porter au degré de perfection qu'il s'était promis; mais que les amis des beaux vers regretteront toujours qu'il n'ait point achevé.

5°. Des traductions en vers, où l'on distingue celles du début de l'Iliade, et d'une charmante idylle de Théocrite; 6°. enfin quelques poésies de la première jeunesse de l'auteur, sur lesquelles il n'y a rien à dire, sinon que, parmi les imperfections de l'âge, elles contiennent déjà quelques beautés.

Le troisième volume est occupé tout entier par six livres d'épigrammes, et par un livre de poésies diverses. Six livres d'épigrammes! et dont chacun en renferme plus de cent, si bien

que le nombre total des épigrammes est de six cent trente-six ! tandis que les quatre livres de Rousseau n'en contiennent en tout que cent quarante, sur lesquelles encore il y en a cinquante qui sont et doivent être nulles pour plusieurs classes de lecteurs ! Mais on verra, en lisant celles de Le Brun, qu'il donnait, à l'exemple des anciens, ce titre d'épigramme à de petits poëmes de tous les tons, de tous les styles, et sur toute sorte de sujets, depuis le dixain jusqu'au distique : il y en a de galans, d'érotiques, de philosophiques, de moraux, et, il en faut convenir, une grande quantité de satiriques ; mais enfin le tout ensemble forme, à ce qu'il semble, un recueil unique dans notre langue, et peut-être la partie la plus piquante des Œuvres de l'auteur. Il n'avait projeté que vaguement de les réunir, en les entremêlant comme les odes. L'exécution de cette idée, sur une telle masse de petits objets, n'était pas facile, et l'on ne saurait croire combien elle a entraîné de détails minutieux.

Cette masse était encore beaucoup plus forte. J'ai commencé par en écarter quatre différentes sortes d'épigrammes ; celles qui contenaient des traits offensans contre des personnes encore vivantes ; celles qui tenaient à une époque révolutionnaire, dont rien, dans cette édition, ne doit rappeler le souvenir ; quelques épigrammes

trop libres, et enfin celles qui m'ont paru trop faibles pour soutenir le parallèle avec les autres.

Je ne crains pas qu'on me fasse un reproche de ces suppressions. J'aurais voulu les étendre encore à quelques épigrammes malignes, purement littéraires, il est vrai, mais dirigées contre des hommes de mérite, dont la mémoire est encore récente, et auxquels on trouvera même que l'auteur revient trop souvent; mais je n'ai pas été le maître de suivre à cet égard mon penchant; et quand je n'ai pu alléguer au propriétaire de l'édition aucun des quatre motifs de rejet dont je viens de parler, il a réclamé ses droits, fondés sur d'assez grands sacrifices, et je n'ai eu rien à y opposer.

Il se peut encore que quelques traits tombent sur des personnes vivantes; mais dont je n'ai pu ni saisir les désignations, ni deviner les lettres initiales, quand l'auteur s'est borné à les indiquer ainsi; pour celles-là, je n'y puis autre chose, si ce n'est d'espérer que le public ne les devinera pas plus que moi.

Les Poésies diverses contiennent aussi plus de cent pièces de tous les genres, qui achèvent de jeter dans ce volume une variété qu'on ne trouve peut-être à ce degré dans aucun autre volume de vers français.

La plus grande partie du quatrième est remplie par la correspondance de Le Brun avec Voltaire, dont elle contient quatorze ou quinze lettres inédites, avec Buffon, De Belloy, Thomas, M. Palissot, et quelques autres gens de lettres ou amis des lettres, qui avaient pour Le Brun de l'admiration et de l'amitié. Les deux parties de cette correspondance les plus intéressantes sont celle de Voltaire, où l'on apprend toutes les circonstances de sa belle action, relative à mademoiselle Corneille, et celle de M. Palissot, qui fut l'ami de Le Brun pendant plus de quarante ans, et qui se fait gloire, comme il en a le droit, d'avoir le premier parlé publiquement de lui *, comme en parlera la postérité.

Le reste du volume est composé de différens morceaux en prose, dont les trois premiers sont très-remarquables. Ce poète si audacieux dans ses expressions, s'attache à y démontrer que cette audace est de l'essence même de la poésie, dans

* Dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature.* C'est de M. Palissot lui-même, qui conserve, dans un âge très-avancé, les facultés de son esprit, les agrémens de son commerce, et ce ton de politesse devenu si rare aujourd'hui, que nous tenons, en grande partie, cette correspondance entre lui et Le Brun. Il nous l'a obligeamment offerte, et nous nous faisons un devoir de l'en remercier publiquement.

notre langue comme dans toutes les autres, et qu'elle a caractérisé le style de tous nos grands maîtres. Cette partie de ses Œuvres n'est pas seulement curieuse; elle peut être fort utile, et fournir aux vrais poètes des armes contre les faux critiques de nos jours. Les critiques de bonne foi, et les lecteurs judicieux feront bien de ne prononcer sur les hardiesses de la poésie de Le Brun, qu'après avoir lu ce qu'il a écrit pour les motiver et les défendre.

NOTICE

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES DU POÈTE LE BRUN.

On naît poète, est un axiome dont aucun poète célèbre ne fait mieux sentir la vérité que celui auquel nous consacrons cette Notice. Il fit des vers dès l'enfance ; tout ce qu'il apprit dans sa jeunesse tourna en lui au profit de l'art des vers ; cet art fut l'occupation de toute sa vie ; il y dirigea, pour ainsi dire, l'emploi de son organisation entière, et l'usage de toutes ses facultés.

Des circonstances de société, le dégoût pour d'autres études, l'ignorance de celles qu'exige cet art difficile, l'erreur, qui fait regarder comme de la poésie tout ce qui n'est pas de la prose, l'éclat des petits succès que procure dans le monde le talent de rimer et de mesurer des riens, toutes ces causes peuvent faire naître une foule de mauvais poètes, qui ayant une fois donné cette habitude, ou, si l'on veut, cette routine à leur esprit, quelque borné qu'il soit, en tirent sans cesse de méchans vers, et ne peuvent plus en tirer autre chose. Mais que la nature, dès les premières années d'un jeune homme en qui elle

a mis beaucoup d'esprit, une imagination très-active, des organes très-délicats, se trompe à ce point dans les penchans, dans l'espèce d'instinct qu'elle lui donne; qu'elle le pousse et le contraigne à des études laborieuses, à de pénibles efforts pour atteindre à cette perfection dont il existe si peu de modèles, et parvenir au sommet d'un art dont il voit et mesure la hauteur; qu'enfin de cette première destination toute poétique, de cette culture assidue et bien dirigée, et de cette tendance continuelle vers le grand, le beau, le sublime, il ne résulte qu'un poète médiocre et un talent vulgaire; c'est ce qui n'est peut-être jamais arrivé. Ce serait en effet bien pis qu'un résultat de nos habitudes sociales et de nos mauvaises institutions; ce serait une erreur de la nature.

Ponce Denis (Ecouchard) Le Brun naquit à Paris en 1729. Son père était attaché au service du prince de Conti. Sous quelque titre qu'il le fût, ce qui importe peu à la gloire de son fils, il était extrêmement aimé de ce prince *, et ce fut

* On en voit la preuve dans ces vers de l'épître que Le Brun lui adressa, n'ayant encore que dix-huit ans, âge où il avait déjà perdu son père.

Quand, la Parque frappant un père entre mes bras,
Éperdu, je donnais des pleurs à son trépas,
Tu le pleuras toi-même; et d'un père fidèle
Tes larmes et tes dons me payèrent le zèle.

Tome II de cette édition, page 136.

à l'ancien hôtel Conti, qui occupait sur le quai des Quatre-Nations la place où est aujourd'hui l'hôtel des Monnaies, que Le Brun reçut la naissance.

Ses dispositions poétiques, la pénétration et la vivacité de son esprit, s'annoncèrent de très-bonne heure. Il fut mis au collége Mazarin, et y fit ses études de la manière la plus brillante. Dès l'âge de douze ans il faisait des vers; on a retrouvé une ode en treize grandes strophes, imitée du psaume *Quare fremuerunt gentes*, composée à quatorze ans, et dont la copie était encore de son écriture d'écolier *. Elle est faible de pensées et de style; mais on y voit déjà le sentiment du rhythme et de l'harmonie lyrique. Plusieurs autres pièces, à peu près aussi faibles, datent, comme celle-ci, du temps où il était encore au collége.

L'année même qu'il en était sorti, en 1748, il fit, pour l'ouverture de la distribution des prix, un discours en grands vers, adressé, au nom d'Apollon, aux jeunes concurrens **. C'était le temps où la paix venait de se conclure; il ajouta, pour la clôture du même exercice, un second discours d'Apollon sur la paix.

* Elle est imprimée parmi les Poésies de sa première jeunesse, tome II, page 390.

** *Ibid.* page 384 et 387.

En 1749, le prince de Conti ayant été fait Grand-prieur du Temple, après la mort du chevalier d'Orléans, Le Brun, alors âgé de vingt ans, lui adressa une ode de plus de deux cents vers, intitulée *le Temple* *, pièce assez faible encore; mais dont quelques strophes ne lui parurent cependant pas, plus de vingt ans après, indignes d'entrer dans sa belle Ode sur le passage des Alpes.

L'Académie française avait proposé, pour sujet du prix de poésie de la même année, *l'amour des Français pour leurs rois, consacré par les monumens publics.* Le Brun concourut, et l'Ode qu'il envoya balança long-temps le prix, comme l'atteste une lettre inédite de Louis Racine **. L'auteur fit imprimer son ode; on lit ces mots au-dessous du sujet proposé : « On ne s'attendait pas que cette pièce balancerait le prix. » Ils décelaient dans le jeune poète un esprit pour ainsi dire anti-académique, qui ne fit que se renforcer depuis. Il retoucha cette ode plusieurs années après, et y ajouta deux nouvelles strophes; mais la plus grande partie est restée telle qu'elle fut imprimée la première fois ***.

Le prince de Conti, sans aimer ni la poésie ni les lettres, voulut cependant s'attacher un jeune

* Tome II, page 375.

** *Voyez* la note I, à la fin de cette Notice.

*** Ode V, liv. I, tom. I, pag. 16.

talent né dans sa maison, et qui s'annonçait dans le monde avec éclat. Il lui donna le titre de Secrétaire de ses commandemens, avec deux mille livres d'honoraires, ce qui alors était, pour un jeune homme, d'ailleurs défrayé de tout, un revenu plus que suffisant. Le Brun paya le Prince de ce bienfait, en lui adressant une Épître *sur l'amour que les princes doivent aux lettres*, dans laquelle on aperçoit, à travers ses éloges, qu'il le loue moins de cet amour, qu'il ne cherche à le lui inspirer *.

La lettre de Louis Racine, dont nous avons parlé, indique assez que dès ses premiers pas dans la carrière poétique Le Brun avait eu pour guide ce fils du grand Racine, qui lui-même n'était pas seulement un bon poète, mais un littérateur savant et plein de goût. Déjà initié à

* Tom. II, pag. 136. On voit par cette épître même, qu'il n'était pas toujours content de ses relations avec ce prince. Le chant presque entier du Génie, dans le poëme de la Nature, est un cri de résistance à l'oppression que les Grands veulent exercer sur le génie. Dans les choses les plus indifférentes, on voit quelquefois percer ce même sentiment; on le retrouve jusque dans des *réflexions sur le génie de l'Ode*, qui furent d'abord imprimées en tête de son Ode sur le désastre de Lisbonne; une parenthèse au sujet du grand Conti, et les conseils qu'il tire ensuite de J. B. Rousseau, pour engager les princes à écarter la flatterie, ne peuvent pas signifier autre chose. *Voyez* tom. IV, pag. 307.

l'étude des anciens, Le Brun fut encouragé par ses conseils à ne prendre qu'eux pour modèles, et puisa, dans ses entretiens et ses leçons, ce goût de l'antique et ces principes hardis sur la poésie de style, auxquels il resta toujours fidèlement attaché. Louis Racine avait un fils dont Le Brun était l'intime ami. Ce jeune homme préféra la carrière du commerce à celle des lettres; il partit, en 1754, pour Cadix. Son ami lui adressa une belle Ode, pour lui reprocher poétiquement cette préférence. L'année suivante, le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne menaça aussi Cadix; et le jeune Racine périt sur la chaussée qui joint cette ville à la terre ferme. Cette double catastrophe fut le sujet de deux grandes Odes, l'une *sur le désastre de Lisbonne*, l'autre *sur les Causes des tremblemens de Terre, et sur la mort du jeune Racine*. L'auteur n'avait que vingt-six ans, et sa place parmi nos poètes lyriques était dès-lors marquée au premier rang.

L'Amour le fit poète élégiaque. Pindare et Horace avaient été ses modèles dans l'ode; Tibulle le fut dans l'élégie. Le poète latin, dont on ne vante guère que la tendresse et la douceur, est un grand poète pour l'expression; Le Brun le fut à son exemple; et, s'il n'eut pas sa douce mélancolie, il eut quelquefois plus d'énergie et de véhémence. Son premier amour, dont il a chanté

l'objet sous le nom de Fanni, le conduisit, en 1760, à un mariage qui le rendit heureux pendant près de quatorze ans. Sa femme était jeune, belle, très-bien élevée ; avait beaucoup d'esprit, d'imagination, écrivait bien en prose et même en vers *. Elle était fière du talent de son mari, et loin de refroidir son enthousiasme, elle le nourrissait, en ajoutant au prix de la gloire un autre prix qui vaut mieux qu'elle.

Dès les premiers temps de leur union, il conçut l'idée de son poëme *de la Nature*. Il en existe des fragmens datés de 1760. L'un de ses premiers brouillons porte cet autre titre, et en peu de mots le sujet et le plan du poëme : « *Les Avantages de la Campagne, poëme en quatre chants.* — Que la vie champêtre rend la sagesse plus vraie, la liberté plus fière, le génie plus sublime et l'amour plus tendre. »

* On a retrouvé dans les papiers de Le Brun plusieurs petites pièces de sa première femme, entr'autres cette chanson épicurienne, écrite de la main du mari, et ayant pour titre : *Chanson de madame Le Brun.*

La raison n'est qu'un vain langage
Pour effrayer le badinage
Et glacer les feux du desir.
Du bonheur elle feint l'image
Pour nous défendre le plaisir ;
L'écouter, c'est être peu sage ;
Il faut jouir.

C'est dans cette même année que Titon du Tillet, avec qui il était lié, lui fit connaître un descendant du grand Corneille, héritier de son nom, et, à la honte de la France, réduit, avec une fille unique, à la plus extrême pauvreté. Fontenelle, parent de Corneille, avait connu avant de mourir l'état où les restes de cette famille illustre étaient plongés, et il les y avait laissés. Fréron entreprit de leur être utile, et il obtint pour eux, par le célèbre acteur Le Kain, une représentation de Rodogune. Le Brun fit mieux : il s'adressa à l'illustre vieillard de Ferney, et dans une Ode digne du sujet, il fit parler à l'Ombre du grand Corneille un langage qui fut entendu de Voltaire. L'auteur de Mérope, qui ne perdit jamais l'occasion de faire une action généreuse, adopta mademoiselle Corneille, et ce fut avec les plus grands égards, avec un respect délicat pour le malheur et pour une origine aussi vraiment illustre, avec des formes aimables et polies qui renvoyaient pour ainsi dire à Le Brun tout le mérite de ce bienfait, et ne montraient en lui-même que le soin de remplir un devoir *.

Cette adoption, et l'ode qui en avait été la cause, furent généralement admirées; mais les ennemis de Voltaire s'attachèrent à dénigrer son

* *Voyez* tom. IV de cette édition, toute la correspondance à ce sujet entre Le Brun et Voltaire.

action ; l'ode fut critiquée par ces mêmes ennemis, et ne le fut pas moins par quelques amis, à qui l'humeur indépendante et le talent peu académique de Le Brun déplaisaient, et qui furent blessés de le voir s'associer à la gloire de celui qu'ils reconnaissaient pour chef. Voltaire avait écrit, dans une déclaration qu'il voulait rendre publique, qu'il y avait dans l'ode *des strophes admirables*. On voulait corriger cela, et mettre à la place qu'il y avait *des sentimens admirables*. Voltaire était obligé d'insister avec chaleur et d'expliquer pourquoi c'était des strophes et non des sentimens qu'il fallait dire *.

Fréron ne s'en tint pas aux critiques de l'ode, qui furent amères et le plus souvent fausses ; il prit le ton du libelle. « Il y a près d'un an, écrivit-il dans une de ses feuilles, que M. de Voltaire fait le même bien au sieur de l'Écluse, ancien acteur de l'Opéra comique, qu'il loge chez lui, qu'il nourrit, en un mot, qu'il traite en frère : il faut avouer, qu'en sortant du couvent, mademoiselle Corneille va tomber en de bonnes mains ! » Voltaire voulait que la justice fût chargée de venger le nom de Corneille. Le Brun écrivit *la Wasprie*, où il crut venger Corneille, Voltaire et lui-même ; mais il passa la mesure, et les

* *Voyez* la note II, à la fin de cette Notice.

personnalités les plus offensantes se mêlèrent dans cette brochure, à la défense aigre et à la critique mordante *. Quelques épigrammes sur Fréron firent le reste de la vengeance, et valaient mieux. Le Brun n'a pas moins excellé dans ce genre que dans celui de l'ode : c'est un rapport qu'il a de plus avec J. B. Rousseau; mais il a traité l'épigramme dans un sens plus étendu, et s'il n'y est pas supérieur à ce grand lyrique, il y est du moins, comme dans l'ode, infiniment plus varié **.

L'Ode, l'Épigramme, l'Élégie, l'Épître l'appelaient tour à tour. Il revenait aussi de temps en temps au poëme de *la Nature*. Son trésor poétique grossissait d'année en année. Répandu dans des sociétés choisies, partagé entre le monde et des études de son choix, sa vie était heureuse, occupée et libre : une funeste affaire la troubla. Des conseils perfides semèrent la discorde entre sa femme et lui. Elle le quitta en 1774, plaida en séparation, gagna sa cause au Châtelet, dont la sentence fut confirmée définitivement, en 1781, à la Grand'chambre. Ce malheureux procès n'eut que trop d'éclat. Des circonstances cruelles s'y mêlèrent; la mère et la sœur de Le Brun se liguèrent avec sa femme, et déposèrent contre lui. Le ressentiment l'aveugla, et il en a laissé des traces,

* *Voyez* la note III.

** *Voyez* la note IV.

surtout dans une élégie, trop belle pour qu'on ait pu se permettre d'en mutiler le texte, ou de la retrancher de ses OEuvres; mais dont on est forcé de s'affliger en même temps qu'on l'admire *.

Sa position devint aussi triste qu'elle avait été brillante. Après la mort du prince de Conti, il resta quelque temps attaché, au même titre, à son fils; mais il se retira sous peu de temps, avec une pension de quinze ou dix-huit cents livres, qu'on voulut bientôt réduire à mille, et qu'il ne toucha jamais exactement. Sa femme, en le quittant, sous prétexte d'emporter tout ce qui était à elle, l'avait laissé dénué de presque tous ses meubles. Ses livres même étaient dispersés et dépareillés. Il réunit ce qu'il put de capitaux **, et les plaça sur un prince qui fit, quelques années après, la banqueroute de trente millions, que chacun sait. Le Brun ne put s'en venger qu'en lui donnant dans une épigramme le titre plaisant d'*escroc sérénissime;* l'épigramme reste, et le titre aussi; mais le malheureux poète se trouvait aux portes de la misère. Il supporta le malheur avec courage. Son esprit s'aigrit peut-être; mais ne s'avilit point, et ne descendit pas un instant de sa hauteur; au contraire, il mon-

* A Némésis, élégie XII, liv. I, tom. II. pag. 32.

** Dix-huit mille cinq cents livres, pour lesquelles on lui fit seize cents livres de rente viagère. *Voyez*, à la fin de cette Notice, la note V.

tra cette fierté qui sied à l'infortune, et lui concilie le respect. Celui de ses travaux qui demandait de la suite, de l'enchaînement dans les idées, son grand poëme fut abandonné dès le temps de son procès, et il n'y a presque plus touché depuis. Celui des *Veillées du Parnasse* était fort avancé. Parvenu au milieu des aventures de Psyché, l'auteur était tout entier à cette composition charmante, quand la banqueroute, qui lui enlevait presque ses derniers moyens d'existence, rompit l'enchantement; et ce second poëme est resté imparfait comme le premier.

Mais ses compositions lyriques n'étaient interrompues qu'au moment des plus violens orages, et plusieurs de ses plus belles odes datent de cette triste époque. Celle qu'il adressa à M. de Buffon, après une maladie dangereuse que ce grand homme venait d'éprouver, fit presque autant de sensation que l'Ode à Voltaire pour mademoiselle Corneille; et le nom de Le Brun continuait ainsi de s'associer aux plus grands noms. Cette Ode ne fut guère moins critiquée que l'autre. La Harpe la déchira dans le Mercure; on sait ce qu'il y a gagné, et l'on ne voit pas que l'Ode y ait rien perdu.

Elle fut suivie, plusieurs années après, d'une seconde Ode à M. de Buffon, sur ses détracteurs, qui est d'un autre ton que la première, et qui

est peut-être encore plus belle. L'une fut traduite en vers italiens par la comtesse de Grismondi, amie de Buffon, l'autre fut mise en musique avec accompagnement de harpe, par mademoiselle Beaumesnil, actrice alors retirée de l'Académie royale de musique. Cette pièce fut chantée, par madame de Genlis, devant M. de Buffon, qui ne put dans plusieurs endroits retenir des larmes d'attendrissement et de plaisir; elles coulèrent surtout en abondance aux deux sublimes et touchantes strophes qui la terminent :

> Buffon, lorsque rompant ses voiles
> Et fugitive du cercueil, etc.

C'était par des productions de ce genre, et par d'autres d'un genre moins élevé, que Le Brun luttait contre une position qu'il supportait avec fermeté; la fierté de son caractère l'empêchait de rien faire pour en sortir. Un heureux hasard le fit connaître d'un homme qui jouait alors un rôle brillant à la cour de France, et qui était, sans contredit, ce que cette cour avait de plus intéressant et de plus aimable. M. le comte de Vaudreuil, ami de tous les arts, passionné pour tout ce qui honorait le nom français, ne put voir de sang-froid tant de talens et tant d'infortune. Il devint l'ami de Le Brun, plutôt que son protecteur, et employa, sans lui rien promettre,

son crédit à le servir. M. de Calonne, que Le Brun avait beaucoup vu chez M. de Vaudreuil, fut appelé au contrôle général des finances. Le Brun lui adressa une épître, où il lui donnait plus de conseils que de louanges *, et dont la fin surtout est remarquable par un ton de noblesse et d'indépendance que le nouveau ministre sut apprécier.

Il aimait aussi les lettres et les arts; mais autrement qu'un simple amateur, et comme un homme qui savait tout ramener à ses vues. Comptant déjà sans doute sur l'effet d'un talent de cet ordre, il vit bientôt que le seul moyen d'en obtenir ce qu'il voulait était de l'attacher par la reconnaissance. Avant tout, il lui fit donner par le Roi une pension de deux mille livres, qu'il lui annonça par une lettre de sa main. Les Notables furent convoqués; il voulut que la muse de Le Brun concourût au succès de cette mesure. On connaît la pièce de vers qui fit accuser notre poète d'être devenu courtisan **. Nous ne rappellerons point ici tout ce que cette convocation paraissait alors promettre d'avantageux pour l'État, et dont il suffisait que l'imagination de Le Brun fût frappée, pour rendre très-naturelle et très-excusable la composition de cette pièce; mais, ce qu'on

* Tom. II de cette édition, pag. 234.

** *Ibid.* pag. 237.

ne sait pas, c'est que, s'il parut écrire d'après les inspirations et presque sous la dictée d'un ministre, ce ministre, en lui dictant en effet les idées principales qu'il s'agissait, selon lui, de mettre en vers, lui écrivit d'un ton et d'un style auquel, à moins d'être insensible, il était impossible de résister. Le poète qui après avoir lu cette espèce d'appel au talent et au génie *, et se rappelant ou connaissant bien les circonstances où elle fut écrite, pourrait dire avec sincérité, je n'aurais pas fait ce que fit Le Brun, serait seul en droit de le blâmer.

En cédant moins à l'autorité qu'à l'amitié, il est à remarquer que ce fut avec une telle indépendance, qu'il ne prit ni le tour, ni même, à quelques légères exceptions près, le fonds des idées indiquées par le ministre. Il suivit son inspiration, préféra ses propres idées; et l'amour-propre ministériel, qui aurait pu être blessé, ne laissa échapper ni mécontentement ni plainte.

Le Brun, dans ce moment de crédit à la cour, fut un poète courtisan d'un genre tout-à-fait nouveau. Il n'adressa ni épîtres ni flatteries poétiques aux hommes ni aux femmes en pouvoir, au milieu desquels il se trouvait sans cesse. Souvent

* Cette pièce très-curieuse est imprimée, ainsi que la lettre de Calonne, au sujet de la pension du roi, dans la Correspondance, tom. IV, pag. 272 et 273.

prié de réciter des vers, il leur choisissait ou des odes ou des morceaux de son poëme de la Nature, remplis des vérités les plus hardies; et cet auditoire titré, décoré de rubans de toutes couleurs et de plaques de tous les ordres, le couvrait d'applaudissemens. L'un des frères même du Roi * voulut assister à l'une de ces lectures, et n'applaudit pas moins que les autres. Quand certaines idées paraissaient cependant un peu trop fortes, cet excellent M. de Vaudreuil disait d'un ton aimable que je n'ai jamais vu qu'à lui: Ces poètes sont vraiment fous! mais les beaux vers! les beaux vers! et il demandait à Le Brun une élégie ou sa Psyché, qui raccommodait tout.

Jamais un Grand ne mérita peut-être et n'inspira plus d'amitié; jamais aussi Le Brun, qui était très-susceptible de ce noble sentiment, n'en éprouva autant pour personne. Il a fait peu de vers pour le comte de Vaudreuil **; mais le peu

* Le comte d'Artois.

** Tout se borne au Dixain, l'un des plus beaux, il est vrai, de tout ce recueil, et que l'on trouve tom. III, p. 111; à une strophe très-agréable sur Genevilliers, ajoutée à la belle Ode intitulée : *Le triomphe de nos Paysages*, tom. I, pag. 292; à deux ou trois petites pièces insérées parmi les *Poésies diverses*, tom. III; et à un Quatrain contre les calomniateurs du Comte, après sa disgrâce, où il oppose, dit-il, au Destin qui le livre à leurs coups, *son luth fidèle et tendre*, tom. III, pag. 293.

qu'il a fait restera, et portera ce nom avec honneur jusqu'à la dernière postérité. La faveur du Comte fut suivie de quelque disgrâce; il s'éloigna de la cour et voyagea en Italie. Le Brun, rendu à lui-même, et plus maître de son temps, concentré dans quelques sociétés d'amis, adorateurs de son talent, et qui le pressaient de publier ses ouvrages, commença enfin à s'en occuper sérieusement. Le soin de rassembler ses odes amena l'idée de les terminer par celle qui est peut-être la plus belle de toutes. Il ne voulut d'abord qu'imiter l'*Exegi monumentum* d'Horace ; mais cette pensée s'agrandit dans sa tête, dès qu'elle y eut fermenté. Au lieu de ne chanter que cette immortalité qu'il espérait pour les productions de son génie, il chanta le triomphe de la pensée de l'homme sur le cours et les ravages du temps. Il ne resta point au-dessous de ce beau sujet; et si l'on est d'abord tenté de trouver qu'il parle de lui-même avec trop d'orgueil poétique, on reconnaît bientôt qu'il en a le droit, par cela seul qu'il en parle ainsi.

Cette Ode fut composée en une seule nuit, à Moulin-Joly, habitation champêtre digne de son nom, et qui avait appartenu à un célèbre ami des arts, M. Watelet. Elle était alors possédée par une artiste que ses qualités aimables ne distinguaient pas moins que son talent, et qui rendait le

nom de Le Brun célèbre pour la seconde fois dans la peinture, tandis que notre Le Brun illustrait ce nom dans l'art des vers. Ce séjour délicieux inspira aussi au poète deux strophes ajoutées à son Ode sur nos paysages. L'admiration et l'amitié lui dictèrent plusieurs fois pour madame Le Brun des vers ingénieux, qu'il a toujours destinés à paraître dans son recueil, et que l'auteur de cette Notice a eu beaucoup de plaisir à y placer *.

Cependant la Révolution approchait; elle éclata: on n'eut pas lieu d'être surpris de voir Le Brun se ranger parmi ceux qui en approuvèrent les principes et en embrassèrent les espérances : il eût été plus surprenant que, professant depuis plus de trente ans dans ses vers les idées qu'elle consacrait, il en eût changé à soixante ans, lorsqu'elles devenaient en quelque sorte des idées communes. Ajoutons que cette révolution dispersa ceux de ses amis qui pouvaient lui être le plus utiles, le priva de ses sociétés les plus douces, lui ôta même bientôt avec sa pension le peu d'aisance qui lui avait été rendu. Quelques personnes ont parlé de lui comme d'un de ces poètes éclos de la révolution, et dont tous les titres se bornent à ceux

* *Voyez* surtout dans les *poésies diverses*, tom. III, l'*origine des rossignols de Morfontaine*, pag. 359, et cinq petites pièces, mises de suite, pag. 396 et 397.

qu'elle leur avait acquis. On voit par ce qui précède, et l'on voit bien mieux encore en lisant tout ce que Le Brun avait écrit avant cette époque, combien ce jugement est faux.

Bientôt les passions s'exaltèrent, les partis se heurtèrent avec fureur; le parti vainqueur se divisa, et les divisions du même parti se combattirent avec plus de fureur encore. Les plus violens, les plus exagérés l'emportèrent, et Le Brun, il faut l'avouer, dans le temps des violences les plus terribles, n'interrompit point ses chants. Mais que chantait-il à ces furieux? la justice, la vertu, l'humanité, l'amour des arts. Ils ne l'écoutaient pas, et dans l'indignation que leur endurcissement lui inspirait, il soulagea son cœur par ce *Chant d'un Philantrope* *, qu'il ne pouvait sans doute leur faire entendre; mais où il consignait pour l'avenir ses véritables sentimens. La plupart des autres odes qu'il fit alors sont atteintes du malheur commun à tous les ouvrages de circonstance, celui de ne pas survivre à ces circonstances mêmes. L'Ode sur le vaisseau *le Vengeur* est à peu près la seule qu'il soit permis d'en excepter, ou plutôt le sujet purement héroïque de cette Ode et sa beauté font de cette exception une

* Prends les ailes de la colombe, etc.

Liv. VI, ode VII, pag. 376.

loi *. Cette beauté est telle, que si l'on voulait assigner les rangs entre les plus belles odes de Le Brun, elle obtiendrait sans doute unanimement l'un des premiers.

Au reste, si l'on pouvait le soupçonner d'avoir dans cette seule occasion agi par un vil intérêt, qu'avait-il gagné au parti qu'il avait pris? Rien, si ce n'est un logement très-médiocre et même très-incommode au Louvre, où le Gouvernement avait suivi l'ancien usage de loger gratuitement des artistes et des gens de lettres. L'un des premiers soins de la Commission d'instruction publique qui succéda, en l'an III, à celle du régime de la terreur, fut de procurer à Le Brun le logement plus convenable qu'il a occupé depuis ce moment, et qui n'avait d'autre défaut que d'être chargé d'ornemens qu'on ne pouvait pas effacer. C'est à ce logement, situé sur la rive droite de la Seine, en face de l'ancien collége Mazarin, où il avait fait ses études, et du lieu même où il était né; c'est aux souvenirs intéressans que cette vue lui rappelait, que l'on doit une des plus belles odes qu'il ait faites dans ses dernières années **.

Son génie semblait ne rien perdre de sa force; son esprit n'avait du moins rien perdu de son

* Elle termine le ve livre des Odes, pag. 357.

** *Mes Souvenirs*, ou *les deux Rives de la Seine*, livre VI, ode II, pag. 363.

activité, de sa finesse, ni son style de son coloris et de son originalité. C'est dans ce temps qu'il soutint avec vigueur sa mauvaise cause contre les femmes poètes. Il reçut, dans le cours de ce débat, quelques réponses spirituelles et polies, et y répliqua sur le même ton. Il y en eut aussi de grossières, et qui n'étaient pas moins dépourvues de justice que de politesse et de talent*; il en récompensa les auteurs par de mordantes épigrammes. Cette arme lui était toujours familière, et il la maniait avec une adresse qui aurait dû contenir ceux qui étaient tentés de l'attaquer. Plusieurs jeunes gens, sans prudence comme sans respect pour son âge et pour sa supériorité, se mirent à le harceler dans quelques journaux; au lieu de mépriser ces faibles coups qui ne pouvaient l'atteindre, il y répondait vertement, et non-seulement les rieurs, mais les vrais connaisseurs en sel épigrammatique étaient pour lui.

Un sujet plus heureux excitait souvent sa verve poétique. Son logement au Louvre le rapprochait d'un certain nombre de jeunes et jolies femmes; un goût très-vif de galanterie lui était resté de cet amour passionné qu'il avait eu pour les femmes, et dont on voit les preuves dans ses élégies et même dans ses odes, pour Fanni, pour

* *Voyez* la note VI, à la fin de cette Notice.

Adélaïde, et depuis encore pour sa belle et rêveuse Lucile. Ces jeunes artistes ou amies d'artistes se faisaient un jeu de l'agacer : quelques-unes même, à ce qu'il paraît, se faisaient gloire d'obtenir de lui quelques hommages. Il se prenait facilement au moindre appât, et ses émotions s'exprimaient dans de petites pièces de vers pleines de goût, d'esprit et de grâce. Il s'élevait quelquefois davantage, et se consolait de vieillir par l'exemple d'Anacréon, de Sophocle et de Pindare *; il s'élevait plus encore, et dans le style le plus poétique, le plus harmonieux et le plus hardi, il chantait avec tout le feu d'un jeune poète *les avantages de la Vieillesse* **. Il était devenu aveugle; et sa cécité était pour lui un sujet, non de complaintes, mais de vers agréables, quelquefois même d'épigrammes. Il rendait grâce à cette infirmité, qui le sauvait de certaines lectures ***. L'habile oculiste Forlenze lui rendit la vue, et le double remercîment du poète fut encore épigrammatique ****.

A la naissance de l'Institut national, en l'an IV, Le Brun avait été l'un des deux membres choisis

* *Mes consolations*, ode XIII, livre VI, pag. 388.

** Livre V, ode XXII, pag. 354.

*** Épigr. XXV, livre V, tom. III, pag. 234.

**** Épigr. LXXX et LXXXI, *ibid.* pag. 261, 262. *Voyez* la note VII, à la fin de cette Notice.

par le Directoire pour former la section de poésie dans la Classe de littérature et beaux-arts *. Il assista régulièrement aux séances; mais il prit peu de part aux travaux. Il lut quatre fois de ses vers, dans quatre des séances publiques, auxquelles chacune des classes de l'Institut contribuait alors également; en l'an IV, l'ode *sur l'Enthousiasme;* dans deux séances de l'an V, le premier chant des *Veillées du Parnasse* et l'*Exegi monumentum;* enfin, en l'an VI, le *Chant d'un Philantrope pendant les horreurs de l'anarchie.* La Classe a fait imprimer ces quatre morceaux dans ses Mémoires. Depuis la nouvelle forme donnée à l'Institut, en l'an XI, il continua, tant que ses forces le lui permirent, d'être assidu aux séances de la Classe de la langue et de la littérature française; mais il prit encore moins de part aux travaux de cette Académie, qu'il n'avait fait auparavant. Il avait sur le style poétique des principes faits, une théorie fixe qu'il ne voulait nullement livrer à la discussion, et les sujets étrangers à la poésie lui inspiraient peu d'intérêt. Il lut pourtant, dans une séance publique de cette classe, sa belle traduction de l'ode d'Horace à Jules Antoine, *Pindarum quisquis studet æmulari;* mais sa voix n'avait plus assez de force pour faire

* *Voyez*, note VIII, sa lettre de remercîment au Directoire.

entendre ce que son génie pouvait produire encore, et depuis lors, il ne lut plus rien publiquement.

Le Gouvernement consulaire avait en quelque sorte ranimé sa veine. *Les Toasts de l'Olympe* *, *le Chant du Banquet républicain* après la bataille de Marengo ** ne sont point indignes de son meilleur temps; et son *Ode nationale contre l'Angleterre* ***, tient une place distinguée parmi ses grandes compositions lyriques. Le Premier Consul récompensa généreusement cet élan de patriotisme et de génie poétique, par une gratification de mille écus, que M. le général Duroc envoya au Poète avec une lettre honnête. En 1800, devenu Grand-Maréchal du Palais, il eut à lui annoncer des effets plus grands de la magnificence impériale. Il l'instruisit par une lettre plus obligeante encore que la première ****, que S. M. l'Empereur l'avait chargé de remettre à Le Brun une nouvelle gratification de trois mille francs, et de lui annoncer que par un décret du 12 mai, Elle lui accordait *pour récompense de ses travaux*, une pension annuelle de six mille francs, à compter du pre-

* Ode I, livre VI, pag. 361.

** Ode XXII, *ibid.* pag. 411.

*** Ode XVIII, *ibid.* pag. 399.

**** *Voyez* ces deux lettres, note IX, à la fin de cette Notice.

mier janvier de la même année. Ainsi l'Empereur des Français honorait et récompensait avec une générosité digne de lui un grand poète qui ne l'avait que peu chanté, que l'âge mettait hors d'état de le célébrer davantage, mais qui contribuait depuis long-temps à la gloire de la France par l'indépendance même et par la sublimité de ses chants.

Le Brun était depuis l'an XII (1804) Membre de la Légion d'honneur. Désormais à l'abri de tous les besoins, et même dans une honnête aisance, il pouvait goûter dans sa vieillesse l'*otium cum dignitate*, qui est le vrai bien de cette dernière saison de la vie. A l'exception de la vue, qu'il n'avait que très-imparfaitement recouvrée, il y était parvenu sans infirmités. Un second mariage lui assurait une compagne et des soins. Il lui restait des amis, de l'activité d'esprit, de la mémoire. Il s'occupait tous les jours pendant quelques heures, non plus de compositions nouvelles, si ce n'est de ces petits à propos, dont il conserva jusqu'à la fin le goût et le talent, mais de la correction de ses grands ouvrages, et des préparatifs d'une édition qu'il projettait et promettait toujours sans pouvoir s'y décider jamais.

Lorsque les logemens du Louvre furent retirés aux artistes et aux gens de lettres, le Gouvernement lui avait accordé quinze cents francs pour

le sien : il le choisit aux galeries du Palais-Royal, séjour peu favorable en apparence, aux rêveries poétiques, mais dont le bruit vague et lointain, car il demeurait fort haut, lui paraissait préférable au fracas des voitures, et aux cris des rues qui retentissent dans tous les quartiers de Paris. Tous les matins, selon son ancienne habitude, il travaillait dans son lit, et ne se levait que pour dîner. Après dîner, quelque temps qu'il fît, il descendait, appuyé sur le bras de sa femme ou d'une domestique, faisait quelques tours de Galeries, et appelait cela se promener et prendre l'air. Presque tous les soirs, quelques hommes de lettres de ses amis, et quelques femmes amies des lettres, se réunissaient chez lui. Il jouissait encore de la vie et de sa gloire, et il atteignait le dernier terme, sans presque s'en apercevoir.

M. Espercieux, sculpteur habile, qui avait exécuté le buste de Raynal et, pour le Sénat Conservateur, la statue de Mirabeau, voulut en 1806 exercer son talent sur la tête poétique de Le Brun. Il fit son buste en marbre, et saisit parfaitement la ressemblance et l'esprit de cette figure qui conservait encore, malgré les traces de l'âge, tous les traits qui caractérisent le génie. C'est d'après ce beau buste qu'a été gravé le portrait de Le Brun qui orne l'Édition de ses Œuvres. Ses amis en

célébrèrent l'inauguration par une fête qui fut vraiment celle des Muses. M. Chaussard y récita une ode où il rappelait poétiquement tous les genres dans lesquels Le Brun a excellé. Il avait dit en peu de mots la même chose, dans un distique qui sert d'épigraphe à cette même Édition.

Pendant l'été de 1807, Le Brun fut attaqué d'un affaiblissement général et d'un anéantissement de forces, qui le conduisirent au tombeau. Il mourut le 2 septembre, âgé de soixante-dix-huit ans. Le lendemain, à ses funérailles, où assistait une députation de l'Institut, Chénier, Membre de la Classe, bien digne d'apprécier le Poète qu'elle venait de perdre, et qui, jeune encore, devait lui-même, peu d'années après, lui faire éprouver une perte prématurée et plus sensible, prononça un discours, où brille cette éloquence saine et aussi ennemie des vains mots que des fausses idées, qui était proprement la sienne *. Il mérita ainsi de trouver à son tour parmi ses confrères et ses rivaux un panégyriste éloquent et vrai **, qui fit entendre sur sa tombe, comme lui sur celle de Le Brun, la voix de cette équité bienveillante et généreuse qui est la justice des ames élevées et des bons cœurs.

* *Voyez* ce discours, note X.

** M. Arnault.

On n'entreprendra point de tracer ici le caractère du talent et du génie poétique de celui à qui l'admiration donna de son vivant le titre de Pindare français. Si l'on réduit cette expression, que bien des gens ont trouvée hyperbolique, à signifier que de tous nos poètes il ressembla le plus à cet ancien à qui il est impossible qu'aucun moderne ressemble tout à fait, elle cessera de paraître exagérée. L'injustice de quelques contemporains alla jusqu'à lui refuser non-seulement le génie, mais le talent; c'est là une exagération d'un autre genre qu'il est impossible de réduire à des termes raisonnables, tant elle est au-delà de toute raison. La plupart de ceux qui ont mal jugé Le Brun ont une excuse. Ils n'ont pu connaître tout le mérite d'un auteur qui n'avait pas mis sous les yeux du Public tous ses Ouvrages. Cette excuse, maintenant ils ne l'auront plus; ses Odes, ses Élégies, ses Épîtres, ses Épigrammes, ses Poésies légères, sont sous leurs yeux; qu'ils les lisent sans prévention; qu'ils lisent non-seulement ses vers, mais les morceaux de prose où il s'est expliqué sur ce qu'il entendait par style poétique et sur les hardiesses du sien; et s'ils ont reçu de la nature et de l'éducation ce qu'il faut avoir en soi pour bien juger la poésie, qu'ils prononcent; c'est de leurs opinions réunies que se formera une opinion publique équitable qui assignera enfin à ce

poète le rang qui lui est dû. L'opinion particulière de l'auteur de cette notice doit être fort indifférente; il l'a publiée depuis long-temps*, et il n'y a rien changé.

* Dans une Épître en vers adressée, en 1785, à Le Brun, *pour l'engager à publier ses poésies*, et imprimée dans l'Almanach des Muses, année 1788.

NOTES.

I. LETTRE DE LOUIS RACINE A FRÉRON,

Auteur de l'Année littéraire.

Ce 16 avril 1749.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir, Monsieur, ce que vous m'avez envoyé.

Je crois que vous ne serez pas fâché d'orner une de vos feuilles d'une ode, qui paraît avoir mérité d'être couronnée à l'Académie, supposé qu'on y connaisse encore l'enthousiasme de l'ode, que peut-être la mollesse y a fait oublier. L'auteur, qui vous la remettra, vous dira qu'elle a balancé long-temps.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tout l'attachement possible,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

RACINE.

II. Voici ce qu'on lit dans la *Correspondance générale de Voltaire*, tome VII, édition de Kell, *in*-12, page 283, lettre à Damilaville, 2 février 1761 :

« J'insiste avec la même chaleur sur le changement *que l'on veut faire* dans ce que je dis de l'ode de M. Le Brun. Je dis qu'il y a dans son ode des strophes admirables, et cela est vrai. Les trois dernières, surtout, me paraissent aussi sublimes que touchantes, et j'avoue qu'elles me déterminèrent sur-le-champ à me charger de mademoiselle Corneille, et à l'élever comme ma fille. Ces trois dernières strophes me paraissent

admirables, je le répète. Vous voulez mettre à la place *sentimens admirables*; mais un sentiment de compassion n'est point admirable; ce sont ces strophes qui le sont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire..... Observez, je vous prie, mes chers amis, que M. Le Brun trouverait très-mauvais que je me bornasse à faire l'éloge de ses sentimens, quand je lui dois celui des beautés réelles qui sont dans son ode..... » *Je voudrais*, écrivait-il le 16 janvier au même Damilaville, *que M. Thiriot n'exténuât point les témoignages d'estime que je dois à M. Le Brun, etc.*

III. Peu de temps avant de se permettre cette incartade, Fréron avait été mis, pour cause à peu près semblable, au For-l'Évêque. Le Brun prit de là son texte, et commença ainsi la *Wasprie :*

« Le plus galant homme du monde, vis-à-vis duquel la justice a des torts considérables, a fait éclore, en sortant de prison, les gentilles inepties qu'il y a rêvées. Le public s'aperçoit que M. Wasp prend de l'humeur dans ses maisons de plaisance, etc. » Il y a pourtant dans cette brochure des choses bonnes à conserver, principalement sur un sujet que l'auteur connaissait mieux que personne, sur le style poétique et les hardiesses qu'il autorise. On en trouvera un fragment considérable dans le quatrième volume de cette Édition. L'on peut aussi tirer de la première partie cette réponse péremptoire à la phrase calomnieuse de Fréron sur mademoiselle Corneille, sur l'Écluse, et sur la belle action de Voltaire.

Il est faux que mademoiselle *Corneille* soit tombée entre les mains du sieur de l'Écluse.

Il est faux que le sieur l'Écluse soit dans la maison où le *calomniateur* suppose qu'il est.

Il est faux qu'il y soit même venu depuis plus de *huit mois*.

Il est faux qu'il y soit jamais venu que pour l'exercice de son art.

Il est faux que son art soit d'être bâteleur. Ce M. l'Écluse est un citoyen utile, et depuis très-long-temps *chirurgien-dentiste de Sa Majesté le Roi de Pologne*.

Mais *il est vrai* que, tandis que mademoiselle *Corneille* languissait dans l'oubli, sans secours et sans espérance, M. de Voltaire l'a appelee, l'a retirée chez lui, pour lui servir *de père*.

Il est vrai encore que la *nièce respectable de ce généreux bienfaiteur* s'est fait une gloire de veiller à l'éducation de mademoiselle *Corneille*, et de l'élever comme sa fille.

Cette époque est chère aux lettres et à l'humanité; voilà ce qu'ont applaudi tous les cœurs bien faits, tous les honnêtes gens; et cependant il est un homme d'un front assez large et d'une âme assez noire, pour calomnier une action immortelle, et pour avancer effrontément ce qu'une ville entière et le public instruit est en état de démentir. J'ai en main le certificat *de M. le Baron de Montperoux, résident de Sa Majesté à Genève, par lequel il atteste que depuis plus de huit mois le sieur l'Écluse, chirurgien dentiste de Sa Majesté le Roi de Pologne, est établi et fixé à Genève, où il exerce assiduement sa profession.*

Quoi de plus beau que de voir un grand homme, qui a donné tant de fois des leçons d'humanité dans ses écrits, couronner sa vieillesse en la pratiquant d'une manière si éclatante, appeler et recevoir dans ses bras la *nièce indigente du grand Corneille*, la venger de la honte et de l'oubli où elle gémissait malgré son nom; oublier pour ainsi dire les travaux littéraires, pour descendre aux plus petits détails de son édu-

cation, lui prodiguer des soins assidus et paternels ; enfin *lui assurer de quoi être pour jamais à l'abri de l'indigence !*

Et si cela est beau, quoi de plus odieux qu'un misérable qui ferme son cœur à tout ce qui a intéressé les citoyens, qui oppose ses cris injurieux aux acclamations publiques ; qui, dans un moment plein de gloire, a trouvé l'art de se couvrir de honte, et qui a déchiré sans pudeur ce que nous connaissons de plus respectable, *la bienfaisance* et *l'humanité !* Cet homme est M. *Wasp*.

IV. M. Louis Le Mercier a caractérisé le talent superieur de Le Brun, dans l'épigramme satirique, par ce dixain digne de Le Brun lui-même :

« O dieu des vers ! quelle cohue épaisse
De Chantres Goths et de Bardes pédans
Vient ici braire en ânes discordans !
Quoi ! s'écriaient les Nymphes du Permesse,
Sur l'Hélicon ces intrus font des lois,
Jugeant, sifflant nos lyres et nos voix ! —
Voici des traits pour écarter la presse,
Répond le Dieu ; Zoïle les craint fort.
D'un fiel malin j'ai trempé leur finesse :
Le Brun les darde ; un sot qu'il vise, est mort ».

V. On a trouvé dans les papiers de Le Brun cette note copiée de sa main sur celle qu'il fournit sans doute à la liquidation que l'on parut pendant quelque temps vouloir faire de cette banqueroute célèbre. La note est timbrée en marge : R. G. Fol. 347.

« Le sieur Le Brun, homme de lettres, et par conséquent sans fortune, a placé en 1778, avec toute la confiance due au nom de Rohan, sur les prince et princesse de Rohan Guémené, la somme de dix-huit mille cinq cents livres (son unique avoir), dont ils lui ont fait seize cents livres de rentes

viagères, constituées par deux contrats du 14 et du 17 août 1778, signés de M. le duc de Rohan, et des prince et princesse de Rohan Guémené.

» Cette rente de seize cents livres, par laquelle le sieur Le Brun subsistait, a cessé de lui être payée au quartier d'octobre 1782. Ainsi on lui devra, au premier janvier 1784, deux mille quatre cents livres, faisant une année et demie de rentes échues. Le sieur Le Brun n'a vécu que d'emprunts depuis cette époque, et est aux dernières ressources ».

VI. En voici deux pour exemples, tirées du Journal de Paris :

A Pindare Le Brun, sur sa querelle avec les Femmes Auteurs.

L'Amphion de nos jours, *le Pindare français*,
(Car c'est ainsi justement que l'appelle
De l'Hélicon *la phalange immortelle*),
Aux modernes Saphos vient de chercher querelle,
Et veut à l'art d'aimer borner tous leurs succès;
Mais contre cet arrêt le sexe se rebelle.
Aussi fait-il beau voir cent têtes à l'envers,
Invectiver son orgueil sacrilége;
Et, le traitant de fat et d'esprit de travers,
Lui contester le privilége
De faire seul de mauvais vers.

Au Même.

Loin d'attaquer ce sexe aimable,
Et de flétrir ses vers par des propos railleurs,
Ami Le Brun, qui fais tant le capable,
Composes-en, si tu peux, de meilleurs.

VII. M. Fayolle célébra les succès de cette opération dans une jolie pièce de vers intitulée : *Les Enfans d'Apollon à Le Brun, sur le recouvrement de sa vue*, qui fut alors insérée dans les journaux. M. de Cournand adressa en impromptu au poète, ce quatrain jusqu'à présent inédit; nous l'insérons ici par ce motif, et parce que Le Brun, qui louait peu les vers des autres, même quand ils étaient à sa louange, en était fort content.

D'un nuage fatal tes yeux étaient voilés ;
Forlenze, par son art, te rendit la lumière ;
En des siècles plus reculés,
Ce qu'il fit pour Pindare, il l'eût fait pour Homère.

VIII. *Lettre au Directoire, sur ma nomination à l'Institut.*

CITOYENS DIRECTEURS,

Daignez recevoir l'hommage de ma vive et profonde reconnaissance ; c'est un spectacle sans doute bien intéressant et bien inattendu pour l'Europe, que de vous voir, au milieu des orages d'une République naissante, fonder un asile paisible pour les Muses et pour les Arts. Ces talens que vous chérissez sont la gloire et le soutien des Empires ; ils honorent ceux qui les protègent. Vous avez vivement senti que si l'enthousiasme de la liberté enfante les grandes actions, l'enthousiasme du génie peut seul les rendre immortelles. Puisse mon faible talent seconder, au moins par son zèle, votre noble projet, et vous prouver, illustres Citoyens, combien je suis sensible à votre honorable souvenir.

Salut et respect.

LE BRUN.

IX. *Le Général gouverneur du Palais, au citoyen Le Brun, membre de l'Institut national.*

A Saint-Cloud, ce 13 fructidor an XI de la rép. fr.

Le Premier Consul, Citoyen, a lu avec intérêt la dernière Ode que vous avez faite. Il me charge de vous en témoigner sa satisfaction, et de vous envoyer une gratification de trois mille francs.

J'ai l'honneur de vous saluer.

DUROC.

Paris, le 14 mai 1806.

S. M., Monsieur, m'a chargé de vous remettre une gratification de trois mille francs, et de vous annoncer que, par un décret du 12 de ce mois, elle vous accordait, à compter du premier janvier présente année, une pension annuelle de six mille francs, pour récompense de vos travaux.

Il m'est infiniment agréable, Monsieur, d'être dans cette circonstance l'organe des sentimens de S. M., et de vous transmettre ce double témoignage de son estime et de sa bienveillance.

DUROC,

Grand Maréchal du Palais.

X. *Discours prononcé par Chénier aux funérailles de Le Brun.*

MESSIEURS,

L'Institut vient de perdre un poète justement célèbre : Le Brun n'est plus. Divers travaux ont signalé sa longue carrière ; mais quoiqu'il ait obtenu des succès brillans en des

genres qui semblaient opposés, la poésie lyrique, principal objet de ses études, fondera sa réputation. Racine le fils, dont il se félicitait d'être l'élève, lui transmit la tradition des beaux vers, et la langue de ce siècle mémorable où les Français eurent à la fois du génie et du goût. Ce fut Le Brun qui, jeune encore, intéressa la gloire de Voltaire en faveur de la nièce de Corneille. Le poète lyrique ne parut pas indigne d'être l'intermédiaire entre deux grands hommes. Il osa faire parler l'Ombre classique du créateur de la scène française; et l'auteur de Mérope entendit la voix de l'auteur du Cid. Imitateur de Pindare, Le Brun chanta l'enthousiasme en vers inspirés. Quand les envieux ennemis de Buffon croyaient ternir sa renommée, Le Brun vengea l'éloquent philosophe par une Ode qui restera dans notre poésie comme monument d'un talent supérieur et d'une amitié courageuse. Ainsi le nom de ce poète habile s'alliait aux noms de ses plus illustres contemporains. Souvent élevé, quelquefois ambitieux dans son style, cherchant la hardiesse, et ne fuyant point l'audace, il célébra tout ce qui donne les hautes pensées : Dieu, la Nature, la Liberté, le Génie et la Victoire. Tant d'exploits qui, depuis dix ans, commandent l'admiration des peuples, ont ranimé sa vieillesse. Près d'expirer, sa voix harmonieuse encore n'est pas restée inférieure à des prodiges, les derniers et les plus grands qu'il ait chantés. La postérité, juge impassible, dira les qualités qui le distinguent, et ne taira point celles qui lui manquent. Pour nous, à l'aspect de cette tombe où de vains débris s'engloutissent, mais où ne descend point la gloire, en rendant les devoirs funèbres au digne successeur de Malherbe et de Rousseau, nous n'avons à faire entendre aujourd'hui que des regrets pour sa perte, et des éloges pour ses talens.

ODES.

ODES.

LIVRE PREMIER.

ODE I.

A MONSIEUR DE BUFFON,

SUR SES DÉTRACTEURS.

Buffon, laisse gronder l'Envie;
C'est l'hommage de sa terreur:
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur?
Olympe, qu'assiége un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des Aquilons tumultueux;
Tandis que la noire Tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le Génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une Gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer la Gloire;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier Astre des Français!
Ressemble au Dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis! que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages
Et des lauriers plus glorieux:
La Gloire est le prix des Alcides!
Et le Dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.

C'est pour un or vain et stérile
Que l'intrépide fils d'Eson
Entraîne la Grèce docile
Aux bords fameux par la Toison.
Il emprunte aux forêts d'Epire
Cet inconcevable Navire
Qui parlait aux flots étonnés;

Et déjà sa valeur rapide
Des champs affreux de la Colchide
Voit tous les monstres déchaînés.

Il faut qu'à son joug il enchaîne
Les brûlans taureaux de Vulcain :
De Mars qu'il sillonne la plaine
Tremblante sous leurs pieds d'airain.
D'un Serpent, l'effroi de la terre,
Les dents, fertiles pour la guerre,
A peine y germent sous ses pas,
Qu'une Moisson vivante, armée
Contre la main qui l'a semée,
L'attaque, et jure son trépas.

S'il triomphe, un nouvel obstacle
Lui défend l'objet de ses vœux :
Il faut par un dernier miracle
Conquérir cet or dangereux :
Il faut vaincre un Dragon farouche,
Braver les poisons de sa bouche,
Tromper le feu de ses regards;
Jason vole; rien ne l'arrête.
Buffon ! pour ta noble conquête
Tenterais-tu moins de hasards ?

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,

Quitte le sceptre du Génie,
Cesse d'éclairer l'Univers.
Descends des hauteurs de ton ame,
Abaisse tes ailes de flamme,
Brise tes sublimes pinceaux,
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillans tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'Esprit est le dieu des instans,
Le Génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la Gloire autour de sa lyre
Lui peint les Siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés!

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente Volupté?
Eût-il dédaigné les richesses?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillans appas,
Et par une étude incertaine

Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas?

Ainsi l'active Chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La Nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les Rois, les Belles et les Dieux.

Ceux dont le Présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir:
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les graces mensongères
Et le sort des rapides fleurs.
Leur plus long règne est d'une aurore;
Mais le Temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf Sœurs.

Jusques à quand de vils Procrustes
Viendront-ils au sacré vallon,

Bravant les droits les plus augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ?
Le croirez-vous, Races futures ?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu!
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet Homme irréparable,
Nos regrets en firent un Dieu.

Quoi! tour à tour dieux et victimes;
Le sort fait marcher les talens
Entre l'olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens!
Malheur au mortel qu'on renomme.
Vivant, nous blessons le Grand-Homme;
Mort, nous tombons à ses genoux:
On n'aime que la Gloire absente;
La mémoire est reconnaissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton Ame aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le Temps, vengeur légitime,

De l'Envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talens et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte:
Illustre Ami, tu ne vis plus!
La Nature est veuve et muette!
Elle te pleure! et son Poète
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette Lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès!

ODE II.

A NOS SIBARITES,

SUR LE JOUR DE LA MOISSON.

Que j'aime la pompe rustique
Qui règne au jour de la Moisson!
Je t'embrasse, ô Charrue antique
Dont notre luxe asiatique
Ose à peine avouer le nom.

Ce jour est ta Fête adorée,
Ton Soc y brille avec honneur.
Déjà sous la Faux acérée
Tombe la javelle dorée
Aux yeux contens du Moissonneur.

Dieux! quel riche et confus mélange
De bleds épars sur les guérets!
Je vois ces gerbes que l'on range,
Et ces chars dans la vaste grange
Rouler les trésors de Cérès.

O des Cours Habitant futile!
Homme frêle et présomptueux,
Vois cette campagne fertile,
Et sors de l'enceinte stérile
De tes palais voluptueux.

Lève de ta main parfumée
Ce fer, instrument des moissons;
Cérès, dans ces plaines semée,
A ta langueur inanimée
Trace de sublimes leçons.

Un vain luxe te rend la proie
Des chagrins, des pâles soucis!
Mais, sous la main qui le déploie,
Le sillon fait germer la joie
Avec l'or fécond des épis.

Le Sage vante la noblesse
De ces honorables travaux:
Ton orgueil en plaint la bassesse;
Apprends que l'oisive mollesse
Est le plus vil de tous les maux.

Ces Laboureurs dont l'industrie
Donne Cérès aux citoyens,
Ces vrais amans de la Patrie,
Dont les mœurs ne l'ont point flétrie,
En sont les plus nobles soutiens.

A cette auguste destinée
La France appelle ses enfans :
O combien sera fortunée
La Terre qu'auront sillonnée
Des bras libres et triomphans !

Que Neptune à jamais s'oppose
Aux tyrans des sources de l'or.
Fermez les veines du Potose,
Mortels ! est-ce là que repose
Notre véritable trésor ?

Ces cristaux que vante Golconde,
N'ont que des brillans imposteurs;
Et si la terre n'est féconde,
Si notre main ne la seconde,
Ils seront baignés de nos pleurs.

Ah ! d'une richesse indigente
Comblons l'avare sein des mers !
Et que la Nature indulgente
Prodigue à la faux diligente
L'aliment du vaste Univers.

Pour un amant de la Nature
Le lait, la toison des brebis,
Des champs, des prés, une onde pure,
Quelques bois où zéphir murmure
Effacent l'or et les rubis.

Tous les biens que l'art nous prodigue
N'ont point ce charme intéressant:
Leur richesse est une fatigue,
Et l'homme insensé qui la brigue
N'a qu'un trésor embarrassant.

ODE III.

QUERELLE DE JUPITER ET DE L'AMOUR.

JUPITER.

D'un trait je puis te mettre en poudre;
Sors, faible enfant! sors de ma Cour.

L'AMOUR.

Va! mon Arc se rit de ta Foudre;
Crains ce faible enfant, crains l'Amour!

JUPITER.

Orgueilleux! connais mon empire;
Vois-tu ces Géans foudroyés?

L'AMOUR.

Dieu tonnant! vois Léda sourire;
Deviens cygne, et tombe à mes pieds!

ODE IV.

Vitas hinnuleo, etc. Hor.

Tu fuis, Bergère timide!
Tu fuis, hélas! plus rapide
Qu'un faon dans l'ombre égaré,
Qui cherche, au bois solitaire,
Les pas errans de sa mère,
Dont la nuit l'a séparé.

Que l'air agite un feuillage,
Qu'un ramier, sur son passage,
Ebranle un peu les buissons;
Plein d'une frayeur mortelle,
Il bondit, tremble, chancelle,
Et se perd dans les vallons.

Ainsi la frayeur t'égare;
Mais suis-je un tigre barbare?
Suis-je un lion en courroux?
Et toi, farouche Bergère,
N'as-tu point l'âge où ta mère
Subit le joug d'un époux?

ODE V.

L'AMOUR DES FRANÇAIS POUR LEURS ROIS,

CONSACRÉ PAR LES MONUMENS PUBLICS.

Tel qu'aux cris de l'Oiseau, ministre du tonnerre,
Plus léger que les vents, et plus prompt que l'éclair,
Un aigle, jeune encore, élancé de la terre,
S'essaie à l'empire de l'air:
En vain d'oiseaux jaloux une foule rivale
Veut le suivre, l'atteindre et voler son égale;
Vainqueur il disparaît, et plane au haut des cieux:
Tel, au cri d'Apollon, soudain brûlant de gloire,
J'irais, j'irais saisir le prix de la victoire
Loin des vulgaires yeux.

Mais quels traits de lumière ont embrasé mon ame!
D'un jour pur et divin mes yeux sont éclairés:
Déjà dans les torrens d'une céleste flamme
Nagent tous mes sens égarés.
Un Dieu vainqueur m'agite, il me guide, il m'entraîne;
Va-t-il porter mes pas aux sources d'Hippocrène?
Où suis-je? quel séjour a fixé mes regards?
Je reconnais ces murs et ces rives fécondes
Où la Seine, élevant le trône de ses ondes,
Voit triompher les Arts.

Quel spectacle pompeux de vivantes merveilles!
Quel Art fait respirer ces marbres, ces métaux?
Quel heureux Phidias, par de savantes veilles,
Nous ressuscite les Héros?
O Rois de nos aïeux! Rois conquérans ou justes,
L'Amour vous éleva ces monumens augustes;
Par eux, vos noms chéris bravent les temps jaloux;
Et des peuples encor recueillant les hommages,
Sur ce bronze animé vos illustres Images
Revivent parmi nous.

Puis-je te méconnaître, ô Vainqueur de Mayenne?
Sur un noble coursier t'élançant aux combats,
Tel on te vit jadis aux rives de la Seine
Briguer l'empire ou le trépas.
Que j'aime à contempler ce front doux et terrible
Où brille sans orgueil ta valeur invincible!
Le Peuple, avec amour, se presse autour de toi.
La France, en te nommant, se croit heureuse encore;
Tu revis dans le cœur d'un Peuple qui t'adore;
Ton souvenir est Roi.

Mais ton Fils ne l'est plus, malgré ce nom de Juste
Que lui prodigue encore et le marbre et l'airain:
Richelieu, sans pudeur, donna ce titre auguste
A son esclave souverain.
De Thou, Montmorency, trop illustres victimes,
De ce règne sanglant nous attestent les crimes.
Marbre! airain! taisez-vous, lâches adulateurs!

Ces noms qu'aux Rois vivans donne la Flatterie,
De ces Rois que n'a point avoués la Patrie,
Sont les accusateurs.

Est-ce un Dieu qui paraît ? quel éclat l'environne ?
Sur ces rives deux fois il frappe mes regards :
La Victoire, en volant, d'une main le couronne ;
Serait-ce le terrible Mars ?
Des Titans enchaînés les fureurs menaçantes
Sur un débris épars d'armes étincelantes,
Frémissent à ses pieds, et frémissent en vain.
Il a de Jupiter la majesté suprême ;
La foudre est dans ses yeux ; c'est Jupiter lui-même,
Ou le Vainqueur du Rhin !

Long-temps il a de Mars allumé les tempêtes ;
Sa Gloire fatigua l'Europe et ses sujets :
Enfin quelques Revers, expiant ses conquêtes,
Trahirent ses vastes projets.
Mais le Flambeau des Arts dissipa ces nuages ;
Le Siècle de Louis, malgré de vains orages,
S'élève, avec splendeur, sur les siècles divers,
Comme on voit du Mont-Blanc la Cime éblouissante,
Des Alpes, à ses pieds, Souveraine imposante,
S'élever dans les airs.

Les voilà ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces témoins solennels des règnes éclatans.
J'entends Clio graver ses Fastes métalliques,
Mobiles archives du temps.

Quelle pompe, ô Français! règne dans vos hommages!
Votre amour pour vos Rois embellit ces rivages.
Quel bord n'est point orné de ces tributs heureux?
Poursuis, Peuple fidèle! en consacrant leur gloire,
Ces nobles monumens consacrent la mémoire
De ton zèle pour eux.

Mais quel bruit de la Seine émeut les flots tranquilles?
Je l'entends soupirer au fond de ses roseaux :
« France! arrosé-je en vain la Reine de tes villes?
« Suis-je en vain Reine de tes eaux?
» Une superbe Nymphe, à ma honte honorée,
» De Louis sur ses bords voit l'Image adorée;
» Fière d'un tel honneur elle s'égale à moi.
» Ah! quand pourront un jour mes Ondes outragées
» De la Garonne altière heureusement vengées
» Reconnaître leur Roi »?

Nymphe! suspens tes pleurs; ta voix s'est fait entendre;
Tous les arts, à l'envi, déjà servent tes vœux:
Un Lysippe nouveau, d'un nouvel Alexandre
Va t'offrir les traits généreux.
Non! des Héros sanglans qu'il abjure le titre;
Qu'il soit des Nations et le père et l'arbitre;
Du nom de Bien-aimé qu'il goûte les douceurs!
Et ne rentre jamais dans la foule vulgaire
De ces Rois oubliés, dont l'Urne funéraire
N'a point reçu de pleurs!

ODE VI.

Ah! qu'un vulgaire Amant sur les roses s'oublie!
Tibulle s'éveillait pour chanter sa Délie.
Qu'il est doux, qu'il est beau de passer tour à tour,
Des bosquets de Vénus au temple de Mémoire!
Quel charme de trouver la Gloire
En sortant des bras de l'Amour!

Non, tu ne mourras point, ô ma chère Delphire!
Des baisers et des vers unissons le délire;
Des Siècles envieux qu'il repousse l'effort.
Qu'un vers tendre, après nous, exhale encor notre ame,
Et coupe d'un sillon de flamme
L'ombre éternelle de la Mort!

ODE VII.

LA NUIT.

Il était nuit; Diane, au milieu du silence,
Eclatait sur un char d'étoiles entouré;
Et les feux rians qu'il nous lance
Se jouaient sur mon lit aux Amours consacré.

Morphée à ses pavots avait soumis la Terre;
Delphire m'éveilla dans un si doux moment;
Et plus souples qu'un jeune lierre
Ses bras s'entrelaçoient aux bras de son amant.

Eh quoi! Mysis, tu dors? Cher amant, disoit-elle,
Viens goûter du bonheur l'instant délicieux;
Embrasse une amante fidèle;
Je t'aimerai toujours; j'en atteste les Dieux.

Zéphire cessera d'agiter le feuillage;
L'Olympe, qui m'éclaire, éteindra ses flambeaux;
Avant que Delphire volage
Par un indigne amour rompe des nœuds si beaux.

Le feuillage est encore agité du Zéphire!
L'Olympe nous éclaire encor des mêmes feux!

Delphire le voit! et Delphire
Prodigue à mon rival ses baisers amoureux.

C'en est fait! de l'Ingrate osons briser la chaîne!
Elle a trahi mon cœur! que mon cœur soit vengé!
Payons sa haine de ma haine;
Rompons avec éclat un amour outragé.

Qu'un Rival odieux insulte à ma disgrace;
Il ne jouira pas long-temps de mes douleurs;
Un même Orage le menace;
Et ses myrtes bientôt seront baignés de pleurs.

Fût-il plus séduisant et plus beau que Nirée,
Vainement il s'endort sur la foi des Amours!
Delphire, en ses bras égarée,
Peut-être à son réveil le fuira pour toujours.

Qu'alors il gémira d'avoir connu ses charmes,
Et ses baisers trompeurs et ses frêles sermens!
Ses yeux en répandront des larmes,
Et les miens, à leur tour, riront de ses tourmens.

ODE VIII.

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

On m'a vanté la puissance
Du Dieu qui règne à Paphos :
On m'a dit que sa naissance
Avait détruit le Chaos.

Il embrasse la Nature ;
Et de leurs baisers charmans
Jaillit cette flamme pure
Que respirent les amans.

Sur les voûtes éternelles,
Ces Astres, flambeaux des Cieux,
Ne sont que les étincelles
De son flambeau radieux.

Dans l'Olympe et sur la Terre
On m'a conté ses exploits,
Et que le Dieu du Tonnerre
Est soumis à son carquois.

Fier Taureau qu'Amour excite
Pour la fille d'Agénor,

Voyez-le au sein d'Amphitrite
Prendre un incroyable essor.

Plus loin, Cygne au doux plumage,
Il vole à d'autres appas;
Léda reçoit un hommage
Qu'elle ne soupçonnait pas.

Mais quel Aigle, aux vastes ailes,
Fend l'air d'un vol si léger;
Et par des routes nouvelles
Ravit ce jeune Berger?

C'est l'Amant de Ganymède
Qui veut embellir sa cour:
Jupiter, à qui tout cède,
Lui-même cède à l'Amour.

Tel on m'offrait de sa Gloire
Le spectacle triomphant;
Et moi, je ne pouvais croire
Aux prodiges d'un Enfant.

Enfin dans tout son empire
L'Amour a frappé mes yeux.
Je l'ai vu près de Delphire;
J'ai vu le plus grand des Dieux!

ODE IX.

SUR LA RUINE DE LISBONNE.

1755.

L'orgueilleux s'est dit à lui-même :
Je suis le Dieu de l'Univers.
Mon front est ceint du Diadême;
J'enchaîne à mes pieds les Revers.
Mes Palais couvrent les montagnes;
Mon Peuple inonde les campagnes;
La Volupté sert mes festins;
Les feux brûlent pour ma vengeance :
L'Onde et les Vents d'intelligence,
Livrent la Terre à mes destins.

Mortel superbe! folle Argile,
Cherche tes destins éclipsés :
De la Terre habitant fragile,
Tes pas à peine y sont tracés!
Quoi! son berceau touche à la tombe?
Echappé du Néant, il tombe
Dans le noir oubli du cercueil:
Ses jours sont des éclairs rapides
Qu'engloutissent des Nuits avides :
Quel espace pour tant d'orgueil!

Il est un Dieu qui t'environne ;
Son empire est l'Immensité :
Il ne doit qu'à lui sa couronne ;
Et son règne est l'Éternité.
Il peupla les déserts du Vide
De Globes qu'un vaste fluide
Enveloppe de toutes parts ;
Océan sans fond, sans rivage,
Où sa Vertu plane, surnage,
Voit flotter les mondes épars.

Les Cieux, sous sa démarche altière,
Courbent leurs sommets éternels ;
Et les Astres sont la poussière
Que foulent ses pas immortels.
Sous son char les Tonnerres grondent ;
L'Air mugit, les Enfers répondent
Au tumulte des Élémens ;
Immobile dans cet orage,
Il voit à ses pieds le naufrage
Des Rois, des Peuples et des Temps.

D'un regard sa Justice éclaire
L'abîme des cœurs insensés :
Il rit de l'orgueil téméraire
Des Rois follement encensés.
De leurs couronnes qu'il agite,
Des empires qu'il précipite
Les débris sèment la terreur :
Dieu jaloux ! que ton Indulgence

Renferme ces jours de vengeance
Dans les trésors de ta Fureur !

O Lisbonne ! ô Fille du Tage !
O superbe Reine des mers !
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ses flots amers.
Pour dompter des ondes rebelles,
La Fortune attacha ses ailes
A tes Vaisseaux impérieux ;
Et dans ces lointaines contrées,
De nos Astres même ignorées,
Tu lanças la foudre des Dieux.

Tu brisas les fers tyranniques
Dont l'Espagne enchaînait tes bords :
Tu vis les Isles Britanniques
Et l'Inde s'unir dans tes ports.
Ville superbe et malheureuse,
De trésors, de Gloire amoureuse,
Quel orgueil charmait tes regards,
A l'aspect des forêts errantes,
Des mâts dont les têtes flottantes
Ombrageaient au loin tes remparts !

Le dernier Soleil qui t'éclaire
Pâlit sous des voiles sanglans ;
Les premiers traits du Sagittaire
Menacent tes peuples tremblans.

La Mer, qui te rendait hommage,
Ne t'offre qu'un tribut d'orage
Dont tes remparts sont insultés.
Tage ! dis-nous quelle épouvante,
Jusqu'à ta source frémissante,
Repousse tes Flots révoltés ?

Déja les fières Destinées
Précipitent l'instant fatal :
Le cri des Parques mutinées
De ta chute est l'affreux signal.
Au bruit des Ondes qui mugissent,
Des noirs Tourbillons qui frémissent,
Des Vents dans les airs déchaînés,
Murs, Tours, Palais, tremblent, s'écroulent ;
Leurs débris se heurtent et roulent
Sur tes Habitans consternés.

Tout périt : arts, beauté, courage ;
Rang, sexe, âge, espoir, tout s'éteint :
Tout est la Mort, ou son image ;
Tout la fuit, la reçoit, la peint.
La Flamme ondoyante, insensée,
Du sein des palais élancée
Roule dans les Cieux obscurcis :
Et la cendre éparse et brûlante
S'élève en nue étincelante
Que percent d'effroyables cris.

Toi, dont la touchante aventure
Consacra ces momens d'horreurs,
Jeune Amant, la Race future
Sur ton sort répandra des pleurs.
Déjà ta Flamme impatiente
Revolait au sein d'une Amante
Qu'un Père accorde à tes soupirs;
Déjà tu vois cette journée
Où le flambeau de l'Hyménée
S'allume au feu de tes desirs.

De fleurs les Autels s'embellissent,
Et l'Hymen reçoit vos sermens:
Tremble, Amour! tes roses pâlissent
Sur la tête de ces Amans.
Cependant leur brûlante ivresse
Semblait accuser la paresse
De la Nuit promise à leurs feux:
Ah! recule, Nuit trop fatale!
Mais sur la couche nuptiale
Le Plaisir s'élance avec eux.

Plaisir trompeur! Nuit peu durable!
Amour, protége leur sommeil.
Tendre Époux! Amant déplorable!...
Mais quels bruits! quel affreux réveil!
Quel spectacle ses yeux découvrent!
Les voûtes s'ébranlent, s'entr'ouvrent;
La Mer roule sur les lambris:

Son Épouse fuit éperdue;
Il court; ses pas, son cœur, sa vue
La cherchent parmi les débris.

Il ose enlever son Amante;
L'Amour connaît-il les dangers?
Il saisit une barque errante;
Il veut fuir aux bords étrangers.
L'Espoir, la Voile se déploie;
Mais l'Onde rappelle sa proie,
Et la repousse en mugissant:
Un même gouffre les rassemble;
Et, jaloux d'expirer ensemble,
Ce Couple y tombe en s'embrassant.

Lisbonne, quels objets funèbres
Le Jour dévoile à tes regards!
Tes yeux regrettent les ténèbres;
Le Soleil cherche tes remparts:
Il voit des Mères intrépides
A travers les flammes avides,
Saisir des berceaux embrasés:
Du jeune Époux la Veuve expire;
Le Vieillard fuit, tombe, soupire,
Et meurt sur ses Fils écrasés!

Leur Roi, plein d'un trouble funeste,
Revolait vers ces murs chéris;
Un Peuple errant, un foible reste
L'environne en poussant des cris:

Elle n'est plus !... L'Horreur farouche
A ces mots a glacé leur bouche ;
Leur silence peint ses malheurs :
Il lève en frémissant la vue ;
Et sur Lisbonne disparue
Il égare ses yeux en pleurs.

Les cris, le désespoir, les larmes
D'un Peuple cher et malheureux,
Repassaient avec les alarmes
Dans son cœur tendre et généreux.
A la Mort la Nuit joint ses ombres ;
Roi, Peuple erraient sur ces bords sombres.
La terre mugit à l'entour :
Famille auguste et gémissante,
Un Gouffre, la Mort, l'Épouvante,
Quel palais ! quelle horrible cour !

Le jour et les besoins renaissent ;
La Faim ranime ses tourmens.
L'abîme, les feux reparaissent ;
L'œil cherche en vain des alimens.
Leur bouche se nourrit de plainte ;
Dans les pleurs la soif est éteinte ;
Leur Roi veille et gémit sur eux :
Sa pompe irrite sa misère ;
Sa Grandeur lui semble étrangère,
Et son sceptre un poids douloureux.

Tu fus, Lisbonne, ô sort barbare!
Tu n'es plus que dans nos regrets!
Un Gouffre est l'héritier avare
De ton Peuple et de tes palais:
Tu n'es à la vue alarmée
Qu'une solitude enflammée
Que parcourt la Mort et l'Horreur:
Un jour les Siècles, en silence,
Planant sur ton cadavre immense,
Frémiront encor de terreur.

Tel un Sapin, dont les ombrages
Couronnaient la cime des monts,
Dévoré du feu des orages,
Tombe et roule dans les vallons;
Il tombe! les Forêts voisines
Redisent long-temps aux collines
Sa chute et la fureur des Cieux:
Les Vents en dissipent la poudre;
La seule trace de la Foudre
Le rappelle encore à nos yeux.

ODE X.

Θέλω λέγειν Ατρείδας, etc.

Je voulais, plein d'un beau délire,
Chanter les Bayards, les Nemours;
Mais en vain je touchai ma Lyre,
Ma Lyre chanta les Amours.

Eh bien! sur des Cordes nouvelles
Chantons les Héros de nos jours;
Vains efforts! ces Cordes rebelles
Ne chantèrent que les Amours.

Adieu donc, Troupe magnanime!
Grands Héros, adieu pour toujours:
Ma Lyre que Vénus anime,
Ne veut chanter que les Amours.

ODE XI.

A LA COLOMBE DE ZULMÉ.

O Colombe douce et belle!
Fille du Couple amoureux,
Qui fait voler sur son aile
L'heureux Char de l'Immortelle,
Mère des Ris et des Jeux!

Toi, que ma jeune Maîtresse
Aime à nourrir de sa main,
Daigne servir ma tendresse;
Que ta plainte avec mollesse
Glisse l'Amour dans son sein.

Ah! si tu pouvois lui dire,
En tes murmures si doux,
Combien j'aime et je soupire!
Et si tu pouvois l'instruire
A soupirer comme nous!

Si Zulmé permet que j'ose,
Séduite par tes leçons,
De mille baisers de rose,
Sur sa bouche demi-close,
Cueillir les douces moissons;

O Colombe la plus belle
De l'Objet le plus aimé !
Jaloux de payer ton zèle,
Je te rendrois Immortelle,
Comme Vénus et Zulmé.

ODE XII.

A ZULMÉ.

Plus sévère que Diane,
Plus aimable que Cypris,
Plus touchante qu'Ariane
Sur les Rochers attendris,
O Zulmé! tu vois les Grâces,
Compagnes de tes douleurs,
Te suivre dans les disgraces,
Et s'embellir de tes pleurs.

De ton fatal hyménée
Tu soupires les tourmens,
Et ta chaîne infortunée
Et tes crédules sermens.
Ah! devais-tu, faible Amante,
Céder à l'Hymen jaloux
Cette Liberté charmante
Qui rend seule Amour si doux?

Ainsi donc, Beauté cruelle!
Tu nous immolas tous deux,
Et juras d'être fidèle,
Hélas! au moins amoureux.

Comme Ariane abusée,
Tu pleures des feux ingrats;
Tu vois un nouveau Thésée
Qui s'échappe de tes bras.

L'Amour, tremblant pour tes charmes,
Les ranime à son flambeau;
Et pour essuyer tes larmes
Il détache son bandeau :
Ah! permets qu'Amour répare
Les torts d'un Frère odieux;
Et reviens du plus barbare
Au plus aimable des Dieux.

L'Amour de Nœuds invisibles
Se plaît à nous enlacer;
L'Hymen rend ses Fers sensibles;
Pourrait-il ne pas blesser?
O Zulmé! si la Vengeance
A pour toi quelque douceur,
Punis l'Ingrat qui t'offense,
Et que je sois le Vengeur.

ODE XIII.

A MON AMI, LE JEUNE RACINE,

PARTANT POUR CADIX, ET QUITTANT LES MUSES POUR LE COMMERCE.

Quoi! tu fuis les neuf Sœurs pour l'aveugle Fortune!
Tu quittes l'Amitié qui pleure en t'embrassant!
Tu cours aux bords lointains où Cadix voit Neptune
L'enrichir en la menaçant!

Sur les flots, où tu suis ta Déesse volage,
Puissent de longs regrets ne point troubler ton cours!
Les Muses, l'Amitié, ces délices du Sage,
N'ont point d'infidèles retours.

Ton Père nous guida tous deux sur le Parnasse :
Nos jeunes pas erraient dans les mêmes sentiers :
Nos jeunes cœurs, épris de Tibulle et d'Horace,
Aspiraient aux mêmes lauriers.

Quel doux Soleil nous vit, pleins de tendres alarmes,
Pleurer avec Junie et Monime, tes Sœurs!
Infidèle à ton nom, infidèle à tes larmes,
Quel bien te vaudra ces douceurs?

Je demeure; et tu pars! comme un Tilleul paisible
Qui borne ses destins à de rians vallons,
Quand le Pin hasardeux fend la Vague terrible,
Et s'abandonne aux Aquilons.

O combien ton Aïeul frémit au sombre Empire
De voir qu'impatient des trésors du Bœtis,
Son Fils, son doux espoir, sur un frêle navire,
Se livre aux fureurs de Thétis!

Malheur à qui des Mers franchit la borne antique,
Pour se désaltérer dans les sources de l'or,
Et revint sillonner l'Océan Atlantique,
Ivre d'un coupable trésor!

Chez les Mortels égaux l'Or rompit l'équilibre:
Le Luxe, enfant de l'Or, asservit l'Univers:
Mortel, qui que tu sois, tu serais encor libre
Si l'Or ne t'eût donné des fers.

Que sert d'un vain Métal l'indigente richesse?
L'Or peut-il assouvir ou la soif ou la faim?
Et voit-on de Plutus la brillante largesse
Chasser les Ombres du chagrin?

L'Ibère qui t'appelle en ses plaines oisives,
Indolent possesseur de son or vagabond,
Quand Cérès et Bacchus enrichissent nos rives,
N'étale qu'un Luxe infécond.

Trop pareil à ce Roi dont l'avare imprudence
Obtint de tout changer en métal précieux,
Pâle d'or et de faim, il maudit l'abondance
De ses trésors fallacieux.

L'or n'a qu'un vil éclat entre des mains avares :
L'or n'a qu'un son frivole en de prodigues mains :
Satisfait d'assouvir des caprices bizarres,
Fait-il le bonheur des humains ?

Cet Or prendrait en vain les formes de Protée ;
Il serait moins changeant que nos rapides Vœux.
La soif de nos desirs, par lui-même irritée,
Renaît sans cesse de ses feux.

Il est plus dévorant que la triple Chimère :
Il déchire les cœurs dont il fut caressé :
Des coupes de Plutus l'ivresse est plus amère
Que les breuvages de Circé.

Or, poison radieux dont l'éclat nous consume,
Toi seul guidas Cortès aux bords Américains ;
Et toi seul as souillé du sang de Montézume
Le Fer, vainqueur des Mexicains.

Avant que ta présence eût inspiré ces crimes,
Plutus, long-temps voisin de l'empire des Morts,
Sous des rochers épais, dans les flancs des abîmes,
Avait reculé ses trésors.

Mais nos avides mains que l'Avarice inspire,
Et ce Fer, qui devait n'ouvrir que les sillons,
De Cybèle en courroux perçant le vaste Empire,
Pénètrent ces gouffres profonds.

Sous les coups redoublés qui troublent son silence,
Plutus de ses Palais voit crouler les lambris :
Il se lève ; il menace ; il frémit ; il s'élance
Du fond de ses riches débris.

Il voit, il voit son Or, jadis inaccessible,
Tressaillir sous les pas des avides Brigands.
De l'Abîme étonné l'Écho sombre et terrible
Répéta ces cris menaçans :

« Quoi ! vous osez, Mortels, jusqu'au centre du Monde,
» Enlever mes Trésors et troubler mon Séjour !
» Vous osez, du Tartare ouvrant la nuit profonde,
» Montrer le Styx au Dieu du jour !

» Mais que ne tente pas cette Audace effrénée ?
» Elle a percé l'Erèbe ; elle atteindra les Cieux ;
» Ils la verront peut-être à l'Aigle consternée
» Ravir les Tonnerres des Dieux.

» Ah ! dans ces gouffres même, et sous vos mains avides,
» Entendez-vous mugir le courroux des Enfers,
» Et du Styx indigné tous les Monstres livides
» Remplir ces abîmes ouverts ?

» Voyez les noirs Soupçons, l'Effroi, la pâle Envie,
» La Trahison nocturne, et les Meurtres sanglans
» S'attacher à cet Or, et menacer la vie
» De ses Ravisseurs insolens.

» Oh! que, mêlant vos pleurs à ces Trésors funestes,
» Vous expierez un jour vos coupables larcins!
» Jamais le Feu ravi dans les foyers célestes
» Ne fut si fatal aux Humains.

» Recevez dans cet Or les dons de ma vengeance,
» Vous, riches des forfaits qu'enfantent les Trésors!
» Indigens de vertus, de mœurs et d'innocence,
» Chargés de faste et de remords!

» Vous qui dérobez l'Or, que l'Or soit votre chaîne!
» Qu'il soit la Coupe affreuse où vous boirez les pleurs!
» Tison de la Discorde, et flambeau de la Haine,
» Qu'il dévore ses Ravisseurs!

» Oui, de maux, de forfaits j'inonderai la Terre :
» Mes feux vont irriter la soif des Conquérans :
» J'étoufferai la Paix : j'allumerai la Guerre :
» Je couronnerai les Tyrans ».

Il dit; et les comblant d'une affreuse largesse,
Il égare leurs pas : il aveugle leurs yeux :
Il leur souffle l'Orgueil, la Discorde et l'Ivresse
Qu'exhale un Or contagieux.

Les voilà ces bienfaits que Plutus même avoue!
O Mortels! de ce Dieu craignez les dons vengeurs;
Et n'enviez jamais l'Insensé qu'il dévoue
A ses implacables faveurs.

ODE XIV.

LA RETRAITE DE L'AMOUR.

Où crois-tu, Mère des Grâces,
Qu'hier je trouvai l'Amour?
Il n'était point sur les traces
D'Hébé ni de Pompadour.

Non : dans les yeux de Thémire
Je trouvai ce Dieu charmant;
Je trouvai dans son sourire
Le Dieu qui m'a fait Amant.

Oh! que de graces nouvelles
Il déployait à mes yeux!
Je voulus saisir les ailes
De l'Enfant malicieux.

Il prend l'essor, il voltige
Aussi léger qu'un Oiseau
Qui parcourt de tige en tige
Les Fleurs d'un jeune Arbrisseau.

Je le suis, mais rien ne lasse
Son vol qui trompe mes vœux;

Il m'échappe ; il s'entrelace
Dans l'or flottant des cheveux.

De là, tel qu'un doux Zéphire,
Il coule sur un beau sein ;
Je le presse ; il se retire
Sous les ombrages du lin.

Il vole aux pieds, il folâtre ;
Je veux le suivre ; il s'enfuit.
Entre deux genoux d'albâtre
Il glisse, ma main le suit.

Il monte vers d'autres charmes,
Et je le suivais encor.....
Mais Thémire toute en larmes
Retint mon brûlant essor.

Dans sa retraite dernière
J'ai vu l'Amour se cacher ;
Retraite à ses vœux si chère
Qu'il ne peut s'en détacher.

Ainsi la tendre Fauvette,
Pour son nid tremblant de peur,
Reste immobile et muette
Sous la main du Ravisseur.

ODE XV.

A UN PAPILLON QUI VOLAIT AUTOUR DE MA BOUGIE.

Que veut ton ardeur indiscrète,
Papillon, rival des Zéphirs ?
A la Rose vive et coquette,
A la jalouse Violette
Pourquoi dérober tes soupirs ?

Au sein de la flamme infidèle,
Dont cette Bougie étincelle,
Tu crois trouver un heureux sort ;
Et l'imprudence de ton aile
Caresse une brillante mort.

Ainsi dans les yeux de Thémire
D'Amour je cherchois le flambeau ;
Et plein d'un aveugle délire,
Loin de Zulmé, loin de Delphire,
Je tentais un péril si beau.

Mais le fol espoir qui te guide
Précipite ton vol rapide ;
Papillon, tu meurs dans ces feux :
Victimes d'un éclat perfide,
Hélas ! nous périssons tous deux !

ODE XVI.

CONTRE SISYPHE.

Quoi! Sisyphe est heureux ! voilà, voilà ton crime,
O Fortune ! il est temps de te justifier :
Rougis de tes bienfaits; replonge dans l'abîme
Ce Fils illégitime
Qui t'ose défier.

Il croit guider ton char; il croit fixer ta roue :
Il brave les remords ; il brave les revers.
Des timides Vertus son Audace se joue ;
Et ton sourire avoue
Ce que tente un Pervers !

De quel indigne éclat ta Faveur le décore !
Tu n'as point de lauriers que son front n'ait salis.
Qui jamais, quand Sisyphe ainsi te déshonore,
Peut s'honorer encore
De tes dons avilis?

Son or contagieux diffame ce qu'il touche.
Il souille jusqu'aux noms de pitié, de bienfait.
De ses soins criminels la Pudeur s'effarouche ;
La Vertu dans sa bouche
Est encore un forfait.

Il triomphe pourtant ! le Scandale est sa Gloire.
Il affronte le Siècle et la Postérité :
Il craindrait que l'Oubli n'eût une Ombre assez noire
Pour sauver sa Mémoire
De l'Immortalité.

Sa langue est un poignard, son rire est homicide ;
De sa joie impunie il insulte les Cieux :
L'Enfer mit dans son sein le cœur d'une Euménide ;
Une Grâce perfide
Envenime ses yeux.

Sexe aimable, ah ! pourquoi ton aveugle imprudence
Vint-elle encourager ce Monstre séducteur ?
Pourquoi, toujours crédule à la main qui t'encense,
D'une impure Licence
Es-tu le protecteur ?

Et vous, cœurs vertueux, que l'Impudent réclame ;
Vous qu'il ose flétrir du nom de ses amis,
Rejetez ce cœur vil qu'enorgueillit le blâme,
Et cette Tête infâme
Dévouée à Thémis.

Que d'un rang usurpé tombe enfin dans la poudre
Tout Mortel, insolent d'un bonheur odieux :
Il est un Jour vengeur, un Jour qui vient absoudre
Des lenteurs de la Foudre
La justice des Dieux.

ODE XVII.

A MES AMIS, DANS UN FESTIN.

Couronnés de pampre et de lierre,
Suivons Bacchus ! Il rend le cœur
Aussi transparent que ce verre,
Où pétille en rubis sa vermeille liqueur.

Que loin de nous les Fils d'Éole
Promènent les pâles Soupçons.
Buvons, Amis : l'Heure qui vole
Nous conseille, en fuyant, de vider ces flacons.

Qu'un Politique au froid sourire
Craigne ce breuvage indiscret :
D'un Buveur l'innocent délire
Laisse au bord de sa coupe échapper le secret.

Quelquefois Bacchus nous égare,
Ivres de sa douce boisson ;
Mais, par un triomphe plus rare,
Quand Vénus nous l'enlève, il nous rend la raison.

Toi, jeune Amant, dont la prudence
Veut taire de galans exploits,
Fais à Bacchus ta confidence :
Confier son bonheur c'est en jouir deux fois.

Quoi ! tu soupires ! et de larmes
Ton œil timide est humecté !
Bois vite ; enivre tes alarmes ;
Oublie, avec Bacchus, une ingrate Beauté.

Lui seul calme une ame inquiète ;
La Joie est fille du Nectar.
Crois-en ma Lyre ; elle répète
Les charmantes leçons de Beaune et de Pomar.

Horace devait au Falerne
Ses vers brillans et délicats ;
Le Vainqueur du Monstre de Lerne
Dut à de bons vins Grecs la force de son bras.

L'Esprit, l'Audace, la Franchise
Naissent de cet aimable jus :
Que je te plains, froide Tamise,
Qui jamais sur tes bords n'as vu rire Bacchus !

Je sais qu'un Partisan de l'Onde,
De son vain système entêté,
Jadis, pour le malheur du Monde,
Rêva qu'au fond d'un puits logeait la Vérité.

Mais le Dieu charmant de la Treille,
Pour déconcerter ce rêveur,
La mit au fond d'une bouteille ;
Et c'est-là, chers Amis, qu'elle attend un Buveur.

ODE XVIII.

AU PRINTEMPS.

O toi qui viens avec Zéphire
Nous rendre les Jeux, les Amours,
Les douces Nuits et les beaux Jours,
Et qui ne me rends point Thémire;

Fatal Printemps, avec Zéphire
Ah! reprends les Jeux, les Amours,
Les douces Nuits et les beaux Jours;
Qu'en ferais-je, hélas! sans Thémire?

ODE XIX.

LE PORTRAIT DE THÉMIRE.

Un jeune Rival de Timante,
Que les Grâces daignaient former,
Fit le Portrait de mon Amante;
Et ce Portrait faisait aimer.

Reçois, lui dis-je, mon suffrage;
Peintre heureux! tu n'as plus d'égaux;
Mais Thémire efface l'ouvrage
Qui vient d'effacer tes Rivaux.

Porte ailleurs ce Tableau fidèle;
Ici Thémire nous distrait:
Ami, l'absence du Modèle
Fera la gloire du Portrait.

Il me crut, et volant à Gnide
L'offrir aux avides regards,
Le bon Vulcain d'abord décide
Que c'est un *ex voto* de Mars.

Cependant la Troupe légère
Des Jeux, des Graces et des Ris,

Le voit, l'admire et le préfère
A tous les portraits de Cypris.

L'Amour sourit, trompé lui-même;
Non, non; ce n'est point là Vénus :
Mes Sœurs! c'est la Beauté que j'aime;
Voilà bien ses traits ingénus.

C'est elle!... il dit, l'achète et vole
En faire présent à Psyché,
Qui voit l'erreur, et s'en console
En tenant le secret caché.

ODE XX.

A THÉMIRE.

HAINE D'AMANT.

Oui, je les romps, Beauté funeste,
Ces nœuds que j'avais trop chéris!
Oui, Thémire! je les déteste....
Eh quoi! Perfide, tu souris!...

Tu penses donc que tes injures
Te prêtent des charmes nouveaux?
Et que plus tes yeux sont parjures,
Plus ton Amant les trouve beaux?

Quand je te hais, quand je t'abhorre,
Quand je fuis de traîtres appas,
Tu crois que je les aime encore....
Que dis-je?... Eh! ne le crois-je pas?

ODE XXI.

QUE L'ÉTUDE DE LA NATURE EST PRÉFÉRABLE MÊME A CELLE DES ANCIENS.

Eh quoi! la Nature est vivante!
Et dans une Tombe savante
L'Étude ensevelit tes yeux!
Modère une docte manie,
Viens; la Nature est le Génie
Qui seul inspira nos Aïeux.

Leur main saisit avec adresse
Ces premiers traits dont la Déesse
Orna ses tableaux ravissans;
Mais de ces brillantes images
Le Feu, pâli dans nos Ouvrages,
N'a que des reflets impuissans.

Ainsi la Planète argentée,
Au Miroir en vain répétée
Ne rend qu'une froide pâleur;
Mais si du Dieu de la Lumière
Il reçoit la clarté première,
Quels feux! quelle active chaleur!

Ici, l'audace d'un seul Homme,
Armant le Soleil contre Rome,
Brûle ses Vaisseaux indomptés :
Là, Buffon, d'une main hardie,
Lance l'éclair et l'incendie
Du sein de ses Cristaux voûtés.

Horace ! Pindare ! Malherbe !
Sans l'espoir flatteur et superbe
D'atteindre vos brillans essors,
Esclave tremblant sous un Maître,
Je serais indigne peut-être
D'admirer vos divins Accords.

Soyez donc, Ombres immortelles !
Mes Guides, et non mes Modèles ;
Qu'un autre rampe à vos genoux ;
Il est une Gloire plus sûre ;
Vous n'imitiez que la Nature,
Et je l'imite comme Vous.

Vers touchans ! pleurs de Simonide !
Vous qui de la fière Euménide
Eussiez pu fléchir les rigueurs !
Lyre qui vengeas Mitylène,
Et Toi, qui fus chère à Mécène,
A qui dûtes-vous ces Faveurs ?

Quelle autre aux Grâces réunie
Soupira la tendre harmonie

Des Tibulles et des Saphos ?
Quelle autre inspirait à Racine
Les Vers que sa Muse divine
Mit dans la bouche des Héros ?

Par Elle un Berger de Sicile
Enfla ce chalumeau facile
Qui fit la Gloire de Ségrais :
Par Elle le Chantre d'Énée
Sut d'une Reine abandonnée
Peindre la Flamme et les Regrets.

Des Homères et des Corneilles
Elle seule éclairant les Veilles,
Immortalisa leurs Travaux ;
Et du grand Art des Caractères
Leur développant les Mystères,
Les fit Modèles et Rivaux.

C'est Elle encor que je veux suivre ;
Partout de son auguste Livre
J'assemble les feuillets épars :
L'Aurore, les Fleurs, les Ombrages,
La Nuit, les Torrens, les Orages,
Tout la révèle à mes regards.

Phidias ! ton ciseau sublime
A d'Homère emprunté sans crime

Les traits du Monarque des Dieux !
Jupiter est inaccessible ;
Et l'Esprit seul nous rend visible
Ce que jamais n'ont vu les yeux.

Mais pour cette foule d'Images,
Dans tous les lieux, dans tous les âges,
Toujours offerte à nos crayons,
Puisons-les dans leur source pure ;
Osons les voir dans la Nature,
Et peindre ce que nous voyons.

Loin des Mers un Crayon stérile
Traduit l'Orage dont Virgile
Sut nous faire un brûlant tableau.
Quand Vernet peignit la Tempête,
Neptune, écumant sur sa tête,
Admira les traits du Pinceau.

O Nature ! celui qu'embrase
Ta sublime et rapide extase
N'entend plus les cris de Scylla,
Ni des Mers la rive ébranlée,
Ni les Flots hurlans de Malée,
Ni les Feux tonnans de l'Etna.

O Nature ! ouvre-moi ce Temple
Où l'Enthousiasme contemple

Tes inaltérables beautés !
Là, Pindare, ton interprète,
Sur sa Lyre d'or me répète
Ces vers que Toi seule as dictés.

« Viens, me dit-il, cœur magnanime !
» Vois la Nature qui t'anime
» A tenter un noble hasard :
» Loin d'ici le Mortel profane
» Que son timide instinct condamne
» Et plie aux entraves de l'Art.

» La Nature fait les Homères ;
» L'Art fait les Poètes vulgaires ;
» Et ses Élèves impuissans,
» Vils corbeaux, déclarent la guerre
» Au Ministre ailé du Tonnerre,
» Par leurs murmures croassans.

» Brave les Serpens de l'Envie ;
» C'est par eux que fut poursuivie
» La Mère du Dieu de Claros :
« Suis-la dans son île flottante ;
» Et des Dieux la faveur constante
» Sous tes pas fixera Délos.

» Souviens-toi qu'un Fils d'Euripide
» Lança ta jeunesse intrépide

» Dans la carrière des Talens.
» Ne crains pas le destin d'Icare ;
» Racine t'éclaire, et Pindare
» Soutiendra tes nobles élans.

» Rampez, envieux Bacchilides !
» Murmurez, Zoïles perfides !
» La Gloire brave vos complots :
» La Gloire en vain persécutée
» Ressemble à l'écorce indomptée
» Qui surnage en dépit des Flots.

» Sa splendeur long-temps méconnue
» Sort plus brillante de la nue
» Qui voila ses traits radieux.
» Nul sort n'abaisse une grande ame.
» Eole en vain courbe la Flamme
» Prompte à revoler vers les Cieux.

» Vois-tu l'enfant de la Nature,
» Ce Chêne à l'immense stature,
» Toucher l'Olympe et les Enfers ;
» Regarde sous un Art stérile
» Ramper cet arbrisseau débile,
» Jouet du Temps et des Hivers.

» Franchis donc l'indigne barrière !
» Suis la Nature en sa carrière :

» Prends son essor illimité.
» Je lui dois tout ; et c'est par Elle
» Que ma Lyre encore étincelle
» D'un rayon d'immortalité. »

Il dit : et l'Autel de la Gloire
Et tout le Temple de Mémoire
Tressaillit à ses fiers accens ;
Et toutes les Fleurs du Permesse,
Aux pieds de l'auguste Déesse,
Exhalèrent un pur encens.

ODE XXII.

Qu'il est peu de Mortels dont la prudence heureuse,
Des rives d'Amathonte ait su fuir le danger,
Et que jamais l'Onde amoureuse
N'attira, sur la foi d'un calme passager!

Dans sa barque Vénus un jour me fit descendre;
Hélas! devais-je en croire un aveugle transport!
Mais Lycoris semblait m'attendre,
Et de Cythère au loin me découvrait le port.

Je les voyais déjà ces myrtes dont l'ombrage
Promettait à mes feux des asiles si doux;
Je les respirais, quand l'orage
M'enveloppa soudain de mille flots jaloux.

Ce flambeau de l'Amour, qui me servait de phare,
S'éteignit, et j'errai sur des flots inconnus :
Qu'Amour aisément nous égare!
Malheureux! je touchais aux écueils de Vénus.

Ainsi, dans une mer orageuse et cruelle,
Héro! ton jeune Amant précipita ses jours;
Mais du moins, Amante fidèle,
Tes larmes ont payé sa vie et ses amours.

Malheur, ô Lycoris! malheur, Beauté perfide!
A qui s'enivre, hélas! de ta feinte pudeur,
Et de cet air doux et timide
Qui médite un parjure en peignant la Candeur.

Et toi, Rival heureux, dont mes pleurs font la joie,
Ne crois pas, sans danger, recueillir mes débris.
Orgueilleux de ta douce proie,
Ne crois pas échapper aux flots qui m'ont surpris.

Quand du Berger Troyen le Navire adultère
Enlevait la Beauté qui trahit Ménélas,
Ivre des plaisirs de Cythère,
Il dévouait l'Asie aux fureurs de Pallas.

Ta Voile s'abandonne au souffle du Zéphire;
Nul Aquilon jaloux n'ose troubler les airs:
Tu vois l'Olympe te sourire;
Tu cours, en triomphant, les amoureuses mers.

Frémis, tout va changer: l'air siffle; le flot gronde.
La plus affreuse nuit succède aux plus beaux jours;
Et ton Vaisseau, battu de l'Onde,
Cherche en vain quelque port dans l'île des Amours.

Tu le verras bientôt, vain jouet de l'orage,
Couvrir de ses débris les écueils de Paphos;
Et moi, séché de mon naufrage,
Je rirai de ta chute, et du courroux des flots.

ODE XXIII.

A L'AMOUR.

O toi que Paphos adore,
Enfant souverain des Rois,
Dieu des Baisers, je t'implore;
Vole aux accens de ma voix !

Zéphir aux ailes de rose
Je prépare ces gazons :
Leur Nayade les arrose,
Libre enfin de ses glaçons.

Le Printemps qui vient d'éclore
Semble rire entre les fleurs ;
Toi seul embellis encore
Ses plus riantes faveurs.

Vois-tu ces jeunes Fougères
Qui menacent les Jaloux ?
C'est-là que, pour nos Bergères,
Sont tes piéges les plus doux.

Loin des bocages de Gnide,
Sous nos myrtes ingénus,

Viens fixer le vol timide
Des Colombes de Vénus.

Dans ton char, Dieu de Cythère,
Conduis les jeunes Désirs,
Les Jeux, les Ris, le Mystère,
Et les folâtres Plaisirs.

Joins à leur troupe divine
Et les Refus agaçans,
Et la Colère badine,
Et les Baisers caressans.

Amène ce doux Silence,
Dont les soupirs enflammés
Précèdent la Jouissance
Aux yeux mourans et pâmés.

Mais, pour tromper l'œil sauvage
Des surveillans rigoureux,
Couvre d'un léger nuage
Tout ce cortège amoureux.

Viens; les Grâces te demandent,
Ces Grâces que tu chéris :
Vole, Amour; elles t'attendent
Aux genoux de Lycoris.

ODE XXIV.

A M. DE VOLTAIRE,

EN FAVEUR DE MLLE CORNEILLE.

Fama manet Facti.

Non, ce n'est point des Rois l'orgueilleux appanage,
Ni l'or, ni la Victoire amante du Carnage,
Que les Fils d'Apollon s'empressent d'obtenir :
L'héritage sacré des Nymphes de Mémoire,
C'est un nom que la Gloire,
Sur des ailes de feu, porte au sombre Avenir.

Ce nom qui, s'échappant des murs de Thèbe en cendre,
A l'Ombre de Pindare asservit Alexandre,
Et dompta les fureurs de ce jeune Lion ;
Ce nom qui fit couler des larmes généreuses,
Et de Gloire amoureuses,
Qui n'enviaient qu'Homère au Vainqueur d'Ilion.

Ah ! bravant l'œil jaloux de la Parque trompée,
Si de leur sang divin quelque goutte échappée
Animait un Mortel, et vivait parmi nous !

S'il rappelait encor leurs augustes Images,
Il verrait nos hommages,
Nos respects, nos trésors, nos cœurs à ses genoux.

S'il était un Mortel qui du nom de Voltaire
Portât chez nos neveux l'honneur héréditaire,
Ce nom serait alors son immortel appui ;
Et Mérope et Brutus, Sémiramis, Alzire,
Et la tendre Zaïre,
Élèveraient leurs voix, et parleraient pour lui.

Eh ! cependant, aux yeux de sa Patrie entière,
Du grand nom de Corneille une jeune Héritière
Voit couler dans l'oubli ses destins et ses pleurs,
Et d'un Astre jaloux l'inflexible Vengeance,
Lui versant l'indigence,
Epuise sur ses jours la Coupe des Malheurs.

Dans le réduit sacré du solitaire asile,
Où languit sa Misère, où son Destin l'exile,
La fierté d'un grand nom rend ses maux plus pressans;
Et de tristes cyprès cette Rose ombragée,
Par les Vents outragée,
Implore en vain des Cieux les rayons caressans.

C'est-la qu'au sein des Nuits, sous leurs ombres muettes,
Le Silence irritant ses larmes inquiètes,
Elle exhale en sanglots ces regrets douloureux :

« Mânes d'un demi-Dieu que le Parnasse adore,
» Chère Ombre que j'implore !
» Jette un œil de pitié sur ton Sang malheureux.

» Hélas ! si jusqu'à toi mes pleurs ont pu descendre,
» Corneille ! si mes cris ont éveillé ta cendre,
» Venge l'éclat d'un Nom par toi-même anobli !
» Que dis-tu quand tu vois le Rejeton fidèle
» D'une Tige immortelle
» Languir dans les horreurs d'un indigent oubli ?

» Ainsi de tes Lauriers les promesses sont vaines ;
» Et ton sang généreux coulera dans mes veines
» Pour se voir insulté des Destins ennemis :
» Les Secours dédaigneux, l'Indigence tremblante,
» Et la Honte accablante,
» Voilà donc les honneurs à ta Race promis ?

» Irais-je, irais-je, hélas ! promenant mes alarmes,
» Et déployant en vain un spectacle de larmes,
» Tenter des yeux ingrats et de luxe enivrés ?
» Eh ! peut-être ces Murs que ma Douleur embrasse,
» Lassés de ma disgrace,
» Me fermeront un jour leurs asiles sacrés ! »

Les Pleurs coupent sa voix..... O surprise ! ô merveille !
Dans sa retraite obscure un doux éclat l'éveille ;
Son lit paraît flotter dans l'azur radieux :

Ses regards éperdus nagent dans la lumière ;
Une Ombre auguste et fière
Dévoile avec splendeur tout Corneille à ses yeux.

Quoi, ma Fille ! ton cœur soupçonne ma tendresse !
Ah ! sans doute les vœux que ta Plainte m'adresse
Ont traversé l'Érèbe et ses profondes nuits :
Dans les champs du Bonheur, à ta voix désolée,
Mon Ombre s'est troublée ;
Et mes Lauriers émus ont pleuré tes ennuis.

De Gloire et de Misère étrange destinée !
O mon Sang ! ô ma Fille ! ô chère Infortunée !
Rends ton malheur auguste, et fais rougir le Sort.
La sublime Vertu ne peut être avilie ;
L'Ame de Cornélie
Sut braver les Revers, et César et la Mort.

Moi-même, combattant l'Injustice et l'Envie,
Je ne dus qu'à moi seul tout l'éclat de ma vie ;
De mes nobles Destins respire la grandeur :
Permets un doux espoir à ton âme alarmée,
Et vois ma Renommée
Qui déjà sur tes pas fait briller sa splendeur.

Si le nom de Corneille est ton seul héritage,
Cette Gloire n'est point un stérile partage :
O ma Fille ! ta Dot est l'Immortalité ;

Et je laisse à ton Sort, que mon Destin protège,
Mes Lauriers pour cortège :
Leur Ombre sert d'asile à ma Postérité.

Comme un jeune Palmier, levant sa noble tête,
Sous l'ombre paternelle affronte la tempête,
Rival du Cèdre altier qui règne sur les Monts ;
Si ton Nom fut le mien, et si mon Sang t'anime,
Lève un front magnanime ;
Ma Race peut marcher rivale des Bourbons.

Connais-tu tes Aïeux ? C'est cette foule illustre
De Héros qui me doit et sa vie et son lustre.
Je ranimai leur cendre au feu de mes crayons.
Le Cid, Héraclius, Cinna, Pompée, Horace,
Demi-Dieux de ma Race,
T'ouvrent déjà leurs bras, te prêtent leurs rayons.

Dans la France déjà, la voix de Rodogune
A conté tes malheurs, a vengé ta Fortune ;
Melpomène et la Gloire ont combattu pour nous.
Tes yeux, tes yeux ont vu quels hommages sans nombre
Accueillirent mon Ombre
Quand elle vint jouir d'un Triomphe si doux.

Un Rival de mon Nom, si quelqu'un le peut être,
Voilà le Protecteur que tu dois reconnaître ;
Tu peux, en l'implorant, l'élever jusqu'à Toi :

Voltaire est ce Rival, du moins si j'ose en croire
Les récits que la Gloire,
Sur la rive des Morts en sema jusqu'à Moi.

Racine en fut jaloux. Mes hautes Destinées
A peine rassuraient mes Palmes étonnées ;
Le Tasse, en rougissant, applaudit son Vainqueur :
J'entendis les Soupirs de Sophocle et d'Eschille,
Et même, aux yeux d'Achille,
Henri, d'un autre Homère, a flatté son grand cœur.

C'est peu qu'en ses Écrits l'Humanité l'inspire,
La tendre Humanité dans son âme respire ;
Elle ouvre aux Malheureux et son cœur et sa main.
Sans doute il n'eut jamais cette perfide Adresse
Qui, feignant la Tendresse,
D'un Faste bienfaisant voile un cœur inhumain.

Que de Mortels pareils à ces riches Fontaines
Qu'implore un Voyageur en ses courses lointaines!
Leur Bronze avec orgueil verse un Flot indigent :
Plus heureux s'il rencontre une rustique Source
Qui, libre dans sa course,
Aime à lui prodiguer tout son liquide argent.

Périssent les Trésors ! périsse le Barbare
Qui de son or jaloux ferme la Source avare,
Pour y désaltérer ses regards clandestins !

Des Trésors si vantés l'usage salutaire,
C'est d'être tributaire
Du Mérite indigent qu'ont trahi les Destins.

Bienfaisance sublime ! ô Déesse adorée !
Toujours à tes regards l'Infortune est sacrée !
Un grand cœur s'enrichit des Présens qu'il a faits.
Qu'il est beau d'accueillir la Vertu malheureuse !
Une Ame généreuse
Enchaîne tous les cœurs par le Nœud des Bienfaits.

Ma Fille ! si mon Ombre, au sein de l'Élisée,
Par ces récits heureux ne fut point abusée,
Il est digne en effet de venger tes Malheurs :
Tes Malheurs et ton Nom, quels Titres plus augustes ?
Quels Arbitres plus justes,
Entre le Sort et Toi, que sa Gloire et tes Pleurs ?

Dis-lui que, si Mérope eût devancé Chimène,
De son Chaos obscur dégageant Melpomène,
Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui.
S'il eût été Corneille, et si j'étais Voltaire,
Généreux Adversaire,
Ce qu'il fera pour Toi, je l'eusse fait pour Lui.

—*—

ODES.

LIVRE SECOND.

ODE I.

SUR L'ENTHOUSIASME,

PUBLIÉE EN 1792.

Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Aigle qui ravis les Pindares
Jusqu'au Trône enflammé des Dieux,
Enthousiasme! tu m'égares
A travers l'abîme des Cieux.
Ce vil Globe à mes yeux s'abaisse;
Mes yeux s'épurent, et je laisse
Cette fange, empire des Rois.
Déjà, sous mon regard immense,
Les Astres roulent en silence:
L'Olympe tressaille à ma voix.

O Muse! dans l'Ombre infernale
Ton Fils plongea ses pas vivans :
Moi, sur les ailes de Dédale
Je franchis la route des Vents.
« Il est beau, mais il est funeste
» De tenter la voûte Céleste ».
Arrête, importune Raison!
Je vole, je devance Icare,
Dussé-je à quelque Mer barbare
Laisser mes Ailes et mon Nom.

Que la Colombe d'Amathonte
S'épouvante au feu des éclairs ;
Le noble Oiseau qui les affronte
Prouve seul qu'il est Roi des Airs.
Je brûle du feu qui l'anime.
Jamais un front pusillanime
N'a ceint des lauriers immortels.
L'Audace enfante les Trophées.
Qu'importe la Mort aux Orphées,
Si leurs Tombeaux sont des Autels ?

Silence, altières Pyramides!
Silence, vains efforts de l'Art!
Les Œuvres de ses mains timides
N'ont rien d'un généreux hasard.
O Nature! ta main sublime
Dans les Airs a jeté la cime
De ces Ethnas majestueux.

L'Art pâlit d'en tracer l'Image :
L'œil étonné te rend hommage
Par un effroi respectueux.

C'est de là qu'exhalant son Ame
Non loin des gouffres de l'Enfer,
Encelade vomit la flâme
Contre les Feux de Jupiter.
De ses lèvres étincelantes,
L'Incendie aux ailes brûlantes
Fond dans les Cieux épouvantés :
Ses étincelles vagabondes
Couvrent l'Air, la Terre et les Ondes
De leurs foudroyantes clartés.

Vaste Homère ! de ton Génie
Ainsi les Foudres allumés,
Avec des torrens d'harmonie,
Roulent dans tes Vers enflammés.
Des feux de ta bouillante audace
Jaillissent la force et la grace
De tes divins enfantemens,
Comme des Mers le Dieu suprême
Vit éclore la Beauté même
Du choc de ses Flots écumans.

A mes Accords l'Aigle charmée
Ralentit son vol orageux,

Et de sa Foudre désarmée
S'assoupissent les triples Feux.
Tes Chants, divine Poésie!
Parfument encor l'Ambroisie
Que verse aux Dieux la jeune Hébé;
Ton Charme atteint le sombre Empire;
Et devant ta puissante Lyre
Le triple Monstre s'est courbé.

Qu'il aille aux gouffres du Tartare
De Typhon subir le destin,
Le Cœur jaloux, le Cœur barbare
Qui dédaigne cet Art divin,
Ce Fils des Nymphes de Mémoire
Qui de la Honte et de la Gloire
Trace un immortel Souvenir,
Et de palmes chargeant sa tête,
Se fait une illustre Conquête
De tous les Siècles à venir!

O Génie! ô Vainqueur des Ages,
Toi qui sors brillant du Tombeau,
Sous de mystérieux nuages
Souvent tu caches ton Berceau.
C'est dans la solitude et l'ombre
Que ta Gloire muette et sombre
Prépare ses jours éclatans:
L'œil profane qui vit ta source
Ne se doutait pas que ta course
Dût franchir la borne des Temps.

Tel on voit, dans l'Empire aride
Des Fils basanés de Memnon,
Le Nil, de son Berceau liquide
S'échapper sans gloire et sans nom.
Du haut des rocs ses flots jaillissent,
Et quelque temps s'ensevelissent
Parmi des gouffres ignorés;
Mais tout-à-coup à la lumière
Il renaît pour Memphis entière;
Et ses Flots en sont adorés.

Divin Génie! un cœur de flâme
Est la source de tes Élans!
De là tu verses dans les âmes
Tes flots éternels et brûlans.
Ton Enthousiasme rapide
Entraîne dans sa course avide
Les Peuples, les Siècles divers:
Puissance électrique et soudaine,
D'un coup frappant toute la chaîne
Qui ceindrait l'immense Univers.

Il t'embrasait, ô Galilée!
Quand la Terre entendit ta voix,
Et que, loin du centre exilée,
Elle parut suivre tes loix.
Newton! Roi des Sphères célestes,
Tu le respires, tu l'attestes
Dans tes Calculs audacieux.

Franklin maîtrise le Tonnerre,
Et Mongolfier, fuyant la Terre,
Se précipite dans les Cieux.

Les Ames, de gloire effrénées,
Par un essor inattendu,
Se plongent dans leurs Destinées
A travers l'Obstacle éperdu.
Un Enthousiasme héroïque,
S'ouvrant les Ondes du Granique,
D'Alexandre enflamme l'espoir,
Soumet la Terre à sa Fortune,
Et le montre au dernier Neptune,
Tous deux étonnés de se voir.

Du fond brûlant de l'Arabie
S'élance un Prophète guerrier:
Sa Loi, que Médine a subie,
Menace l'Univers entier.
L'Enthousiasme qui l'inspire
Fonde, en courant, ce vaste Empire,
Qu'un vain droit n'eût jamais acquis.
La Raison, qu'Uranie éclaire,
A révélé l'autre Hémisphère:
L'Enthousiasme l'a conquis.

Ta promesse n'est jamais vaine,
Instinct de Gloire! c'est par Toi
Que Némours triomphe à Ravenne,
Condé dans les champs de Rocroi:

Par Toi, la Bergère Amazone
S'armant pour défendre le Trône
Qu'Albion voulait conquérir,
Sut vaincre, et sauva nos Murailles,
Quand Dunois, La Hire et Saintrailles,
Vaincus, ne savaient que mourir.

Il est plus d'un instant suprême
Que la Raison n'ose prévoir;
Où l'Ame au-dessus d'elle-même
Peut tout ce qu'elle croit pouvoir.
Ainsi Mahon vit nos approches
De ses inaccessibles Roches,
Atteindre le Faîte indompté;
Mais la Victoire sur leur cime
Frémit, en mesurant l'Abîme
Qu'elle-même avait surmonté.

L'honneur enfanta ces Miracles;
Mais, ô céleste Liberté!
Quand la Vertu rend tes Oracles,
Tout cède à ta Divinité.
O du Français nouvelle Amante!
Vierge belliqueuse et charmante,
Comme il te suit dans les Combats!
Rival de Rome et de la Grèce,
Comme il brûle de ton ivresse!
Comme il triomphe sur tes pas!

Sans doute il a ses Thermopyles;
Il a ses champs de Marathon!
Les Rois vaincus n'ont point d'asiles
Contre la terreur de son Nom.
Fleurus! ta plaine fut leur tombe.
L'Aigle s'enfuit; Luxembourg tombe;
Et des Murs jadis écroulés
Devant la Trompette bruyante,
Je vois dans sa chûte effrayante
Les Prodiges renouvelés.

Enthousiasme, que tes ailes
M'emportent sur les vastes Mers!
Là, des Palmes encor fidèles
Couronnent même nos Revers.
Là, par un naufrage sublime,
Le Vengeur, consacrant l'Abîme,
Y descend fier et glorieux:
A peine un Flot grondant le couvre,
Que déjà l'Olympe s'entr'ouvre
A ses Mânes victorieux.

O Liberté! que tes Orages
Ont de charmes pour les grands Cœurs:
Ils ne craignent point ces Naufrages
D'où leurs Noms s'élancent vainqueurs.
Victime de ton beau délire,
Dût mon sang arroser ma Lyre,
Content, je mourrai dans tes bras!

Par d'affreux Tyrans menacée,
A-t-on vu la Muse d'Alcée
Pâlir à l'aspect du Trépas?

Le Chantre * des Vainqueurs d'Élide,
Plein de leur esprit belliqueux,
Devance leur course rapide,
Ou se précipite avec eux.
Parmi des Torrens de poussière,
Son Char, dévorant la Carrière,
Paraît s'égarer dans leurs Flots;
Mais toujours sa Roue enflammée,
Rasant la borne accoutumée,
Ravit la Palme à ses Rivaux.

Ces Comètes échevelées
Qui fendent l'Air d'un vol brûlant,
Égarent leurs Sphères ailées
Aux yeux d'un Vulgaire tremblant:
Il craint que leur fatale route
N'embrase la céleste Voûte,
Et ne détruise l'Univers;
Mais à l'Œil pensant d'Uranie,
Leur désordre est une harmonie
Qui repeuple les Cieux déserts.

* Pindare.

ODE II.

LE NOM DANGEREUX.

J'implorais en vain ma Lyre
Contre les feux de Cypris :
L'Imprudente ne respire,
L'Imprudente ne soupire
Que le nom de Lycoris.

De mon Oreille alarmée,
Ce Nom cher et dangereux
Passe à mon Ame enflammée,
Et sur ma Lèvre pâmée
Il repasse en traits de feux.

Oui, ton Nom même, ô Volage!
Me brûle ; et loin d'appaiser
L'Amour qui fut ton ouvrage,
Il rallume à son passage
Les Souvenirs du Baiser.

ODE III.

Oh! que j'aime ce Bois sombre,
Ma Thémire ! Que son Ombre
Est favorable à l'Amour !
Entends-tu ce doux ramage?
Il t'exprime bien l'hommage
Qu'on doit à ce beau Séjour !

Tous ces Oiseaux se répondent :
Tous ces Ruisseaux se confondent ;
Tous ces Arbres sont Amans :
Les Fleurs, l'Onde, le Zéphire,
Ici tout peint, tout inspire
Les plus doux ravissemens.

Ah! par un charme invincible
Quand tout y devient sensible ;
Quand tout aime et fait aimer ;
A l'Amour, à cet Ombrage,
Voudrais-tu faire l'outrage
De ne te point enflammer ?

N'en doute plus, ma Thémire !
D'Amour ce Bois est l'Empire ;

Et son Trône est ce Gazon :
Viens y partager ma flâme
Dans cette ivresse de l'âme,
Plus sage que la Raison.

Oui, ton cœur vient de se rendre ;
Oui, le Baiser le plus tendre
Expie un léger courroux.
O Dieu des Amans fidèles !
Couvre-moi bien de tes Ailes !
Je ferais trop de Jaloux.

ODE IV.

SUR LE BONHEUR.

Telle qu'échappe la Seine
Aux Murs bruyans de Paris,
Quand, libre enfin de sa chaîne,
La Naïade se promène
Sur des Bords verds et fleuris.

Tel, loin du bruit de la Ville,
Loin des Palais et des Cours,
Le Bonheur pur et tranquille
Fuit dans un champêtre asile
Pour respirer les beaux Jours.

Vers ce Bonheur qui la guide,
L'Ame prend un doux Essor,
Plus ardente et plus rapide
Que n'est un Mortel avide
Qui revole à son Trésor.

Sous les Alcoves profanes,
Veillez, inquiets Desirs !
Sous l'Ombre heureuse des Planes,
Le Sommeil, dans nos Cabanes,
Repose avec les Plaisirs.

Dieux ! quelle Harmonie ailée
Remplit ces Bosquets naissans !
Et sous la verte feuillée
Émeut l'Ame chatouillée
Par des troubles ravissans !

Tu nous peins, tendre Fauvette,
Le Bonheur dans tes doux sons !
C'est le Bonheur que répète,
Et Daphnis sur sa Musette,
Et Chloé dans ses Chansons.

Il coule sur ces Rivages
Avec l'argent des Ruisseaux ;
Il croît avec ces Ombrages ;
Il vole sous ces Feuillages
Avec les Zéphirs nouveaux.

Flore, il est dans ta Corbeille
Sous la blancheur de ces Lys :
Dans ces Pavots il sommeille ;
Ou suit la Rose vermeille
Sur le Sein d'Amarillis.

Qu'un tendre Berger soupire,
Il vient charmer ses Douleurs :
Quand je suis près de Thémire,
Il est dans notre Sourire,
Il est même dans nos Pleurs.

Mais Crésus, par sa Largesse,
Croirait en vain l'obtenir :
Le Bonheur fuit la Richesse ;
Il fuit l'aride Sagesse
Qui prétend le définir.

Qu'avec plaisir il s'envole
Loin du Boudoir enchanté
Dont la Déesse frivole,
Triste et vaporeuse Idole
Bâille en parlant de Gaîté !

Au doux sein de la Nature,
Et sous des Ombrages frais,
Goûtons sa volupté pure :
Le Bonheur n'est qu'imposture,
Dès qu'il s'achète à grands frais.

ODE V.

SUR LE PASSAGE DES ALPES

PAR FEU MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI *.

Est-ce un vain Songe qui m'abuse ?
Non, Permesse, voilà tes Bords !
Fils ailé du Sang de Méduse,
Coursier divin, sers mes Transports !
Mais, par quelle route inconnue,
Déjà ton Vol, fendant la Nue,
M'entraîne-t-il au Sein des Airs ?
Quel Spectacle immense et rapide
Développe à mon œil avide
L'Olympe, la Terre et les Mers ?

Ces Monts **, fiers voisins d'Amphitrite,
Qu'ils pressent de leurs vastes pieds,

* L'Auteur de cette Ode était presqu'enfant, lorsque M. le Prince de Conti, âgé de 26 ans, partit pour cette brillante Campagne. Ayant été, depuis, Secrétaire de ses Commandemens, il s'est fait un plaisir, après la Mort de ce Prince, de consacrer le plus beau moment de sa Vie. Plusieurs circonstances donnent quelque prix à l'hommage de M. Le Brun. Au moins n'est-ce pas l'Adulation qui élève des Monumens après la Mort!

** Les Alpes.

Portent, jusqu'au Ciel qui s'irrite,
Leurs fronts sans cesse foudroyés.
Tes Forêts, antique Dodone !
Leur font une horrible couronne
De Sapins noirs et chevelus.
Rocs entassés! débris funeste !
Seriez-vous l'effroyable reste
Du Combat des Fils de Tellus ?

Mais quel bruit frappe mon oreille ?
Quels Titans menacent les Dieux ?
Je vois la Foudre qui s'éveille
Au cri du Monarque des Cieux.
A ce cri les Mortels frémissent;
Le Ciel tremble, les Mers mugissent;
Neptune en pâlit sous les Flots;
Pluton s'élance de son Trône;
Tout s'épouvante : Tisiphone
Applaudit seule à ces complots.

Tremblez, fiers Rivaux du Tonnerre !
L'Air brille du fatal éclair;
Ses feux annoncent à la Terre
Les Vengeances de Jupiter.
Louis parle; Conti s'élance;
La Terre s'arrête en silence;
Il tient les Foudres de son Roi :
Pallas lui prête son Égide,
Et Mars, devant son Char rapide,
Vole avec la Mort et l'Effroi.

L'eussiez-vous cru né pour la Gloire,
Ce Prince formé par l'Amour?
Eussiez-vous cru que la Victoire
Le verrait briller à sa Cour;
Et que les Grâces éplorées,
Pour lui seul de Myrtes parées,
Verraient sitôt leur jeune Amant
Ombrager d'un Panache horrible
Ce front désormais si terrible,
Dont la Rose était l'ornement?

Ah! s'il fuit ces molles délices
Pour les Jeux sanglans des Héros,
Il n'attend pas que nos Ulysses
L'enlèvent aux Jeux de Scyros;
Il sait que l'auguste Naissance
Peut voir par l'infâme Licence
Sa Splendeur, ses Droits avilis;
Il sait que l'Amour et l'Ivresse,
Vainqueurs du Héros de la Grèce,
Ont embrasé Persépolis.

Fuis donc, ô Volupté fatale!
Fuis! que ses Destins glorieux
Loin de Cléopâtre et d'Omphale,
Suivent leur cours victorieux:
Échappé des Myrtes de Gnide,
N'en doutons point, ce jeune Alcide
Va, digne Sang des Immortels,

Faire avouer même à l'Envie,
Qu'il sait, en prodiguant sa Vie,
Mériter l'honneur des Autels.

Déja le Var, aux Mers profondes
Roulant sa fuite et sa terreur,
Redit, en pleurant sous ses Ondes,
Quel Bras a dompté sa Fureur.
Dieu des Mers! ta fatale Épouse
L'apprend à la Flotte jalouse
D'Albion, errant sur ses Flots;
D'Albion qui, pour son supplice,
Semble être témoin et complice
Des Victoires de mon Héros.

En vain les Bouches menaçantes
De ses Navires conjurés,
De mille Flâmes rugissantes
Vomissent les Traits égarés:
Conti vole; les Remparts tombent;
Nice! tes Défenseurs succombent;
Tout cède aux Flots de ce Torrent!
L'Aigle des Dieux est moins rapide,
Le fier Lion moins intrépide,
Et le Foudre moins dévorant.

Renommée! Amante du Pinde,
A ma Lyre unis tes cent Voix;

Cours, vole au Héros de Nervinde
Chez les Morts, conter ces Exploits.
Va, par un Récit qui le flatte,
De ce Roi promis au Sarmate,
Consoler le noble Courroux;
Présente à ses yeux magnanimes
Les Mânes de tant de Victimes :
Qu'il se reconnaisse à ces Coups !

Dis-lui que du Fils de Pélée,
Si, par ces Essais généreux,
Déjà la Gloire est égalée,
Conti forme encor d'autres vœux :
Dis-lui qu'à sa Jeunesse ardente
Mêlant cette valeur prudente
Des fronts sous le Casque blanchis,
Il va, Héros brillant et sage,
Tenter l'effroyable passage
Des Monts qu'Annibal a franchis.

Mais l'infernale Jalousie
Qu'irrite un si noble dessein,
Va de sa noire frénésie
D'Annibal infecter le Sein.
L'Ame, de dépit embrasée,
Soudain du riant Élysée
Il fuit les Bosquets enchantés;
Et du Vainqueur de Trasymène
Je vois errer l'Ombre inhumaine
Sur les Sommets qu'il a domptés.

Oh! qu'avec un affreux sourire
Il revoit Canne, et s'applaudit!
Il contemple Rome, il soupire;
Mais il voit Capoue et rougit.
Il veut qu'au moins, vengeant sa Gloire,
Ces Monts défendent sa Mémoire
Et se ferment à son Rival.
Viens, Conti! de ces Monts sublimes
S'il est beau de franchir les Cimes,
C'est aux yeux jaloux d'Annibal!

Les Alpes, défiant la Guerre,
Arment leurs Titans furieux:
La Foudre des Fils de la Terre
Y choque la Foudre des Cieux.
Eh quoi! dit leur Troupe hautaine,
Est-ce encore le Fils d'Alcmène
Qui vient s'y frayer un accès?
Quel est donc ce nouvel Hercule,
Ivre de l'espoir ridicule
De cet incroyable Succès?

Parmi nos Glaces éternelles
Si tu veux cueillir des Lauriers,
Conti, prête du moins des ailes
A tes rédoutables Guerriers!
Vois ces Rocs entourés d'Abîmes;
Vois ces Feux grondans sur leurs cimes;
Vois ces Flots t'ouvrant les Enfers;

Et sur ces Monts inaccessibles
Apprends que nos mains invincibles
Donnent le Trépas ou des Fers.

Ils le disaient! et leur Audace
Crut dicter les Arrêts du Sort;
Ils le disaient! et leur menace
N'eut de réponse que la Mort:
Ils chancèlent; et dans la poudre
Conti, Jupiter et la Foudre
Brisent leurs fronts ensevelis;
Et, sur leur Audace étouffée,
La Victoire dresse un Trophée
A l'immortelle Fleur de Lys.

ODE VI.

L'AMOUR ET L'ABEILLE.

L'AMOUR.

Quoi! tandis qu'elle sommeille
Tu piques ma chère Eglé ?
Tu mourras, maudite Abeille :
Tu mourras, Serpent ailé.

L'ABEILLE.

Dieu d'Amour! apprends la cause
De mon innocente erreur :
Je l'ai prise pour la Rose;
J'ai cru sucer une Fleur.

L'AMOUR.

Et ton atteinte cruelle
Serait impunie! oh, non :
Je veux t'arracher une aile,
Ou briser ton aiguillon.

L'ABEILLE.

Te sied-il, Enfant colère,
De punir, dans tes rigueurs,
Une piqûre légère,
Toi qui déchires les Cœurs?

ODE VII.

SUR LA MORT DE LYCORIS.

Elle n'est plus!... l'Érèbe a dévoré ses charmes;
O Tombe d'une Amante! et vous, pâles Cyprès!
Dieux! ô Dieux! accordez Lycoris à mes larmes,
Ou le Trépas à mes regrets.

Quoi! j'ai vu dans mes bras Lycoris expirante!
J'ai vu ses yeux mourans sur mes yeux s'attendrir!
J'ai respiré son âme en ses baisers errante!
Mon Nom fut son dernier Soupir!

Dans l'Ombre de la Mort Lycoris s'est éteinte
Comme un Astre éclipsé par de noirs Tourbillons;
Sa Beauté disparaît comme une Fleur atteinte
Par le souffle des Aquilons.

Lycoris! tu n'es plus! ô mortelles disgrâces!
Tout le Pinde en gémit; tout Cythère est en deuil:
Et Minerve et l'Amour, et Vénus et les Grâces,
Suivent mon Amante au Cercueil.

L'Amour brise ses Traits; si ce Bandeau lui reste,
Lycoris! ce n'est point offenser tes Appas:
Ses yeux ne veulent plus, dans un jour si funeste,
Revoir des lieux où tu n'es pas.

Il n'a pu te ravir à la Parque inhumaine;
Lycoris! Lycoris! ô regrets! ô douleurs!
Tu n'es plus qu'un vain Nom, tu n'es qu'une Ombre vaine,
Éternel Objet de mes pleurs.

Je redemande aux Cieux ta présence adorée,
Cette Ame, ces attraits dont ils furent jaloux,
Quand, par tes yeux divins ma tendresse épurée,
Trouvait l'Olympe à tes genoux.

Les Arts, les tendres Vers, les Chants de Polymnie,
Occupaient de nos Feux la douce Oisiveté;
Et l'on eût dit qu'en Toi le flambeau du Génie
Était l'âme de la Beauté.

Quand mon Luth amoureux faisait parler ma Flâme,
Que de fois tes Baisers suspendirent mes Chants!
Que de fois un Soupir échappé de ton âme
Les rendit encor plus touchans!

Aux Portes du Matin l'Aurore est moins riante
Que tes yeux où luttaient l'Amour et le Sommeil,
Quand par un doux Baiser ma Bouche impatiente
Ouvrait ta paupière au Réveil.

Ta Bouche quelquefois m'éveillait la première;
Tes Lèvres sur mon Sein venaient se reposer,
Et de tes yeux brillans l'amoureuse lumière
Enflammait ce tendre Baiser.

O Bonheur ! ô Plaisirs enviés des Dieux même !
De tant de Voluptés souvenir douloureux !
Tu meurs, ô Lycoris ! Survivre à ce qu'on aime,
Est-il un sort plus rigoureux ?

Tu laissas ton Amant dans une nuit profonde ;
Ainsi l'Astre du Jour se plonge au sein des Mers,
Et semble avec ses Feux ensevelir sous l'Onde
Et les Mortels et l'Univers.

Des Bois les plus déserts, des Grottes les plus sombres
J'aime la vaste horreur et les profondes nuits :
Seul et ma Lyre en main, je confie à leurs Ombres
Ton Souvenir et mes Ennuis.

Là, soit que le Jour naisse, ou que le Jour expire,
Il ne voit que mes pleurs, il n'entend que mes cris :
Lycoris est le Nom, le seul Nom que ma Lyre
Apprenne aux Échos attendris.

Là, je conte aux Forêts ta sinistre Aventure ;
Les Dryades en pleurs font gémir leurs Rameaux :
Lycoris ! c'est ton Nom que cette Onde murmure,
Et que soupirent ces Roseaux.

Telle, sur un Cyprès, dans l'Ombre solitaire,
Pleurant ses Fils, hélas ! déchirés d'un Vautour,
La tendre Philomèle, inconsolable Mère,
Remplit l'Air de Plainte et d'Amour.

Tout Mortel, en naissant, est promis au Cocyte;
Nos cris ne changent point les Arrêts de Minos :
Diane n'a pu même enlever Hyppolite
Aux mains sanglantes d'Atropos.

Jadis Orphée en pleurs, sur la foi de sa Lyre,
Osa tenter, vivant, la Retraite des Morts;
Et cherchant Euridice au ténébreux Empire,
Soumit l'Érèbe à ses Accords.

Soudain vous eussiez vu le Styx, sur ses Rivages,
En silence courber ses lugubres Roseaux;
Tels qu'au Chant d'Alcyone on voit les noirs Orages
Respecter l'Empire des Eaux.

L'onde cesse de fuir l'Urne des Danaïdes;
L'Érèbe est sans tourmens; Cerbère est sans fureurs;
La Couleuvre se tait au front des Euménides;
Leurs yeux sanglans jettent des pleurs.

Sur sa roue étonnée, Ixion, ô merveilles!
Respire; et voit Sysiphe assis sur son Rocher :
La Mort, l'affreuse Mort, ce Monstre sans oreilles
L'entend, et se laisse toucher.

Aux accens d'une voix si flatteuse et si tendre
L'Amour suivait Orphée aux bords du Phlégéton.
La Voûte des Enfers s'inclina pour l'entendre;
Tout gémit, jusqu'au noir Pluton.

Sur son Trône de Fer il se trouble, il soupire;
Le Refus menaçant fuit de son cœur d'airain;
Et sa Faveur, qu'annonce un farouche Sourire,
Brise les chaînes du Destin.

« Soyez libre, Euridice! et soyez la première
» Qu'un Époux ait ravie aux Liens du Trépas;
» Quittez le noir Séjour; la céleste Lumière
» Doit seule éclairer vos Appas ».

Tes Chants, heureux Orphée, ont vaincu le Ténare;
Souviens-toi que Pluton défend à ton Amour
De revoir Euridice avant que le Tartare
L'ait rendue à l'éclat du jour.

Sur les traces d'Orphée Euridice s'avance;
Le Myrte les attend prêt à les couronner;
Mais un Regard (hélas! pardonnable imprudence
Si l'Enfer savait pardonner!)

Un regard les trahit; le Styx gronde de joie;
Plus d'Amante! Euridice est plongée aux Enfers;
Et l'Averne, à grands cris redemandant sa proie,
Rompt pour jamais des nœuds si chers.

Orphée, Orphée en vain rappelle son Épouse;
L'Érèbe qui se ferme insulte à ses Douleurs:
Et toujours de ses Droits Proserpine jalouse
Est trompeuse dans ses Faveurs.

Hélas! si rien n'échappe à l'Achéron avare
Quand la Mort a sur nous fermé les noirs Tombeaux;
Si rien ne peut fléchir de la Parque barbare
Les inexorables Ciseaux,

Lycoris! ah! du moins qu'un Tombeau nous rassemble,
Et que le Marbre encore y soupire ces Vers :
« Pour deux Amans, heureux de reposer ensemble,
» Il n'est plus ici de Revers ».

ODE VIII.

LE SERMON INUTILE.

Toujours prude, toujours boudeuse,
La Raison, Déesse à Vapeurs,
Me disait d'une voix grondeuse :
« Fuis l'Amour aux Charmes trompeurs.

» Que de mes seuls Appas ravie,
» Ton Ame échappe aux vains desirs :
» Je fais le bonheur de la Vie
» En donnant un frein aux Plaisirs.

» J'ose prêcher la Tempérance
» Devant Bacchus et les Buveurs :
» Je prouve que l'Indifférence
» Vaut mieux qu'Amour et ses Faveurs.

» J'éveille les Époux, les Mères ;
» Je leur prête des yeux d'Argus :
» Je vole au secours des Bergères
» Que presse le Fils de Vénus.

» Quand Lise dort sur sa houlette,
» Vois-je Lycas trop éveillé,
» Je crie au loup; et l'Indiscrète
» Me doit tout ce qu'il eût volé.

» De l'Amour naît l'affreuse Haine;
» Malheur à qui tombe en ses Lacs!
» On sait ce que devint Hélène;
» On sait ce que fut Ménélas.

» J'ai vu l'Amour sur Troie en cendre
» Planer encor d'un vol affreux,
» Tout fier du Sang qu'il fit répandre
» Et des Murs détruits par ses Feux.

» Ses Myrtes sont baignés de larmes,
» Le Carnage a rougi ses Traits:
» L'Illusion fait tous ses Charmes,
» Et la Vérité mes Attraits.

» J'osai seule au Vainqueur d'Arbelle
» Reprocher le Sang de Clytus:
» J'enlevai, noblement cruelle,
» Bérénice aux Feux de Titus.

» Des Sages que la Grèce honore
» Je dictai les graves propos:
» J'inspirai Bélizaire encore..... »
Elle dit, et bâille à ces mots.

L'Amour, non sans un doux sourire,
Dont il paya ce beau Sermon,
Se tut; mais fit parler Thémire,
Qui parla mieux que la Raison.

ODE IX

ALLÉGORIQUE.

Un jeune Rossignol, honneur de son Bocage,
De la seule Nature Élève ingénieux,
Sur le bord de son Nid caché dans le feuillage,
Cadençait mollement des Sons harmonieux.

Surpris d'un Ramage si tendre,
Les Zéphirs n'osaient s'agiter :
Flore se plaisait à l'entendre,
Les Échos à le répéter.

Vénus, les Ris badins, les Grâces enjouées,
Et les Amours unis aux Nymphes de ces Bords,
En parure légère, en tresses dénouées,
Dansaient dans le Bocage au bruit de ses Accords.

L'Aurore, à ces douces Veillées,
Accourait d'un pas diligent,
Et Diane sous les feuillées
Abaissait son Trône d'argent.

Souvent une Cruelle, à cette voix flatteuse,
Sentit, au fond des Bois, expirer ses Rigueurs;
Souvent une Insensible, inquiète et rêveuse,
Éprouva de l'Amour les premières langueurs.

Le Dieu de la double Colline
Applaudit à ces tendres Sons,
Et vint de sa Lyre divine
Leur prêter les doctes leçons.

Midas, le seul Midas aux stupides Oreilles,
Méconnut des Forêts le Poète naissant,
Et préféra, sans honte, à ces douces Merveilles,
Les cris aigres et durs d'un Chantre croassant.

Doux Rossignol! par ton silence
Les Ingrats furent bien punis.
Grandeur, fol Orgueil, Ignorance,
Serez-vous donc toujours unis?

ODE X.

SUR UN AMI PERFIDE *.

Ah! pour frapper ce Cœur perfide,
Que n'ai-je d'Hécate ou d'Alcide
La Flèche au vol rapide et sûr?
Que n'ai-je le Trident terrible
Pour en percer la Bouche horrible
Qui vomit le Mensonge impur!

Qui trahit l'Amitié fidèle!...
Mais Toi, secourable Immortelle,
Sers mon Courroux impatient.
Amitié! prête-moi tes Armes;
Fais-lui voir l'éclat de tes Charmes,
Et qu'il pâlisse en les voyant!

Que sous ton Voile, Amitié sainte,
Un Mortel vieilli dans la feinte
Trompe aisément un jeune Cœur!
Et Toi, rougis de ta Victoire,
Ame vile, qui mis ta Gloire
A triompher de ma Candeur.

* Cette Pièce fut faite entre seize et dix-sept ans. (*Note de l'Auteur.*)

Assez ma crédule assurance
Dans les Songes de l'Espérance
Te vit égarer mes Désirs :
Épris de ces vaines Images,
Je n'embrassai que des Nuages
Qui fuyaient devant mes Soupirs.

C'est ainsi qu'une vaine Ithaque
Aux yeux du jeune Télémaque
Offrait des Rivages trop chers :
La Nue à peine est dissipée,
Qu'il voit une Plage escarpée,
Des Bords inconnus et déserts.

C'est peu que ta Fourbe ennemie
Trompât ma Jeunesse endormie
Sur la Foi de tes doux Accueils ;
Tes Vœux, sollicitant l'Orage,
Me précipitaient au Naufrage
Sur d'inévitables Écueils.

Ta Main avec Art inhumaine
Glissait le Poison de la Haine
Dans la Coupe de l'Amitié ;
Et du Nil les Monstres perfides,
Par des larmes moins homicides,
Tentaient la funeste Pitié.

Tel dans les Bois touffus et sombres
Un Feu brillant parmi les Ombres

Vous rit aux piéges du Trépas;
Et sous d'infidèles Auspices
Vous croyez fuir les Précipices
Où vous-mêmes portez vos pas.

Ah! si des Trésors que la Terre
Envie au Séjour du Tonnerre,
Le plus noble est la Vérité,
Le Mensonge, aux lèvres perfides,
Est du Séjour des Euménides
Le Présent le plus détesté.

Mortels que sa Langue caresse,
A la Syrène enchanteresse
Dérobez vos frêles Vaisseaux;
Lorsque sa voix vous flatte encore,
Déjà son espoir vous dévore
Au fond des liquides Tombeaux.

Et Vous, Artisans d'Impostures,
Tremblez! sur vos têtes parjures
Érynnis gronde dans les Airs;
Et de sa Robe ensanglantée
S'échappe la foule indomptée
Des inexorables Revers.

ODE XI.

A UN CONVIVE IMPORTUN

QUI PARLAIT D'ALEXANDRE AU LIEU DE BOIRE.

Ami, trève à ton Alexandre!
Que m'importent ses vains Lauriers,
Et Thèbes et l'Asie en cendre,
Et tous ces Crimes des Guerriers?

Quoi! même dans l'eau du Granique
Tu veux me plonger avec lui!
Arrête, Parleur tyrannique,
Ce mot est profane aujourd'hui.

De Bacchus respecte l'asile;
Le Vin seul y coule à grands flots:
Laisse-là ton Rival d'Achille,
Anacréon est mon Héros.

Si tu veux qu'aux Rives du Gange
J'admire de brillans Exploits,
Peins-moi le Dieu de la Vendange
Enivrant l'Inde sous ses Loix.

Mais que dis-je ? au bout de la Terre
Pourquoi suivre son Étendard,
Quand Bacchus frémit dans ton Verre,
Indigné d'être bû si tard ?

Bois donc; et si tu veux m'en croire,
Oublions Vainqueurs et Vaincus :
Je ne sais plus qu'Aimer et Boire
Quand je vois Thémire et Bacchus.

ODE XII.

DÉFENSE D'ANACRÉON,

OU PARALLÈLE D'ALEXANDRE ET D'ANACRÉON.

Non : le Tokai, la Malvoisie
N'avaient point troublé ma Raison,
Quand au fier Vainqueur de l'Asie,
Je préférais Anacréon.

Alexandre dans son délire
Ne respirait que les Combats :
Anacréon touchait sa Lyre,
Et les Grâces suivaient ses pas.

Alexandre, armé du Tonnerre,
Épouvanta les Jeux badins :
Anacréon, armé d'un Verre,
Fit en fuite les noirs Chagrins.

L'un courut l'ardente Lybie,
Le cœur vide et le gosier sec :
L'autre chantait sa douce Amie,
Et buvait frais, de bon vin Grec.

L'un, dans un Banquet détestable,
S'enivra du Sang de Clytus :
L'autre ne fit couler à Table
Que le jus vermeil de Bacchus.

L'un, comme un Fou, dans Babylone,
A trente ans, meurt empoisonné :
L'autre, à quatre-vingt, sur la Tonne,
Expire en Buveur fortuné.

Le fameux Vainqueur de l'Euphrate
N'a laissé qu'un vaste débris :
Le Convive de Polycrate
Laisse un Nom chanté par les Ris.

Tel on voit l'Ouragan terrible
Ravager l'Univers en pleurs ;
Tel on voit le Zéphir paisible
Semer son passage de Fleurs.

ODE XIII.

A MONSIEUR DE BUFFON,

Sur une Maladie violente qui fit craindre pour ses jours, lorsqu'il avait déjà perdu Madame de Buffon *à la fleur de l'âge et de la beauté.*

Cet Astre, Roi du Jour au brûlant Diadême,
Lance d'aveugles Feux, et s'ignore lui-même,
Esclave étincelant sur le Trône des Airs;
Mais l'Astre du Génie, intelligente Flâme,
Rayon sacré de l'âme,
A sa libre Pensée asservit l'Univers.

O Génie! à ta voix l'Univers semble éclore!
Ce qu'il est, ce qu'il fut, ce qu'il doit être encore,
Malgré les Temps jaloux se révèle à tes yeux:
Ton œil vit s'élancer la Comète brûlante
Qui, de la Sphère ardente
A détaché ce Globe, autrefois radieux.

Tel qu'on nous peint Délos, au sein des Eaux flottante,
Tu le vois, dans sa course invisible et constante,
Sur son axe rouler dans l'Océan des Airs.

Aux angles des Vallons tu vois encore écrite
La trace d'Amphitrite;
Et les Monts attester qu'ils sont Enfans des Mers.

Sans aller désormais, par un larcin funeste,
Dans l'Olympe jaloux ravir le Feu céleste,
Et, nouveau Prométhée, irriter un Vautour,
Tu sais lancer au loin, du sein brûlant d'un Verre,
Ces Flèches de lumière
Que de son Carquois d'or verse le Dieu du Jour.

Tu fais plus : Jupiter, assemblant les Nuages,
Devant son Char tonnant roule en vain les Orages;
A d'impuissans éclats tu réduis son Courroux :
Ce Dieu, jusqu'en ses mains, voit sa Foudre égarée,
Par un Fer attirée,
N'obéir qu'au Mortel qui dirige ses Coups.

La Nuit dérobe en vain l'Olympe dans ses voiles,
Ton sublime Regard y poursuit les Étoiles;
Tu vois dans l'Avenir s'éclipser leurs Flambeaux;
Et, d'un œil de cristal armant la faible vue,
Ton Audace imprévue
Dans les Cieux étonnés surprend des Cieux nouveaux.

Là, dans l'immensité l'Éther roule ses Ondes;
Des milliers de Soleils, des millions de Mondes :
Deux Forces balançant tous ces Globes divers,

Les Élémens rivaux, l'Équilibre et la Vie,
Composent l'Harmonie,
L'Édifice mouvant de ce vaste Univers.

Eh! quel Autre eût tracé de ces Orbes immenses
La figure, le cours, les erreurs, les distances?
Quel Autre osa peser ces Corps impérieux?
Ce n'est plus Jupiter; c'est Toi, divin Génie,
Qui, sous l'œil d'Uranie,
Tiens d'un bras immortel la Balance des Cieux.

Au sein de l'Infini ton Ame s'est lancée;
Tu peuplas ses Déserts de ta vaste Pensée.
La Nature avec Toi fit sept pas éclatans;
Et, de son Règne immense embrassant tout l'Espace,
Ton immortelle Audace
A posé sept Flambeaux sur la route des Temps.

Tel éclatait Buffon! son âme ardente et pure
Dans ses brillans Essors planait sur la Nature;
Il franchit l'Univers à ses yeux dévoilé.
Aigle, qui t'élançais aux Voûtes éternelles,
Tu sens languir tes Ailes!
Et l'Érèbe t'envie à l'Empire étoilé.

Jaloux de tant de Gloire, un Monstre au front livide,
De Serpens dévoré, de Vengeances avide,
L'Envie, avec horreur, en contemplait le Cours:

Elle fuit, en grondant, sa lugubre Caverne,
Et vole au sombre Averne,
De deux Filles du Styx implorer le Secours.

« Noires Divinités ! un demi-Dieu nous brave ;
» Il a conquis l'Olympe, et me croit son Esclave ;
» Son titre d'Immortel partout choque mes yeux :
» Sa vue est mon Supplice ! et pour l'accroître encore,
» Un Marbre que j'abhorre
» Consacre mes Affronts, et ses Traits odieux.

» Quoi ! je serais l'Envie ! eh ! qui pourra le croire,
» S'il jouissait, Vivant, de ce tribut de Gloire ?
» Si mes Serpens vaincus y rampaient sous ses pas !
» Allez, courez, volez ; de ce Marbre infidèle
» Détruisez le Modèle ;
» Précipitez Buffon dans la nuit du Trépas ».

Elle dit ; et courant le long des Rives sombres,
Ces Monstres font frémir jusqu'au Tyran des Ombres ;
L'Érèbe est effrayé de les avoir produits ;
Et le fatal instant où leur Essaim barbare
S'envole du Tartare,
Semble adoucir l'horreur des éternelles Nuits.

L'une, au souffle brûlant, à la marche inégale ;
L'autre, du doux Sommeil implacable Rivale,
Fendent l'Air embrasé de leurs triples Flambeaux.

La Nuit, avec horreur, roule son Char d'ébène;
Les Nymphes de la Seine
Cherchent, en frémissant, l'abri de leurs Roseaux.

Non loin de ce Rivage est un Séjour illustre
Qui du Pline Français emprunte un nouveau lustre;
La Nature, en ses mains, y remet ses Trésors.
Là, ces Filles du Styx, aux Ailes enflammées,
Par l'Envie animées,
Dirigent vers Buffon leurs sinistres Essors.

A peine elles touchaient au seuil du noble Asile,
Que la Fille d'Hébé l'abandonne et s'exile;
Morphée, en gémissant, voit flétrir ses pavots :
Leur vol a renversé ces Tubes et ces Sphères
Qui, loin des yeux vulgaires,
Servaient du demi-Dieu les sublimes Travaux.

O divine Uranie! en ces momens funestes,
Quel soin t'arrête encor sur les Voûtes célestes?
Ton Fils succombe.... hélas! que t'importent les Cieux?
Viens de tes purs Rayons consoler sa paupière;
Viens rendre à la lumière
L'Ami, le Confident, l'Interprète des Dieux.

C'est donc peu que le Ciel de talens soit avare!
La Terre en est jalouse! et le sombre Ténare
Poursuit nos demi-Dieux jusques sur leurs Autels!

Ah! si la Mort détruit votre plus digne Ouvrage,
Dieux! témoins de l'Outrage,
N'est-ce pas une erreur de vous croire Immortels?

Que vois-je?... ah! cette main si rapide et si sûre,
Qui d'un trait enflammé sut peindre la Nature,
Se glace, et sent tomber son immortel Pinceau!
Et déjà, sur ces yeux qu'allumait le Génie,
La Fièvre et l'Insomnie
Ont des pâles Douleurs étendu le Bandeau.

La Nature en gémit : sa Voix, sa Voix puissante
Dans les Airs jette un Cri d'amour et d'épouvante;
Ce Cri vole au Cocyte et fait frémir ses Eaux :
Lachésis s'en émeut; Clotho devient sensible;
Mais sa Sœur inflexible
Déjà presse le Fil entre ses noirs Ciseaux.

C'en était fait! Soudain par l'Amour embrasée,
Une Ombre, toute en pleurs, du fond de l'Élysée,
S'élance, et d'Atropos embrasse les genoux.
« Oui, tu vois son Épouse, ô fatale Déesse!
» Pardonne à ma tendresse,
» Pardonne à ma douleur de suspendre tes Coups.

» Ah! garde-toi de rompre une trame si belle;
» Par le Nom d'un Époux ma Gloire est immortelle:
» Je lui dois mon Bonheur; qu'il me doive le Jour.

» Orphée, en t'implorant, obtint son Euridice ;
» Que ma voix t'attendrisse !
» Sois sensible deux fois aux larmes de l'Amour !

» Dès mon Aurore, hélas ! plongée aux sombres Rives,
» Je ne regrette point ces Roses fugitives
» Dont l'Amour couronna mes fragiles Attraits ;
» O Mort ! combien pour moi ta Coupe fut amère !
» J'étais Épouse et Mère ;
» Un Fils et mon Époux font, seuls, tous mes regrets.

» Ah ! prends pitié d'un Cœur qui s'immole soi-même !
» Qui, par excès d'amour, craint de voir ce qu'il aime :
» Qu'il vive pour mon Fils, c'est vivre encor pour moi !
» O Parque ! ma douleur te demande une Vie
» Déjà presque ravie :
» La moitié de lui-même est déjà sous ta Loi ».

A peine elle achevait ; le demi-Dieu respire ;
La Parque, en frémissant, la regarde et soupire.
Tes pleurs, nouvelle Alceste, ont sauvé ton Époux !
Tu vois le noir Ciseau pardonner à sa proie ;
Un cri marque ta joie ;
Et du triste Léthé les Bords te sont plus doux.

Fuis, noir Essaim des Maux que déchaîna Pandore.
Olympe ! fais briller ta plus riante Aurore.
O Nature ! le Ciel t'a rendu ton Amant.

Et Toi, dont l'Amitié souvent daigna sourire
Aux Accens de ma Lyre,
Reçois ces Vers, baignés des pleurs du Sentiment.

Puissé-je d'un Rayon embellir ta Couronne !
Les Lauriers sont plus chers quand l'Amitié les donne.
Nos cœurs et nos penchans suivaient un même cours :
Ma Lyre osa chanter ton Amante immortelle ;
Mais tu la rends si belle,
Que toi seul as fixé ses augustes Amours.

Ses Autels sont les tiens ; et sa Gloire.... Qu'entends-je?
Quel Reptile insolent croasse dans la fange ?
Mes Chants en sont plus doux ; ses Cris plus odieux :
Tandis qu'un noir Python siffle au bas du Parnasse,
Pindare avec Audace
Vole au sommet du Pinde, et chante pour les Dieux.

VARIANTE.

Première strophe, telle qu'elle fut imprimée dans la première édition de cette Ode.

Cet Astre, Roi du Jour au brûlant Diadême,
Lance d'aveugles Feux, et s'ignore lui-même :
Il éclaire le Monde, et ne le connaît pas.
Mais l'Astre du Génie, intelligent, sublime,
Du Ciel perce l'Abîme,
L'embrasse, et de Dieu même interroge les pas.

ODE XIV.

A ZIRPHÉ.

LA ROSE.

Déja, dans le sein d'Amphitrite,
L'Astre du Jour se précipite
Entouré de Nuages d'or :
Les derniers pas de sa carrière
Jettent des restes de lumière
Dont l'Olympe jouit encor.

Cependant l'humide Rosée
Rafraîchit la Terre embrasée ;
Zéphir voltige aux bords des Eaux ;
Et, s'élevant du sein des Plaines,
Déjà les Vapeurs incertaines
Blanchissent le front des Coteaux.

Vesper s'avance ; il va répandre
Cette clarté mobile et tendre
Qui semble caresser les yeux :
Zirphé ! c'est l'heure du Mystère ;
Viens goûter le frais solitaire
De nos Bosquets délicieux.

Viens voir cette Rose adorée
Que Flore même avait parée
Des rayons les plus éclatans.
L'Aurore aimait à lui sourire,
Et semblait lui donner l'Empire
Des autres Filles du Printemps.

Alors de sa Robe brillante
Tu vis la pourpre étincelante
S'embellir des feux du Soleil;
Et les Zéphirs les plus volages
Fixer leurs folâtres hommages
Aux pieds de son Trône vermeil.

Fière et dédaignant leur Conquête,
Sans cesse elle mirait sa tête
Dans la Glace errante des Eaux;
Et le Cristal de nos Fontaines
Promettait encor à ses Chaînes
Une foule d'Amans nouveaux.

Dieux! que cette Rose est changée!
Amour! que ta Flâme est vengée!
Quels traits! quelle obscure pâleur!
Au Miroir de l'Onde ingénue,
Elle-même s'est méconnue,
Et l'Onde rit de sa douleur.

Plus d'Amans! l'Ingrate en soupire;
Sa pourpre, son orgueil expire;

Une Parque en a triomphé :
L'Ombre éteint cette Beauté vaine
Dont l'éclat ne cédait qu'à peine
A l'éclat même de Zirphé.

O Zirphé ! Rose que j'adore,
Jouis des plaisirs de l'Aurore;
N'attends pas les Ombres du soir :
Rien n'enchaîne le Temps volage;
Préviens la fuite du bel âge,
Et les insultes du Miroir.

ODE XV.

A UN JEUNE AMI.

A ta volage Cythéride,
Ami, c'est trop donner de Regrets et de Pleurs :
Abjure une plainte timide;
Dédaigne une Amante perfide
Dont la Pitié superbe insulte à tes Douleurs.

Souviens-toi des Mœurs de Byzance!
Digne de ton Berceau, maîtrise la Beauté :
Ou du moins implorant l'Absence,
Arme-toi contre la puissance
De ces yeux où périt ta douce Liberté.

En vain l'Élégie éplorée
Te peindrait exhalant ta Douleur et tes Jours :
Serais-tu beau comme Nirée,
Une douleur désespérée
Jamais ne ralluma le Flambeau des Amours.

Je sais bien qu'Achille, à ton âge,
Pleura pour Briséis au fond de ses Vaisseaux;
Et ses Cris frappaient le Rivage
Où Thétis, comme un doux Nuage,
A ses yeux désolés s'éleva sur les Eaux.

Mais tu sais qu'une docte Lyre
Charma le désespoir de ce jeune Lion ;
La Gloire, prompte à lui sourire,
Triompha de ce vain délire;
Et ses Pleurs essuyés menaçaient Ilion.

Entends-tu le Cri de la Gloire ?
Cours défendre ces Bords où pâlit le Croissant :
De Vénus éteins la Mémoire ;
Ceins le Glaive de la Victoire,
Et fais payer tes pleurs au Scythe frémissant.

ODE XVI.

QUE L'AMOUR EST LE PLUS PUISSANT MOBILE DE LA VALEUR ET DU GÉNIE.

Oui, chastes Nymphes de Mémoire!
Le tendre Amour donne à la Gloire
Un vol encor plus généreux :
L'Amour seul, inspirant Orphée,
Sut vous élever un Trophée
Jusqu'au Rivage ténébreux.

Lui seul, d'une main triomphante,
Tient de Mars la Palme sanglante,
Et le doux Laurier de Claros :
Muses! pourriez-vous méconnaître
Le Dieu sublime qui fait naître
Les Poètes et les Héros.

Jamais ton Fils, ô Calliope!
Aurait-il franchi du Rodope
Les inaccessibles Sommets,
Si l'Amour, lui frayant sa route,
N'eût éclairé la sombre voûte
Des impénétrables Forêts ?

Corneille, dont la voix féconde
Ranima les Maîtres du Monde,
Dut à l'Amour ses premiers Chants;
Le doux Racine qu'il inspire,
De son harmonieuse Lyre
Lui doit les sons les plus touchans.

La France a vu, dans ses disgraces,
La Main généreuse des Grâces
Soutenir ses derniers Remparts.
Quand son Prince * effrayé succombe,
De Vénus la tendre Colombe **
Met en fuite les Léopards.

Sorel! ton heureuse menace
Ralluma sa guerrière Audace,
En excitant ses Feux jaloux:
« Un Oracle, Ami de la Gloire,
» Me donne au Fils de la Victoire:
» Votre Amante n'est plus à vous ».

Fuyez, dangereuses Armides!
Vous, dont les Caresses timides
Énervent des Cœurs abattus!
La Volupté mène à la Honte;
Mais le noble Amour qui la dompte
S'élève au Sommet des Vertus.

* Charles VII.
** Agnès Sorel.

Que j'aime, en des Fêtes galantes,
Ces Armures étincelantes,
Ce Fer, ces Panaches flottans,
Et ces Couleurs d'une Maîtresse
Que, dans leur belliqueuse ivresse,
Portaient nos jeunes Combattans !

A peine s'ouvrait la Barrière ;
Déjà volent dans la Carrière
L'Amour et l'Intrépidité.
Oh ! quels sont les Coups d'une lance
Que fait combattre la Vaillance
Sous les regards de la Beauté !

Oh ! combien sera glorieuse
Cette Tête victorieuse
Qui, seule, aux yeux de ses Rivaux,
Noire d'une illustre Poussière,
Reçoit d'une Amante plus fière
La Palme due à ses Travaux !

D'un assaut bravant la furie,
J'entends Fleuranges qui s'écrie :
« Ah ! si ma Dame me voyait » !
Il vole, il frappe : tout succombe.
De toutes parts l'Ennemi tombe :
Un jeune Amant le foudroyait.

Des grands Cœurs mobile suprême,
Amour! tu deviens Mars lui-même,
Quand Vénus te guide aux Combats.
La Beauté, qu'un Pàris outrage,
Pour être le prix du Courage,
Naissait aux bords de l'Eurotas.

Oui, Sparte, à Lycurgue fidèle,
Voulut toujours que la plus Belle
S'unît au plus Audacieux;
Et Jupiter même décide
Qu'il n'est permis qu'au fier Alcide
D'épouser Hébé dans les Cieux.

ODE XVII.

Si l'Or prolongeait la Vie,
Mes vœux, mes soins, mon envie
Seraient d'amasser de l'Or :
La Mort frappant à ma porte,
O Mort! lui dirais-je, emporte,
Au lieu de Moi, mon Trésor.

Mais si tout l'Or d'un Monarque
Ne saurait fléchir la Parque
Quand Minos a prononcé ;
Pour des Richesses trop vaines,
Pourquoi tant de soins, de peines,
Pourquoi tant d'Or amassé ?

Irais-je, en des Cours sinistres,
Vendre aux Princes, aux Ministres,
Mon indigente Candeur ;
Ou, trafiquant à Cythère,
Gagner cet Or adultère
Qui fait rougir la Pudeur ?

Irais-je à leur Sol aride,
Et sous la Zone Torride,

Ravir les Fils du Niger,
M'enrichir de leurs Supplices,
Et de mes Vaisseaux complices
Lasser l'une et l'autre Mer ?

Que, sans Ami, sans Amante,
Un vil Toinard * se tourmente
Sur son Trésor enfoui ;
Là, pris dans son piége infâme,
Qu'il morde, exhalant son âme,
L'Or dont il n'a pas joui !

Que cet Or, fruit de l'Usure,
Corrompe sa Race impure
Jusqu'au dernier Rejeton ;
Et que leur prodigue joie
Livre tous ses Fils en proie
A la faim d'Érésicthon !

Pour moi qui, suivant la trace
D'Anacréon et d'Horace,
M'inquiète peu du Sort ;
Sans autre bien que ma Lyre,
Entre Bacchus et Thémire
J'attends une douce Mort.

* Nom d'un Avare que sa Mort rendit célèbre. La porte du Caveau où était son Trésor se referma sur lui ; et il mourut de faim et de rage sur son or.

ODE XVIII.

SUR LES CAUSES PHYSIQUES DES TREMBLEMENS DE TERRE, ET SUR LA MORT DU JEUNE RACINE.

Quels Fléaux, malheureuse Terre,
Rassemblent tes Antres profonds!
Le soufre, aliment du Tonnerre,
Y roule ses noirs Tourbillons;
Des sels, des nitres, du bitume,
Le mélange en grondant s'allume;
Les Vents irritent leurs Combats;
Et leur choc, signal des Tempêtes,
Fait tonner les Cieux sur nos têtes,
Et mugir l'Enfer sous nos pas.

Ces Feux, âme de l'Harmonie,
Semés, errans dans tous les Corps,
Quand leur Puissance est réunie,
En troublent souvent les Accords.
Des Mers excitant les Ravages,
On les a vus, loin des Rivages,
Dans les Airs lancer des Vaisseaux;
Et plus d'une Isle épouvantée,
Roulant sur sa base agitée,
Se perdre en flammes sous les Eaux.

Voyez ces Monts, Race effrayante,
Peuple de Géans en fureur,
Qui de leur bouche foudroyante
Jettent la Flâme et la Terreur.
De feux leurs têtes étincèlent;
A leurs pieds les Villes chancèlent;
Ils versent des Fleuves brûlans :
L'Hécla, le Vésuve s'entr'ouvre;
Et l'Enfer, que l'œil y découvre,
Bouillonne dans leurs vastes flancs.

Sans détruire l'antique masse
Que presse l'Océan des Airs,
L'Éternel en change la face,
Mobile Empire des Revers.
Tout naît; tout meurt; tout doit renaître;
Tout perd la forme de son Être,
Frêle ouvrage des Élémens :
La Nature, active et féconde,
Sans cesse reproduit le Monde,
Éternel dans ses changemens.

Un Destin jaloux et suprême
Circule dans tous les Climats :
Sur le Chaume et le Diadême
Il imprime, en courant, ses pas.
Tout cède, Mer, Peuple, Rivage,
Jouet constant d'un Sort volage;
Nul Roi ne l'enchaîne à sa Cour :

Il trompe une crédule joie;
S'il passe sans toucher sa Proie,
Il la dévore à son retour.

Smyrne, Pompéïane, Héraclée,
Et Toi, Lima, ville des Rois,
Du Sein de la Terre ébranlée
Vous disparûtes à sa voix!
Triste objet de son inconstance,
Ta cendre atteste la Puissance
Du Sort qui dompte l'Univers;
Lisbonne! tu sens les atteintes
Des Foudres que n'ont pas éteintes
Cinq Lustres et deux cents Hivers.

France! Albion! vous que la Guerre
Sépare encor plus que les Flots,
Autrefois une même Terre
Unissait vos Peuples rivaux.
L'Onde enleva dans sa Furie
Aux Bords féconds de l'Hespérie,
Les Champs par l'Etna désolés.
Un Orage est l'Hercule antique
Qui des Rives de la Bœtique
Détacha les Climats brûlés.

Mais l'effroi dont frémit le Tage
Passe aux Isles de Gérion,

De l'Ebre aux Sables de Carthage,
De l'Afrique aux Champs d'Albion.
Les deux Mers s'appellent, s'unissent;
Leurs Flots se heurtent et mugissent
Couverts de Monstres bondissans,
Et, du sein des Ondes fumantes,
Le Gouffre des Mers écumantes
Vomit la flâme des Volcans.

Quoi! le vaste amas de tes Ondes
Presse ces Volcans allumés?
Océan! tes Voûtes profondes
Les tenaient en vain renfermés!
Quoi! le Ciel, pur et sans Orage,
A vu les horreurs du Naufrage
Errer sur les Flots entr'ouverts;
Et d'une Rive désolée
L'Amérique en vain reculée
S'épouvante au-delà des Mers!

Quel bruit! quel horrible murmure!
Qu'annonce ce tumulte affreux!
Purge le Sein de la Nature,
Ouvre tes Foyers orageux;
Feu vengeur! sors de tes Abîmes;
Épargne ou frappe tes Victimes:
C'est trop effrayer les Humains;
Quels forfaits poursuit ta Colère?
Quels Rivages, quel Hémisphère
Menacent tes Coups incertains?

Dieux! à la Foudre étincelante
La Guerre allume ses Flambeaux!
L'Europe, encor pâle et tremblante,
De ses Fils creuse les Tombeaux.
Triste Amante des Funérailles,
Pourquoi, déchirant tes entrailles,
Chercher de nouvelles Horreurs?
Prends-tu cette Onde mugissante,
Ou la Terre encor frémissante,
Pour théâtre de tes Fureurs?

La Tempête, agitant ses Ailes,
Comme un effroyable Vautour,
Couvre les yeux d'Ombres mortelles,
Et des Mers fait l'immense tour:
Des reflux troublant l'harmonie,
Autour de la froide Hibernie
L'Onde bondit de toutes parts;
Tandis que sa Vague rapide
Va, sous les Colonnes d'Alcide,
De Cadix noyer les Remparts.

Tor, qui grondes sur ces Rivages,
Mer! si tu connais la Pitié,
Épargne au moins dans tes Ravages
L'Objet de ma tendre Amitié.
Hélas! aux Rives du Permesse,
Le même âge, la même ivresse,
Autrefois emporta nos pas!

Les Muses!... Quel Destin bizarre,
Quelle Divinité barbare
T'enlève à jamais de leurs bras?

Reviens.... la Mer s'élance.... Arrête!
Vois, crains, fuis ces Flots suspendus!
Ils retombent!... Dieux! la Tempête
L'entraîne à mes yeux éperdus.
Divin Racine! Ombre immortelle!
Ton Fils.... il expire; il t'appelle;
Volez, Muses, Grâces, Amours,
Volez! sa bouche vous implore;
Toi, Déesse plus chère encore,
Amitié! vole à son secours.

Quels Lauriers ceindront sa Jeunesse,
S'il peut vaincre un Destin jaloux?
Que ses Vertus et ma Tendresse,
O Mer! désarment ton Courroux!
Tu fuis en étalant ton Crime.....
La Parque saisit sa Victime,
Et détourne ses yeux sanglans;
Ses yeux même en versent des larmes;
Les Amours regrettent ses Charmes;
Et les Arts pleurent ses Talens.

O Muses! recueillez ces Restes
Que l'Onde et la Parque ont flétris!

Disputez à ces Mers funestes
Un triste et précieux Débris.
Et Toi, dont j'adore la Cendre,
Si tes Mânes daignaient entendre
Des Chants consacrés à ta Mort,
Que, pénétrant la Rive sombre,
L'Amitié console ton Ombre
Des injustes Rigueurs du Sort!

ODE XIX.

CONTRE UN ZOÏLE.

Quelle Audace, nouveau Lycambe,
Te livre aux Fureurs de l'Iambe?
Crains tout d'Apollon irrité;
Crains que, par de sanglantes rimes,
Ma Muse ne donne à tes Crimes
Une affreuse immortalité.

Tu croyais, aveugle en ta rage,
Voir en pleurs dissiper l'Orage
D'un jeune et stérile courroux:
Lâche! tu comptais sur mes larmes;
Tu pâlis à l'aspect des Armes;
La Peur fait chanceler tes Coups.

Ah! toujours le Crime est timide!
Toujours de Vengeances avide
Némésis poursuit les Forfaits.
Vois dans cette Nue irritée,
Vois l'impitoyable Adrastée
Qui te menace de ses Traits.

Plus rapides que le Tonnerre,
Ses pieds bondissent sur la Terre;
Sa tête horrible fend les Airs.
Le bruit de ses ailes sanglantes,
Le choc de ses Flèches brûlantes
Vole, atteint, frappe les Pervers.

ODE XX.

PENDANT UNE MALADIE DE L'AUTEUR.

Je descends au sombre Rivage;
Recevez mes adieux, Soleil! Muses! Amour!
Toi! qui de ma Pensée as le dernier hommage,
Thémire! ah! je te perds; je perds plus que le Jour.

Mes Chants n'ont pu fléchir l'Érèbe inexorable;
Las des Cieux, et du Monde inutile fardeau,
Je traînais de mes jours la Chaîne déplorable
Sur les bords sanglans du Tombeau.

Un Poison enflammé dans mes Veines circule,
Et flétrit sur mon front les Myrtes expirans.
Don fatal de Nessus! tu consumas Hercule
De Feux encor moins dévorans.

Mon œil solitaire et farouche
Verrait luire à regret un Jour pur et serein:
De lugubres Soupirs s'échappent de ma Bouche,
Et mes Sens sont glacés par un Sommeil d'airain.

Les Ruisseaux, les Zéphirs, les doux Présens de Flore,
Tout ce qui me flattait irrite mes Douleurs :
Je pleure avec la Nuit, je pleure avec l'Aurore ;
Et les regards du Jour sont lassés de mes Pleurs.

Déja le noir Cyprès, qui m'attend chez les Ombres,
Couvre ma Lyre et mon Pinceau :
De trois fois neuf Hivers j'aurai vu les Nuits sombres
Séparer, en fuyant, ma Tombe et mon Berceau.

Cependant la Victoire, en déployant ses Ailes,
Sème dans l'Univers nos Lys et nos Exploits.
La Tamise recule à ces tristes Nouvelles,
Et craint de couler sous nos Loix.

O Peuple, que Cybèle enfanta pour la Guerre !
Peuple, Amant de l'Honneur, des Arts et des Vertus,
O Français ! tes Destins sont de Vaincre la Terre,
Et, la Foudre à la main, tu souris aux Vaincus.

J'eusse chanté Minorque à nos Armes soumise,
Et Fréderic dompté par l'Astre de Louis,
La Seine disputant Neptune à la Tamise,
Et l'Inde et l'Océan ombragés par nos Lys.

J'eusse encor.... Mais que peut une Muse expirante,
Qui prépare en ces Vers les Pompes de son Deuil ?
Ah ! de ses derniers Feux l'étincelle mourante
Ne doit éclairer qu'un Cercueil.

Il s'ouvre! et de ses flancs un fantôme homicide
S'élève, en déployant son lugubre Drapeau!
Et des Ombres déjà le Pasteur et le Guide
Me pousse dans le noir Troupeau.

Accours, sombre Nocher! que l'infernale Barque
M'entraîne pour jamais à tes funestes Bords;
Accours! dans son Palais vois ton pâle Monarque
Me tendre le Sceptre des Morts.

Cerbère gronde en vain; la fière Tisiphone
Le replonge en son Antre et dompte ses Abois.
La Flâme est dans ses mains; un Serpent la couronne,
Et le Crime tremble à sa voix.

Ixion est en proie à sa Roue implacable;
Près d'atteindre au Sommet qu'il brûle de toucher,
Sisyphe, que repousse un Mont inexorable,
Retombe, et tout à coup roule avec son Rocher.

Je vous entends gémir, horribles Danaïdes!
Vous! fumantes encor du Sang de vos Époux;
Votre Urne, dans ces Flots vengeurs des Parricides,
Puise, en les fatiguant, un supplice trop doux.

Tombe, tombe aux Enfers toute Amante parjure,
Tout Ami dont la flâme a pu trahir mes Feux,
Tout Juge dont l'Audace impure
De l'Hymen qu'il outrage osa briser les Nœuds!

O Styx! enfin j'échappe à ta rive embrasée;
Un Jour pur chasse au loin les infernales Nuits:
Quelle Ombre vient m'ouvrir les portes d'Élysée,
Et de sa Lyre d'or console mes Ennuis?

C'est Toi, divin Rousseau! Toi, Rival de Pindare!
Toi, dont la Seine en pleurs regrette les Accens!
Quoi! Saurin et l'Envie échappée au Tartare
Voudraient souiller encor ta Lyre et mon Encens?

Hélas! tant de Lauriers, noble et vaine défense!
N'ont pu te garantir des Foudres ennemis.
Un Arrêt a frappé la Gloire et l'Innocence;
Pleure, pleure ta honte, infidèle Thémis!

Fuyez, Monstres jaloux! c'est ici que repose
La Gloire, la Vertu, libre enfin des Tyrans.
Je vois sous des Lauriers, sous des Berceaux de Rose,
Les grands Hommes s'unir et confondre leurs Rangs.

Là Turenne s'enflâme aux Accens de Virgile;
Alexandre aux Combats par Homère est guidé;
Le sublime Corneille y plaît au fier Achille;
Et Pindare y chante Condé.

Amour! j'entends les Sons d'une Lyre galante;
Elle épand dans les Airs d'harmonieux Soupirs;
O Tibulle enchanteur! ta Voix pure et brillante
Fait couler dans mes Sens l'ivresse des Plaisirs.

Que vois-je ? ma Thémire auprès de ta Délie
Sur des Tapis de Fleurs appellent leurs Amans ?
Lambris de Jupiter, Cieux ! Parnasse ! Idalie !
Valez-vous du Léthé les Rivages charmans ?

ODE XXI.

SUR UN RENDEZ-VOUS PENDANT L'ORAGE.

Ciel! ô Ciel! quel Courroux t'anime!
Veux-tu dans tes Rigueurs briser des Nœuds charmans?
Toi-même, aurais-tu fait le Bonheur des Amans,
Si le Bonheur était un Crime?

Ta voix pure a dicté l'Amour:
Aimer, c'est obéir à ta voix immortelle.
Frappe les cœurs glacés; punis l'âme infidèle;
Nous aimons; laisse-nous le jour.

Vois mon Amante! vois Thémire!
Oserais-tu frapper les Grâces, les Vertus?
Qui pourrait t'adorer si Thémire n'est plus?
Son cœur est ton plus digne Empire.

Qu'entends-je? il redouble ses Coups:
Sa Foudre a menacé nos innocentes Flâmes.
O Thémire! unissons nos Lèvres et nos Ames;
Laissons tonner les Dieux jaloux.

En vain la Nue éclate et gronde;
L'Amour nous rit encor sous un Ciel orageux:
Il nous a révélé cette Grotte profonde
Où son Flambeau guide nos Feux.

Que le Char brûlant des Tempêtes
Courre d'un Pôle à l'autre, et lance les Éclairs;
Que l'Orage à son gré rugisse dans les Airs,
Puisqu'Amour veille sur nos Têtes.

Mais tout s'embrase à mes regards;
Le Ciel va s'écrouler sur la Grotte tremblante!
La Nuit, l'Onde, les Vents, la Foudre étincelante
Nous assiégent de toutes parts.

Joins ton cœur à ce cœur qui t'aime;
Plonge-toi, chère Amante, au sein de ton Amant;
Et dans les Nœuds sacrés de notre embrassement,
Ne crains pas Jupiter lui-même.

Univers! tu peux t'enflammer;
Le choc de tous les Cieux, mille Foudres ensemble,
Rien ne peut désunir, rien ne peut alarmer
Deux Amans qu'un Baiser rassemble.

ODE XXII.

Oh! que cet Asile a de Charmes!
Que j'aime ce doux bruit des Ruisseaux argentés,
Et ces Bois renaissans du Zéphire agités!
Je ne sais quelles douces larmes
S'échappent de mes yeux mollement enchantés!

Une flatteuse Rêverie,
Un invisible Attrait s'empare de mes Sens,
Un doux Nom s'est placé sur ma Bouche attendrie!
Philomèle! ta voix chérie
Le soupire dans ses Accens.....

Cœurs sensibles! fuyez le Charme involontaire
De ces Bois reculés du Jour:
Craignez du Rossignol la plainte solitaire.
C'est au fond de ces Bois, Asiles du Mystère,
Qu'a dû naître le tendre Amour!

ODE XXIII.

APRÈS UNE QUERELLE D'AMOUR.

Amour! oui, j'ai pleuré; mais tes pleurs ont des charmes:
Que mes Rivaux en soient jaloux!
Nos Baisers, humides de larmes,
Nous semblèrent encor plus brûlans et plus doux.

Ah! de tes Feux naissans les divines prémices,
Amour! n'ont peut-être jamais
Égalé ces vives délices
Qu'amène après l'Orage une amoureuse Paix.

Que deviennent alors tous ces torrens d'injures
Qu'exhale un dépit enflammé,
Et ces assurances parjures
De haïr pour jamais ce qu'on a trop aimé?

Quel charme quand Thémire, insultante et grondeuse,
Vient tout-à-coup à s'appaiser,
Et que sa Lèvre encor boudeuse
Sourit sans le vouloir, et médite un Baiser!

Ces vains Courroux, l'effroi des languissantes âmes,
De Vénus raniment les Jeux :
Vénus aime les Cœurs de flâmes,
Et son Jour le plus doux naît d'un Ciel orageux.

ODE XXIV.

SUR L'ÉTAT DE DÉCADENCE DE LA MONARCHIE FRANÇAISE, DURANT LA DERNIÈRE MOITIÉ DU RÈGNE DE LOUIS XV.

Il n'est plus, ce Temps où la Lyre
Des Gouffres de l'humide Empire
Attira les Dauphins émus,
Ravit Euridice au Ténare,
Et bâtit ces Murs où Pindare
Charmait la Race de Cadmus.

J'ai vu les Muses éplorées
Fuir tes Rives déshonorées,
O Rivale de Sybaris!
J'ai vu les Hectors disparaître,
Et plus d'une Hélène y renaître,
Fatale aux Neveux de Pâris.

Non, non; le Cygne de l'Ismène
Jamais aux Rives de la Seine
N'eût tenté d'essors généreux.
Le Génie adore la Gloire,
Et des regards de la Victoire
Emprunte ses plus nobles Feux.

A ses Chants applaudit l'Alphée ;
A ses Chants l'horrible Typhée,
Sous le poids de l'Etna fumant,
Respire ; et dans sa triple Serre
L'Aigle des Dieux sent leur Tonnerre
Frémir d'un saint ravissement.

Peuple servile ! Ames glacées,
Pour vous, la Muse des Alcées
N'enfante que de vains Accords ;
Et votre mollesse hautaine
Jamais de l'Audace Thébaine
N'a senti les divins Transports.

Ici, la Honte est couronnée ;
La Vertu rampe profanée
Sous le Char du Vice insolent :
Nul frein à l'aveugle Licence ;
Thémis y flétrit l'Innocence ;
Tout meurt sous un Sceptre indolent.

Les Antenors vendent l'Empire ;
Thaïs l'achète d'un Sourire ;
L'Or paye, absout les Attentats.
Partout, à la Cour, à l'Armée,
Règne un dédain de renommée,
Qui fait la chûte des États.

Il n'est plus de Gloire unanime ;
Plus de cet espoir magnanime

Qu'enflâme l'aspect du Danger.
O Nation vile et flétrie,
Tu ne connais plus la Patrie !
Comment saurais-tu la Venger ?

Mars a rougi de tes Outrages;
Mars a vu tes faibles Courages
Trahir les Destins de Francus *.
Tes Héros voués à la fuite,
Tombent sous les Coups de Thersite,
Surpris de les avoir vaincus.

Était-ce pour ces Destinées
Que, trompant les Mains acharnées
Des Grecs armés contre ses Jours,
Le Fils d'Hector, fendant les Ondes,
Atteignit ces Rives fécondes
Où le Rhône achève son cours ?

Troie en vain sortit de sa cendre.
Tous les Maux qu'a prédits Cassandre
Poursuivent le Sang d'Hélénus.
Plus faible que l'Amant d'Œnone,
C'est Priam ! c'est un Roi qui donne
Le Sceptre aux Filles de Vénus !

* On sait que nos anciens Historiens font descendre les Français de Francus, Fils d'Hector et Neveu de Pâris. Ce Système était très-favorable à la Poésie et aux Traits allégoriques. (*Note de l'Auteur.*)

ODES.

LIVRE TROISIÈME.

ODE I.

ASTRÉE,

OU LES REGRETS DE L'AGE D'OR.

Age d'Or! Siècle heureux! doux Empire de Rhée!
Quel Astre bienfaisant nous rendra tes beaux Jours?
Et Toi, Fille du Ciel, chère et divine Astrée!
Nous fuis-tu pour toujours?

Je sais qu'à tes Bienfaits la Terre enfin rebelle,
Te força de voler aux célestes Lambris:
Nos Crimes t'ont vengée; ah! reviens de Cybelle
Réparer les débris.

A travers ces horreurs du Glaive et du Salpêtre,
Hélas ! reconnais-tu ces Champs délicieux,
Ces Bocages rians, cet Olympe champêtre
Qu'habitaient nos Aïeux ?

Sur des Rameaux féconds l'Homme cueillait la Vie;
Un lait pur l'abreuvait de ses flots argentés ;
Et sa timide faim n'était pas assouvie
De mets ensanglantés.

Le Fer, paisible alors, ignorait le Carnage ;
D'innocentes Brebis nous cédaient leurs toisons :
Les Cœurs étaient sans fiel, l'Olympe sans nuage,
La Terre sans Poisons.

Les Amans se paraient de Fleurs toujours écloses;
L'Hymen ne venait pas enchaîner les Desirs :
C'était l'Amour encor : ses Fers étaient des Roses,
Ses Devoirs des Plaisirs.

Le noir Chagrin voltige autour des Lits de Soie ;
Vénus et le Sommeil aiment des Lits de Fleurs :
Le Ciel, dans ces beaux Jours, ne permit qu'à la Joie
De répandre des Pleurs.

Cette tendre Pudeur, la première des Grâces,
La Pudeur seule était le fard de la Beauté;
Et la Vertu riante amenait sur ses traces
La pure Volupté.

L'Homme ignorait le Crime, et les Dieux le Tonnerre;
Nul Terme soupçonneux ne borna les Moissons :
Les Biens étaient communs ; on ne vit sur la Terre
Ni Louvres ni Prisons.

Libre de Souverains, tout Mortel croyait l'être ;
La Vertu fit nos Dieux ; les Mœurs firent nos Loix ;
Et de ses nobles flancs Cybèle voyait naître
Tout un Peuple de Rois.

Que la Nature alors se plut sur nos Rivages !
Qu'elle aimait à sourire aux champêtres Mortels !
Son Culte fut l'Amour, ses Temples des Bocages,
Des Gazons ses Autels.

Nuls Trésors, nuls Besoins : leur richesse était pure ;
C'était l'or des Moissons, et l'argent des Ruisseaux ;
Ils avaient pour Lambris des Tentes de verdure,
Pour Sujets leurs Troupeaux.

O riche Pauvreté ! quels Maux suivent ta perte !
O que d'Arts criminels sont Enfans de Plutus !
Arts, vous peuplez la Terre ! et la Terre est déserte
Des premières Vertus.

L'aveugle Ambition, la Discorde barbare,
La sourde Politique aux nocturnes Complots,
L'ardente Soif de l'or, et l'Opulence avare
Respectaient leur repos.

Les antiques Forêts, dépouillant leurs Ombrages,
N'allaient point sur les Mers lutter contre les Vents;
Ni de frêles Humains défier les Orages
Dans ces Tombeaux flottans.

Ces Bombes, de la Mort Filles épouvantables,
Et cet Airain tonnant que Bellone a creusé,
Ne lançaient point encor de leurs flancs redoutables
Un Trépas embrasé.

Les Ans seuls nous guidaient vers la fatale Barque;
Une lente Vieillesse éteignait leur Flambeau;
Mais l'Homme ose ajouter, plus cruel que la Parque,
Des routes au Tombeau.

Nos Alcides, marchant en Ligne foudroyante,
Hérissent de poignards leur tube meurtrier;
Et le sabre à la main, vole en Troupe bruyante
Le Centaure guerrier.

C'étoit peu de la Terre : on combat sur les Ondes.
L'Homme embarque avec lui des Orages brûlans :
Et Téthis voit tomber dans ses Grottes profondes
Des Cadavres sanglans!

L'Enfer même ignorait cette fatale Poudre
Dont Mars unit la flâme aux ravages du Fer :
Le croirai-je ? un Mortel ose arracher la Foudre
Aux mains de Jupiter!

Il a pétri ces Feux, horreur de la Nature,
Ces Grains qui font germer d'innombrables Trépas;
Effroyable Assassin d'une Race future
Qu'il ne connaissait pas!

Sors de la Tombe! et viens dans les Champs de Bellone;
Vois de ton Art fatal les sinistres Bienfaits,
Vois ces Corps tout fumans que ta Foudre sillonne,
Et compte tes Forfaits!

Ah! plutôt, disparais, Monstre horrible et barbare!
Ton Ombre à la Nature inspire trop d'effroi:
Fuis! que ton Art brûlant, trop digne du Tartare,
S'y replonge avec Toi.

ODE II.

LE STRATAGÈME DE L'AMOUR.

Pale encor de la blessure
Qu'avaient faite dans mon sein
Thémire et l'Enfant parjure
Qui lui conduisait la main ;

J'errais comme la Génisse
Qui, le couteau dans le flanc,
Échappée au Sacrifice,
Se traîne d'un pas sanglant.

Je m'écriais, ô Minerve !
Guéris ce Cœur douloureux !
Que ton Secours le préserve
De tous les Traits amoureux !

Minerve daigna m'entendre ;
Et du céleste Séjour
Elle accourut me défendre
Contre les Piéges d'Amour.

Loin d'elle fuyaient de Gnide
Les dangereuses Beautés.

Je dormais sous son Égide;
Je veillais à ses côtés.

Même l'Oiseau qui l'escorte,
Son Hibou, nouvel Argus,
En sentinelle à ma porte,
Chassait l'Oiseau de Vénus.

De ses Colombes confuses
Je n'entendais plus la voix;
Trompé dans toutes ses Ruses,
Je crus l'Amour aux abois.

Mais une nuit, le Perfide,
En songe ouvrant mon rideau,
Me fit voir Adélaïde
A l'éclat de son Flambeau.

Tel fut son doux Stratagème;
Et mon Cœur, depuis ce jour,
Au Sein de Minerve même,
Ne rêve plus que d'Amour.

ODE III.

A DAPHNÉ,

SUR UNE BELLE AURORE.

Quelle Clarté douce et féconde
Vient dorer ces rians coteaux ?
Zéphir s'éveille avec cette Onde,
Et se joue entre ces Roseaux.

Déja Flore à ce Dieu volage
Prodigue son fidèle Encens :
Déjà l'Oiseau sous le feuillage
Soupire ses premiers Accens.

Baucis entr'ouvre sa Cabane ;
Le Daim fuit les traits d'Orion :
Voici le moment où Diane
Vole aux Baisers d'Endimion.

Voici le moment du Mystère
Et des timides Voluptés ;
Oui, le Dieu charmant de Cythère
Aime ces douteuses Clartés.

Dors, dors, Surveillante cruelle !
Et vous aussi, fâcheux Époux !
L'Astre de Vénus étincelle ;
Jeunes Beautés, éveillez-vous !

Quitte l'Alcove de ta Mère ;
Daphné ! suis ma voix et mes pas ;
Échappe à ce Lit solitaire
Qui me dérobe tes Appas.

Vois ce Myrte qui nous appelle
Sous ses Feuillages amoureux :
Vois ce Gazon pur et fidèle
Qui sourit aux Amans heureux.

Non, jamais Aurore si pure
N'a donné l'espoir d'un beau Jour :
O ma Daphné ! c'est la Nature
Qui se réveille pour l'Amour.

—*—

ODE IV.

ARION.

Quel est ce Navire perfide
Où l'impitoyable Euménide
A soufflé d'horribles Complots ?
J'entends les cris d'une Victime
Que la main sanglante du Crime
Va précipiter dans les Flots.

Arrêtez, Pirates avares !
Durs Nochers ! que vos mains barbares
D'Arion respectent les Jours !
Arrêtez ! écoutez sa Lyre ;
Il chante ! et du liquide Empire
Un Dauphin vole à son Secours.

Il chante ! et sa Lyre fidèle,
Du Glaive qui brille autour d'elle,
Charme les Coups impétueux ;
Tandis que le Monstre en silence,
Sous le demi-Dieu qui s'élance,
Courbe son flanc respectueux.

Le voilà, tel qu'un Char docile,
Qui l'emporte d'un cours agile
Sur la Plaine immense des Mers!
Et du fond des Grottes humides,
Arion voit les Néréides
Courir en foule à ses Concerts.

O merveilles de l'Harmonie!
L'Onde orageuse est applanie;
Le Ciel devient riant et pur.
Un doux calme enchaîne Borée;
Les Palais flottans de Nérée
Brillent d'un immobile Azur.

Jeune Arion, bannis la crainte;
Aborde aux Rives de Corinthe:
Périandre est digne de Toi.
Minerve aime ce doux Rivage;
Et tes yeux y verront un Sage
Assis sur le Trône d'un Roi.

Hélas! si jamais la Fortune
M'égarait au sein de Neptune,
Parmi des Nochers ravisseurs,
Muses! daignerez-vous m'apprendre
S'il est un nouveau Périandre,
Digne Amant des savantes Sœurs?

Est-il vrai qu'en nos Jours barbares,
Où des Linus et des Pindares
On dédaigne les doctes Vers,
Un Prince que Minerve inspire,
Frédéric, ouvre son Empire
Aux Arts, flambeaux de l'Univers?

ODE V.

A LA JEUNE ISSÉ,

QUI VOULAIT DEVENIR SAVANTE.

Des jolis riens d'Amathonte,
Toi, qui sais l'Art enchanteur,
Jeune Issé! n'as-tu pas honte
De vouloir être un Docteur?

Quelle chimère t'enivre?
Quoi! l'Amour épouvanté
Verrait pâlir sur un Livre,
Les Roses de ta Beauté!

Laisse une Étude indiscrète;
Suis ton aimable Destin;
Les Grâces, à leur Toilette,
Ne parlent jamais latin.

Par de pédantes Merveilles
Voudrais-tu nous éblouir?
Va! le seul Dieu de tes Veilles
Est le Dieu qui fait jouir.

Oh! pour l'Enfant de Cythère
Le bel emploi, dirait-on,
De soupirer pour Homère,
Ou de brûler pour Platon !

De nos tendres Ignorantes
J'aime mieux le joli Bec,
Que ces Lèvres plus savantes
Qui donnent un Baiser grec.

Dieux! le triste Personnage
Que Dacier dans un Boudoir!
Aimer et Plaire, à ton âge,
Est tout ce qu'il faut savoir.

ODE VI.

SUR L'ASSASSINAT DE TROIS ROIS,

LES ROIS DE FRANCE, DE PORTUGAL; ET LE ROI DE POLOGNE, ENLEVÉ EN 1771 PAR DES CONJURÉS.

Quelle aveugle fureur insulte aux Diadèmes?
Brisez, Peuples, brisez ce parricide Fer!
Assassiner les Rois, c'est blesser les Dieux mêmes:
Ils sont, n'en doutez pas, les Fils de Jupiter.

C'est donc peu que le Styx, franchissant ses barrières,
De la Seine et du Tage ait armé les Complots,
Et noirci la Néva de Poisons adultères:
De la Vistule encore il soulève les Flots.

Il attaque, il poursuit dans les Champs du Sarmate
Ce jeune Stanislas, autrefois leur Amour!
Errant, trahi, chassé d'une Patrie ingrate,
C'est du moins en Héros qu'il veut perdre le Jour.

Des Glaives conjurés il brave la furie:
Inspiré par le Fer, qui luit à ses regards,
Vers un Peuple assassin il s'avance, il s'écrie:
« Frappe ton Roi »! Ce mot a brisé les Poignards.

L'age d'or épargna des Rois à nos Ancêtres :
Ils étaient réservés à nos Siècles d'airain.
Mortels au cœur de bronze ! il vous fallut des Maîtres :
Vous étiez las d'avoir le Ciel pour Souverain.

Vous ne l'écoutiez pas, cette Voix prophétique
Qui vous dit : « Arrêtez, Peuples ; que faites-vous ?
» Quoi ! vous-même, asservir au Pouvoir despotique
» La fière Liberté dont vous fûtes jaloux !

» Oui, le Ciel va donner des Rois, dans sa colère,
» A vos Cœurs endurcis, fatigués de bienfaits :
» Vous ne méritiez plus les doux regards d'un Père :
» Un Maître impérieux va punir vos forfaits.

» Vos Moissons, vos Trésors, vos Enfans et vous-même,
» Tout cesse d'être à vous, tout sera son butin ».
Vous ne l'écoutiez pas, cet Oracle suprême :
Par vous la Terre esclave a subi ce Destin.

Il fallut que Thémis vous forçât d'être Justes :
Au défaut des Vertus, il vous fallut des Lois.
Respectez de vos Dieux les Successeurs augustes :
Le Styx fit les Tyrans : Jupiter fit les Rois.

Lui-même instruit leur bras à lancer son Tonnerre :
Pour éclairer le Monde il leur prête ses yeux ;
Et l'orgueil insensé des Enfans de la Terre
Doit pâlir à l'aspect de ces Enfans des Dieux.

ODE VII.

L'INCONSTANCE PUNIE.

Jadis de Bergère en Bergère
J'errais au gré de mes desirs;
Et, sur l'horizon de Cythère,
Le nuage de mes Soupirs,
Suivait dans sa course légère
Le vol inconstant des Zéphirs.

Le Ciel de moins de feux se dore;
Le doux Printemps a moins de Fleurs;
L'Automne moins de Fruits; l'Aurore
Étale aux yeux moins de couleurs,
Que mon Sein ne faisait éclore
D'Amours volages et trompeurs.

Nés à peine, d'une aile prompte
Ils s'échappaient, fendant les Airs;
Vénus n'en savait point le compte;
Et de tous ces Amours divers
Je pouvais peupler Amathonte,
Gnide, Paphos et l'Univers.

De l'Ourse aux Ondes Érithrées
Voltigeait ce Peuple nombreux;

Aux Belles de toutes Contrées
Il offrait mes rapides Vœux :
Beautés libres, Vierges sacrées,
Tout devint l'objet de mes Feux.

Je triomphais de l'inclémence
De ces yeux armés de rigueurs;
Souvent ma volage imprudence
Insulta par des ris moqueurs,
Et les Autels de la Constance
Et l'Encens des Adorateurs.

Loin des Céladons au teint blême
Et de leurs éternels Romans,
Étais-je épris d'Amour extrême,
Je brûlais au plus deux instans;
Et je défiais Vénus même
De m'inspirer des Feux constans.

Mais, hélas! que de mon outrage
Amour a bien su la venger!
Adélaïde, son Ouvrage,
Pour jamais vient de m'engager;
Et le Cruel la rend volage
Quand je cesse d'être léger.

ODE VIII.

CONTRE LE MAUVAIS GOÛT DE NOS CHANSONS BACHIQUES, COMPARÉES A CELLES D'ANACRÉON.

Frappe du Thyrse redoutable,
Bacchus! frappe tous ces Buveurs,
Dont la Voix, tourment de la Table,
Semble aigrir ton Jus délectable,
Et déshonore tes Faveurs.

Et vous, ô Filles de Mémoire!
Chassez de vos Banquets divins
Cet importun, ce faux Grégoire
Qui toujours de refreins à boire
Étourdit nos Mets et nos Vins.

Les Grâces, qu'orne la Décence,
Rejettent ces Chants effrontés:
L'impure et burlesque Licence,
Blessant le Goût et l'Innocence,
Met en fuite les Voluptés.

Du jeune Élève de Silène
Qu'Anacréon suive le Char,
L'ambre des Vins de Mithylène
Embaume ses chants, son haleine,
De tous les Parfums du Nectar.

ODE IX.

SUR L'INCONSTANCE D'ADÉLAÏDE.

Amour! c'en est donc fait! une Amante volage
A de son tendre Amant perdu le souvenir!
Et l'Ingrate me veut bannir!
Et tu n'as point vengé tes Feux et mon Outrage!

Ah! Cruel, tu le sais! tu sais dans quels momens,
(Et tels sont de l'Amour les Songes trop rapides!)
Voilés de tes Ailes perfides,
Nous mêlions aux Baisers les plus tendres Sermens.

Vous, que j'ai cru les nœuds d'une Chaîne immortelle,
Baisers frêles et vains! Sermens jadis si doux!
Secondez mon juste Courroux;
Revenez tous en foule accuser l'Infidèle!

Ces yeux que j'adorais, il faut donc les haïr!
Vains efforts! le Trépas m'est plus doux que la haine.
Beauté capricieuse et vaine,
Tu sauras quel Amant ton cœur a pu trahir!

Demande à cette Grotte où j'épanchais mon Ame,
Demande à ces Rochers, plus sensibles que Toi,
Aux Zéphirs, moins tendres que Moi,
Si les Feux d'un Rival égaleraient ma Flâme.

Pourquoi, funeste Amour! pourquoi, Dieu séducteur,
M'as-tu fait adorer une Beauté perfide?
Pourquoi, fatale Adélaïde,
A ce perfide Amour as-tu livré mon cœur?

Ah! cessez de vos Coups l'affreuse intelligence;
Cessez contre un Mortel de vous unir tous deux!
Et du moins, soit Grâce ou Vengeance,
Arrachez-moi le Jour qu'empoisonnent vos Feux!

ODE X.

A DES ROSES,

SOUS LESQUELLES ADÉLAÏDE CACHAIT NOS LETTRES.

O confidentes de mes larmes,
Roses, qu'Adélaïde effeuilla de ses mains!
Roses, qui d'un temps plein de charmes
Retracez à mes yeux les jours purs et sereins.

Roses, qu'une Amante enflammée
Prodiguait pour voiler nos Secrets amoureux!
Roses, dont la feuille embaumée
Voile et parfume encor les débris de nos Feux!

Doux restes des plus doux mensonges,
Où Vénus égarait mes crédules soupirs,
Ne fuyez pas avec les Songes
Dont l'aile a dissipé ses feux et mes plaisirs!

Restez! et dites-moi sans cesse
Combien Adélaïde adorait son Amant!
Restez; et flattant ma tendresse
Enivrez-la toujours d'un souvenir charmant.

Hélas! quand un Or vil possède
Et m'enlève à jamais ce que j'aimai le plus,
Ne craignez pas que je vous cède
Pour la Faveur des Rois, pour tout l'Or de Plutus!

ODE XI.

APRÈS LA CONQUÊTE DE MINORQUE.

Fuyez, guerrières alarmes!
Albion cède à nos Armes;
Revenez, Jeux et Festins:
Que Louis calme la Terre;
Et qu'une amoureuse Guerre
Trouble seule nos Destins.

Plein d'un transport légitime,
Viens, Ami! que la Victime
Tombe aux Autels de Comus;
Viens dans ta Coupe vermeille
Verser le Jus de la Treille
Sous les regards de Bacchus.

Guerrier toujours indomptable,
A Gnide, aux Combats, à Table,
Ce Dieu nous rendra Vainqueurs:
Sa main, qu'il arme d'un Verre,
Lançait jadis le Tonnerre,
Ou séchait de tendres pleurs.

La Jeunesse l'environne ;
Par lui le Printemps couronne
Le front glacé des Hivers :
Il déride la Sagesse ;
Et sa riante largesse
L'endort sous les Pampres verds.

Malheur à ces Vertus sombres
Qui s'enveloppent des Ombres
Et du Manteau de Zénon !
Je crains leur mélancolie ;
C'est toujours une Folie
Que l'excès de la Raison.

Mais fuis une ivresse impure ;
Laisse à Vénus sa Ceinture ;
Laisse à l'Amour son Bandeau :
La débauche nous énerve ;
Faisons badiner Minerve
Sans éteindre son Flambeau.

De ces Raisins couronnée
Vois Diane enluminée
Danser à l'ombre des Bois,
Tandis qu'aux Nymphes légères,
Sur un Trône de Fougères,
L'Amour va dicter ses Lois.

Bacchus ! tout cède à tes Charmes ;
Le Dieu Mars te rend les Armes ;
Vénus chérit tes Faveurs ;
Et sur ta Liqueur brillante
L'espérance consolante
Vient sourire à nos Douleurs.

Tu mis les Titans en poudre ;
Tu fais chanceler la Foudre
Dans la main du Roi des Dieux :
Aux Enfers, tes mains terribles
Brisaient les Têtes horribles
D'un Monstre abhorré des Cieux.

Mahon t'a vu dans nos tentes,
Sous les Foudres éclatantes,
Encourager nos Soldats :
Tu combattais à leur tête
Sur ces Rocs d'où la Tempête
Lançait au loin le Trépas.

O combien l'Anglais sauvage,
Dont jamais le froid Rivage
N'a joui de tes regards,
Pâlit quand ta main guerrière,
Sur la brèche meurtrière,
Déchira ses Léopards !

Enfin nos Jours seront calmes;
Enfin s'uniront nos Palmes
A tes Pampres réjouis :
Bacchus! viens combler ta Gloire;
Viens enivrer la Victoire
A la santé de Louis!

ODE XII.

APRÈS MES MALHEURS ET L'INFIDÉLITÉ D'ADÉLAÏDE.

Quoi! je lui confiais mon âme!
Elle seule régnait sur mes sens égarés!
Je ne vivais que de sa flâme,
Et soudain, ô Parjure infâme!
L'Ingrate ose trahir mes Feux désespérés.

Eh! quel temps choisit la Cruelle
Pour venir m'accabler de sa lâche rigueur!
Quand le Destin m'est infidèle;
Quand je me reposais sur Elle;
Quand mon Cœur n'avait plus d'asile que son Cœur!

Hélas! de sa Bouche adorée
Un soupir!... un soupir m'eût payé l'Univers!
D'un soupir mon âme enivrée
Eût rendu grâce à Cythérée;
Et j'aurais à ce prix adoré mes Revers.

Ah! pour une Amante perfide
L'Olympe est-il sans Feux? l'Érèbe sans Tourment?
Que faites-vous, triple Euménide?
Laissez la pâle Danaïde;
Leurs Époux sont vengés; ah! vengez un Amant!

Ravagez ces Charmes parjures,
Ces yeux qui me disaient : Je t'aimerai toujours ;
Ces lèvres que je crus si pures,
Où, parmi de si doux murmures,
Ses Baisers me juraient de si tendres Amours.

Et quand je goûte un bien suprême,
Dans un gouffre de Maux l'Ingrate m'a plongé !
Ah ! périsse tout ce que j'aime,
Adélaïde.... Amour.... moi-même !...
Qu'il est doux de mourir après s'être vengé !

ODE XIII.

A MA LYRE,

SUR LE MÊME SUJET.

Cesse tes cris gémissans;
C'est trop pleurer la Perfide :
O Lyre ! par tes Accens
Venge-moi d'Adélaïde.

Ce soir, vers l'instant fatal
Où l'Ingrate encor plus vaine,
Souriant à mon Rival,
Semblera t'entendre à peine;

Pour confondre sa fierté,
Chante aux yeux de l'Infidèle
Les yeux d'une autre Beauté....
S'il est encor d'autre Belle !

Forme des Accords si fiers
Que mon Rival en pâlisse :
Forme de si tendres Airs
Que l'Ingrate s'attendrisse !

ODE XIV.

AU SOLEIL,

SUR LES MALHEURS DE LA TERRE, DEPUIS LE DÉSASTRE DE LISBONNE, EN 1755.

1761.

O toi dont l'œil tutélaire
Verse partout ses bienfaits!
Soleil! dont le globe éclaire
Les Vertus et les Forfaits!
Dis-nous, Flâme vigilante,
Si ta Sphère étincelante
Prêta jamais ses rayons
A des Jours plus déplorables,
A des horreurs comparables
Aux horreurs que nous voyons.

C'était donc peu que la Terre
Ébranlât ses fondemens,
Et qu'une intestine Guerre
Armât tous les Élémens!
C'était peu que leurs ravages
Eussent troublé nos Rivages,

Et parcouru l'Univers *,
Depuis les Bornes d'Hercule,
Jusqu'où le Nord se recule
Dans le sein glacé des Mers!

Fallait-il, Astre du Monde,
Qu'à ces fatales horreurs,
A ces Révoltes de l'Onde,
L'Homme joignît ses Fureurs?
Et voilà que des Perfides
Blessent de traits parricides
Deux Monarques adorés **;
Quand sur des Gouffres encore
Lisbonne tremble et déplore
Ses Murs, ses Fils dévorés!

Tu le sais, Flambeau céleste!
Toi qui, par leur centre ouvert,
Frappas d'un rayon funeste
Tout l'Érèbe découvert.
Ne vis-tu pas les Furies,
Déployant leurs barbaries,
Fuir ces Gouffres redoutés;
Et des Gorgones impies
Les Couleuvres assoupies
S'éveiller à tes Clartés?

* Le Tremblement de terre qui détruisit Lisbonne, se fit sentir dans toutes les parties du Globe.

**. Assassinat de Louis XV, en 1757, et du Roi de Portugal, en 1758.

Cependant, sur le Rhodope
Agitant ses Traits vengeurs,
Trois fois Mars troubla l'Europe
De ses tonnantes Clameurs :
Trois fois l'horrible Tartare
Répéta ce cri barbare ;
Et les Mères, à ces cris,
Trois fois détestant les Armes,
Sur leur Sein baigné de larmes
Pressèrent leurs tendres Fils.

Vois-tu de l'Europe entière
S'armer les Fleuves jaloux,
Et pleins d'une ardeur guerrière
Choquer leurs Flots en courroux ?
C'est la Tamise insolente,
C'est la Vistule opulente,
C'est la Sprée aux fiers roseaux,
C'est le Rhin, l'Elbe et la Seine,
Et le fougueux Boristhène,
Dont Mars enflâme les Eaux.

Tel des hautes Pyrénées,
Tombe un orageux Torrent,
Dont les Vagues effrénées
Enflent le Cours dévorant :
Il renverse les Driades ;
Il entraîne les Naïades ;
Il submerge les Vallons :

Ses Flots roulent sur la Terre
Avec le bruit du Tonnerre
Et l'Aile des Aquilons ;

Ou tel que du vaste Gouffre
Qu'Etna renferme en ses flancs,
S'échappe un Fleuve de Soufre,
De Rocs, de Métaux brûlans.
L'Air s'embrase, les Champs fument ;
Les Forêts au loin s'allument ;
Les Remparts sont engloutis ;
Et le Volcan, dans sa rage,
Roule ce brûlant Orage
Jusqu'aux Gouffres de Thétis ;

Tel des Sommets de la Thrace
Descend Mars dans sa fureur :
Ses yeux lancent la Menace,
Et son Casque la Terreur ;
Son souffle allume la Guerre,
Son Char dévore la Terre :
La Mort guide ses Coursiers ;
Et Bellone échevelée,
Dans la sanglante mêlée
Presse le choc des Guerriers.

Là, dans l'horreur et la poudre,
Le Fer insulte le Fer :

La Foudre combat la Foudre :
L'Éclair répond à l'Éclair.
Oh ! que de Remparts s'écroulent !
Oh ! combien de Fleuves roulent
Les Corps sanglans des Héros !
Et de son Aile effroyable
La Discorde impitoyable
Couvre la Terre et les Flots.

Belle Reine d'Idalie,
Viens, dans cet affreux moment,
Viens aux Champs de Westphalie
Reconnaître ton Amant.
Épris des Feux de Bellone,
Il a brisé ta Couronne :
Le Fer, la Mort sont ses Jeux ;
O Vénus ! rends-lui ta Flâme ;
O Vénus ! calme son Ame :
Éteins ce Foudre orageux !

Mais loin des bornes de l'Onde,
Et sous des Astres nouveaux,
La Guerre en Cyprès féconde,
Précipite nos Vaisseaux.
Déjà les deux Hémisphères
De nos Crimes sanguinaires
Ont partagé les horreurs ;
Et l'Europe tyrannique
Promène dans l'Amérique
Ses vagabondes Fureurs.

Sous quel immense esclavage,
O noble Fille des Mers * !
Tu courbas ton front sauvage,
Et tendis tes mains aux Fers,
Lorsque l'Amante du Pôle **,
Bravant les fureurs d'Éole
Et tous les Flots mutinés,
Sur un Abîme liquide
Dirigea le vol rapide
Des Navires effrénés !

Malheur, malheur au Barbare
Qui, prenant l'Or pour Conseil,
Porta cette Europe avare
Chez les Peuples du Soleil !
Soleil ! ton Courroux s'allume !
Tu vis tomber Montezume
Sous des Monstres triomphans :
Dans leur farouche délire
Ils détruisaient ton Empire,
Ils égorgeaient tes Enfans !

Un nouveau Crime t'irrite !
Albion, à tes regards,
Franchit la vaste Amphitrite,
Déchaîne ses Léopards.

* L'Amérique.
** La Boussole.

Le Fer luit : ce Bord fertile,
Teint du sang de Jumonville,
En boit à regret les Flots;
Et ce sang arme la Foudre
Qui veille pour mettre en poudre
Nos implacables Rivaux.

Roi des Cieux! ainsi la Guerre
Partout souille tes Bienfaits!
Ainsi l'Or, Roi de la Terre,
Souffle partout les Forfaits!
Tu gémis de voir l'Afrique
Vendre aux Tyrans du Mexique
Sa Noire fécondité,
Que plonge au fond des Abîmes,
Où l'Or germe avec les Crimes,
L'avare Inhumanité.

Ah! périsse la Mémoire
De nos lamentables Jours!
Grand Dieu! quelle Ombre assez noire
En peut absorber le Cours?
Siècle infâme! Siècle atroce!
Où l'Impiété féroce
Du Ciel usurpa les Droits!
Le Trône est sans Priviléges;
Et les Poignards sacriléges
Ont frappé le Sein des Rois *.

* Ce fut le Fanatisme qui arma les Assassins contre les Rois de France et de Portugal.

Soleil! à nos Destinées
Prête des Jours plus sereins;
Vers les Isles Fortunées
Conduis nos pas incertains.
Bords rians, douce Contrée,
Où la fugitive Astrée
Reposa ses Ailes d'or!
C'est là que, bravant les Parques,
L'Homme a ses Dieux pour Monarques,
Et la Vertu pour Trésor.

Là, d'une Thémis vénale,
Jamais l'organe effronté
Ne vendit, avec scandale,
Son Oracle à la Beauté.
Là, par un affreux Mystère,
Jamais l'Époux adultère
Et l'infâme Ravisseur,
Pour écraser l'Innocence,
N'appelèrent la Puissance
Au secours de la Noirceur.

Jamais l'horrible Mégère
N'y vint, d'un fatal Tison,
Armer la coupable Mère
Du Héros de Calydon *.

* *Méléagre*, qui dut la Mort à sa Mère *Althée*. Elle brûla le Tison fatal auquel était attachée la Vie de *Méléagre*.

Jamais la main égarée
D'une Sœur dénaturée
Du Sang n'y rompit les Nœuds.
Là, Soleil! tes Feux augustes
N'éclairent que des Cœurs justes,
Des Cœurs purs comme tes Feux.

Ces illusions charmantes
D'un bonheur en vain promis,
Et les fidèles Amantes,
Et les sincères Amis,
Tous ces aimables Mensonges,
Qui, plus légers que des Songes,
Trompaient nos crédules yeux,
Quittant leur vaine apparence,
Y font goûter l'assurance
D'un Bonheur digne des Dieux.

Là, sous mille Fleurs écloses,
L'Onde roule des Saphirs :
Les Champs sont peuplés de Roses :
L'Air est peuplé de Zéphirs.
L'Encens naît sur ces Rivages,
L'Encens y fait les Nuages :
On n'entend que des Concerts.
Là, sourit à la Nature
Une Aurore toujours pure,
Des Ombrages toujours verds.

Aux regards des Euménides,
Beaux Lieux, soyez inconnus!
Volez-y, Muses timides,
Et vous, Amours ingénus.
Fuyez ces Rives coupables,
Ces Gouffres inexorables,
Ces Élémens conjurés.
Soleil! que ta flâme oublie
Ces Bords, dont la vue impie
Souilla tes Rayons sacrés!

ODE XV.

A UNE MAÎTRESSE ABSENTE,

APRÈS UNE LETTRE INJURIEUSE.

N'était-ce pas assez des rigueurs de l'Absence?
Devais-je, par mon imprudence,
D'une Beauté sensible irriter les tourmens?
Pardonne! ô de mon Cœur la moitié la plus chère!
Pardonne! j'ai brisé la Plume téméraire
Qui servit mes ressentimens.

Pour deux Cœurs enflammés que le Destin sépare,
Pour tromper l'Absence barbare,
Vénus même inventa les Billets amoureux:
Sur un papier discret la Parole tracée,
Aux Bords les plus lointains fit voler la Pensée;
Amour! elle peignit tes Feux.

Et moi, cruel Amant! quel usage funeste
Ai-je fait de ce Don céleste,
Qui de ma jeune Amante eût calmé les regrets?
Ma colère a tracé des lignes criminelles;
J'ai condamné ses yeux à des larmes cruelles
Par des reproches indiscrets.

Que ne peut le Courroux quand il aveugle une Ame!
L'Airain tonnant, le Fer, la Flâme,
S'opposeraient en vain à ce Monstre indompté;
Il braverait la Foudre et la Vague écumante;
Il blesserait les Dieux!... puisqu'il blesse une Amante,
Et qu'il outrage la Beauté.

L'Insensé qui pétrit l'Argile à son Image,
Sans doute a du Lion sauvage
Mis la férocité dans le cœur des Mortels:
Trop digne qu'un Vautour à jamais le dévore,
C'est lui seul, ô Vénus! Déité que j'adore,
Qui m'a fait braver tes Autels.

Mais la douce Prière aux lèvres gémissantes,
Étendant ses mains suppliantes,
Suit la rapide Injure au regard effronté:
Elle baisse ses yeux de pleurs toujours humides;
Et, près de Jupiter portant ses Vœux timides,
Désarme l'Olympe irrité.

Toi! qui d'Adélaïde as fait naître les Charmes,
Vénus! présente-lui mes larmes;
Une jeune Beauté n'a pas un cœur d'airain:
Que de ses yeux en pleurs s'échappe un doux sourire,
Comme on voit dans l'Orage un doux rayon nous luire,
Et promettre un Jour plus serein.

ODE XVI.

A LA MÊME, LE MÊME JOUR,

EN RECEVANT UNE LETTRE D'ELLE.

Oui, je te reconnais, ma chère Adélaïde!
Voilà du tendre Amour les naïves douleurs :
Tes larmes ont coulé sur ta Plume timide,
Et je baise, en pleurant, les traces de tes pleurs.

Que ces mots effacés me peignent bien ton Ame!
Ils flattent mes regards heureux et désolés.
J'essuîrai tes beaux yeux par cent Baisers de flâme;
Ils pleureront encore, et seront consolés.

Moins plaintive, à mes yeux tu serais moins charmante;
Ah! combien ta douleur a d'empire sur moi!
C'est vous que j'en atteste, ô larmes d'une Amante!
Je t'aime, Adélaïde! et n'aimerai que Toi.

Que dis-je? Amant barbare!... Une Lettre fatale
Vole à ce tendre Cœur porter de nouveaux Coups :
Ah! j'ai lancé le Trait du malheureux Céphale!
Mais Procris, en mourant, pardonne à son Époux.

Ma Grâce est dans ton Cœur : ton Ame généreuse
Ne m'accablera point d'un reproche éternel.
L'Amante qui pardonne est encor trop heureuse ;
Et si je t'aimais moins, j'eusse été moins cruel.

ODE XVII.

A UN CONVIVE ASTRONOME.

Ami, laisse rouler la Terre
Autour de l'Astre des Saisons :
Ris et bois : j'aime mieux ce Verre
Que l'Astrolabe des Newtons.

Qu'importe qu'au centre du Monde
Le Soleil fixe ses Destins,
Pourvu que sa chaleur féconde
Mûrisse toujours nos Raisins.

Tout son plaisir, toute sa gloire,
C'est de colorer ce doux Jus;
La nôtre, Ami, c'est de le boire;
Boire, Aimer, que faut-il de plus?

Crois-moi; sous l'ombre de la Treille
Goûte le charme des beaux Jours :
Chaque heure, en fuyant, nous conseille
De ravir des momens si courts.

Et Toi, Lyre! aimable Convive,
Qui sais plaire aux Festins des Dieux,

Rends notre allégresse plus vive
Par tes Accens mélodieux.

Qu'A tes Sons la folle Ménade
Danse sous nos planes touffus,
Tandis qu'une vive Naïade
Rafraîchit l'Urne de Bacchus.

Ainsi, mêlant avec adresse
Le doux Myrte au Pampre glacé,
Je respire une double ivresse
Sous leur feuillage entrelacé.

Si jamais l'envieux Saturne
Me jette un sinistre regard,
O Bacchus! je veux dans ton Urne
Enivrer ce maudit Vieillard!

ODE XVIII.

AU MOIS DE MARS,

APRÈS UN RACCOMMODEMENT AVEC ADÉLAÏDE.

1781.

Règne, règne à jamais dans les Fastes de Guide,
Mois heureux! que ta Gloire y brille en Lettres d'or!
C'est Toi qui m'as donné ma chère Adélaïde;
C'est Toi qui me la rends encor.

C'est peu que des Zéphirs tu ranimes les Ailes,
Et qu'au Bélier céleste ouvrant le sein des Airs,
Tu sèmes le Printemps de quelques Fleurs nouvelles,
Impatientes des Hivers.

Ah! par ton influence amoureuse et divine,
Toi qui portes le Nom d'un Amant de Vénus,
Ma jeune Amante, encor plus belle qu'Éricine,
Reprend des Nœuds interrompus.

Ton doux éclat me guide à son Alcove aimée,
A ce Lit, doux témoin, mais qui depuis.... hélas!
Mon œil en reconnaît la route accoutumée;
Mon cœur tressaille à chaque pas.

Là, je vois ses beaux yeux, me souriant encore
S'attendrir, se voiler de charmantes langueurs
Et le feu du Plaisir, dans ces yeux que j'adore,
Étinceler parmi les pleurs.

Là, sa Bouche m'appelle, et ses Baisers humides
Enivrent mes Baisers de Nectar et de Feux;
Comme au Jour où Vénus a de Flâmes liquides
Pénétré ses Flancs amoureux.

Tu croissais au doux Sein d'une Amante si belle,
Gage invisible encor de ses Baisers chéris!
Je te sens palpiter sous la main paternelle;
Jeune Enfant, tu seras mon Fils!

Et Toi, qui de ma Flâme as calmé les Orages,
Toi, qui remets au Port le Vaisseau des Amours!
Mois chéri! Mois divin! puissent d'affreux Nuages
Ne jamais effrayer ton Cours!

ODE XIX.

A UNE VIEILLE COQUETTE.

Fuis, vieille Athlète d'Amathonte;
Fuis l'Amour aux Jeux enfantins!
Cède à l'Age qui te surmonte;
Ne sois plus l'horreur et la honte
De nos Lits et de nos Festins.

Ton Miroir te dit que la Parque
Est lasse de filer tes Jours :
Déjà promise au noir Monarque,
Te sied-il, un pied dans la Barque,
D'agacer encor les Amours ?

Ta voix tremblante nous bégaye
Le nom de Bacchus et des Ris;
Mais ta voix, ton sourire effraye
Le Dieu pétillant qui s'égaye
Dans la Coupe de Lycoris.

Tu fardes d'une main rusée
Tes Charmes jadis si connus :
Du Peuple aujourd'hui la risée,
Tu n'es plus que la cendre usée
D'un Flambeau qu'alluma Vénus.

Zélis, dont la blancheur vermeille
Consumait ses pâles Amans,
Zélis aux Colombes pareille,
Vécut peu ; mais d'une Corneille
Le Sort t'a réservé les ans.

Les Grâces, les doux Badinages
S'épouvantent de tes Soupirs :
Vieux Myrte dépouillé d'ombrages,
Tu ne verras plus tes Feuillages
Caressés des jeunes Zéphirs.

Ton front sillonné par Saturne
Se pare de cheveux menteurs :
De tes yeux l'orbe taciturne
Paraît une Lampe nocturne
Qui jette un feu pâle et des pleurs.

L'Amour a laissé dans tes rides
L'Essaim des Desirs effrontés.
Mais, loin de tes Lèvres avides,
Le feu de tes Baisers livides
Met en fuite les Voluptés.

Non, tout l'Art de la Thessalie
Ne peut te rendre les Appas
Ni les Roses de ma Délie ;
Tu n'iras plus dans Idalie
Vivre d'un amoureux Trépas.

Quand, malgré les glaces de l'Age,
Mêlée aux Nymphes du Printemps,
Tu suis encor l'Amour volage,
Je crois voir un sombre Nuage
Parmi des Astres éclatans.

Dieux! quelle fut mon épouvante
Lorsque ta nocturne fureur,
De rage et d'amour écumante,
Me surprit au Sein d'une Amante,
Et tous deux nous glaça d'horreur!

Tels, de leur Tombe diffamée,
Sortent les Vampires cruels,
Quand, la Nuit, leur Ombre affamée
Suce d'une lèvre enflammée
Tout le Sang des pâles Mortels.

ODE XX.

EUROPE.

« Où vais-je? Dieux! ô Dieux! et quel Monstre rapide
» M'entraîne, en bondissant, sur la Plaine liquide?
» La Vague m'environne et me glace d'effroi :
» O ma douce Patrie! ô mes Sœurs! ô ma Mère!
» O Palais de mon Père!
» Tu ne reverras plus la Fille de ton Roi!

» Bords heureux de Sidon! Rives enchanteresses!
» Ai-je dû préférer un Monstre et ses caresses
» Au charme de cueillir vos innocentes Fleurs?
» Je te rappelle en vain, Berceau de mon Enfance!
» Errante et sans défense,
» Je cours l'Onde orageuse, hélas! sourde à mes pleurs.

» Venge-moi, Jupiter! (et l'Imprudente ignore
Que le Dieu qui l'enlève est le Dieu qu'elle implore!)
» O Jupiter! foudroie un Monstre audacieux,
» Un fatal Ravisseur, dont les perfides Charmes,
» Sources de tant de larmes,
» De la crédule Europe ont trop séduit les yeux.

» Mer terrible! ah! qu'au moins ton utile furie,
» Si je n'ai pu, vivante, aborder ma Patrie,
» M'y rende pour jamais par un Naufrage heureux :
» Jette Europe mourante au Bord qui la vit naître;
» Prompte à m'y reconnaître,
» Ma Mère attend de Toi ce Présent douloureux.

» Mais quelle Isle soudaine offre au loin ses Rivages?
» Ah! s'il est sur ces Bords quelques Monstres sauvages,
» Qu'ils viennent de mes Jours terminer les horreurs;
» Avant qu'un noir chagrin me sèche et me dévore,
» Puissé-je, belle encore,
» Des Tigres affamés repaître les fureurs »!

Telle Europe fendait le sein des Mers profondes;
Tels ses cris égarés frappaient les vastes Ondes;
Ses blonds cheveux épars flottaient au gré des Airs;
Et les Fleurs qu'en son Voile elle avait amassées,
Sur les Flots dispersées,
Vont servir de guirlande aux Déesses des Mers.

Un nuage de pleurs cache à ses yeux timides
Ces Tritons, accourus de leurs Grottes humides,
Qui tous la contemplaient d'un œil respectueux;
Tandis qu'un Dieu Vainqueur, plein d'amour et de joie,
Bondissant sous sa Proie,
Vers la Crète s'élance à pas impétueux.

A peine il y touchait; ô merveille suprême!
Ce Taureau qui n'est plus, c'est Jupiter lui-même!
C'est le Dieu qui préside aux Lambris étoilés;
Qui, des sommets d'Olympe au centre de la Terre,
Fait rouler son Tonnerre,
Ou calme d'un Regard tous les Cieux ébranlés.

Mais toujours la Grandeur eut des soins trop austères;
Toujours la Majesté nuit aux tendres Mystères!
Jupiter aime : il veut ne paraître qu'Amant;
Sa Foudre, ses Éclairs, cette Pompe terrible
Fuit de son Front paisible,
Et n'y laisse briller qu'un feu doux et charmant.

« Belle Europe, dit-il, pourquoi gémir encore?
» Contemple à tes genoux Jupiter qui t'adore,
» Heureux d'être Immortel pour t'adorer toujours!
» Je n'ai point fui l'Olympe : il n'est qu'où tu respires;
» Même quand tu soupires,
» Je sens que ta Douleur embellit les Amours.

» Conçois un noble Orgueil, Mortelle fortunée!
» Cède au Maître des Dieux; cède à la Destinée
» Qui réserve à ta Race un immortel honneur :
» Je veux de nos Soupirs consacrer la Mémoire;
» Que l'excès de ta Gloire
» Apprenne à l'Univers l'excès de mon Bonheur.

» Tu vois ces doux Climats, riche et vaste Contrée
» Qu'échauffe avec amour la Zône tempérée,
» Et que pressent deux Mers de leurs Flots écumeux;
» Du Monde divisé cette noble Partie
» Va t'être assujétie,
» Et d'Europe à jamais porter le Nom fameux.

» C'est là qu'est ton Empire : il doit braver les Parques.
» Que de Peuples rivaux! que de puissans Monarques
» Te doivent leur Naissance, et leur Gloire, et leurs Noms!
» Mais, Europe, ta Fille à mes yeux la plus chère,
» Doux espoir de son Père,
» C'est la Reine des Lys, l'Amante des Bourbons.

» Ils seront, ces Héros : j'armerai leur Courage;
» Leur Trône à l'Univers doit faire un vaste Ombrage,
» Et leurs Fronts s'élever sur la Tête des Rois,
» Autant que de l'Ida les plus superbes Chênes,
» De leurs têtes hautaines,
» Surpassent l'Arbrisseau, frêle habitant des Bois.

» Je mettrai dans leurs mains l'Olive et le Tonnerre;
» Leur Sort sera de vaincre ou d'éclairer la Terre:
» La main des Arts ceindra leurs Fronts victorieux;
» Et ce brillant Essaim que de la nuit des Ages
» Enferment les Nuages,
» Saura franchir des Temps l'obstacle injurieux.

» Mère superbe ! alors de tes Fils entourée,
» Sous l'ombrage des Lys, triomphante, adorée,
» Combien tu chériras ces Fruits de nos Amours !
» Veux-tu de ces Destins, par un refus injuste,
» Rompre la Chaîne auguste,
» Et, contraire à mes Feux, reculer ces beaux Jours » ?

Un Baiser suit ces mots : Europe, demi-nue,
Craint de céder, et cède à sa Flâme ingénue ;
Son Voile et sa Pudeur en vain luttent encor :
Que ne peut un Amant ! leurs Baisers se répondent ;
Leurs Ames se confondent ;
Et l'Olympe, autour d'eux, verse un Nuage d'or.

ODE XXI.

Qu'un Esclave des Rois admire
Ces Jardins soumis aux Ciseaux,
Où Flore languit sans Zéphire,
Où dans le Bronze et le Porphire
L'Onde regrette ses Roseaux.

Moi, j'aime ces Forêts altières,
Séjour antique des Sylvains,
Et leurs Cimes irrégulières,
Et ces Ombres hospitalières
Qui me séparent des Humains.

Ici, mon Ame libre et pure
Goûte de saints ravissemens.
Ce Mont couronné de Verdure,
Me semble un Trône où la Nature
Triomphe aux yeux de ses Amans.

Et Vous, Naïade salutaire,
Dont l'Urne baigne ces Coteaux,
Dans votre Grotte solitaire
Recevez un Cœur tributaire
De l'innocence des Hameaux.

Folatres Nymphes de ces Plaines,
Mon cœur s'abandonne à vos Jeux :
Fortune ! je brise tes Chaînes ;
Je viens boire dans ces Fontaines
L'Oubli des Palais orageux.

ODE XXII.

SUR UN BILLET EN VERS, ÉGARÉ DANS UN BOSQUET.

Volez, Amours! volez, Zéphirs!
Déployez vos Ailes légères;
Agitez ces Gazons, soulevez ces Fougères;
Servez mes rapides Desirs.
Volez, Amours! volez, Zéphirs!
Parcourez ces Bosquets, et rendez à ma Flâme
Ces Vers, confidens de mon Ame,
Ces Vers tracés par mes Soupirs.

Ah! que rarement la Prudence
Est la Compagne des Amans!
Que d'un Mortel glacé l'oisive indépendance
Connaît peu ces égaremens!
Lycoris! Lycoris! ô songe d'un cœur tendre!
Absente de mes yeux, et présente à mon cœur!
J'écoutais Philomèle, et je croyais t'entendre!
Que j'ai payé cher mon erreur!

Vers égarés dans ce Bocage,
M'êtes-vous ravis pour toujours?
Hélas! m'annoncez-vous que Lycoris volage
Doit échapper à mes Amours?

Ah! du moins, tendres caractères,
Ne prodiguez point nos Secrets;
Trompez nos Dianes austères,
Et nos Actéons indiscrets.

Fuyez l'antique Prude, hélas! que rien n'apaise;
Et qui, vous déchirant pour venger sa Pudeur,
Vous punirait de sa Laideur,
Et d'une Vertu qui lui pèse.
La Coquette, trop prompte à vous appercevoir,
Vous trahirait par imprudence;
Ou d'un pas dédaigneux la froide Indifférence
Vous profanerait sans vous voir.

Ah! qu'un Mortel sensible est un Mortel aimable!
Plus il est enflammé, plus il a de Vertus!
Tout son Être respire un charme inexprimable.
Observez bien ses Traits; ils sont doux, ingénus:
Une langueur intéressante,
Tout l'abandon du Sentiment,
Un silence rêveur, une pâleur touchante.....
Qui peut méconnaître un Amant?

Voila l'heureux Mortel digne de nos Mystères.
S'il porte jusqu'à vous ses langueurs solitaires,
Rêvant à l'Objet de ses Feux,
A ses tendres regards hâtez-vous de paraître!

Offrez-vous à ses pas, voltigez autour d'eux.
C'est l'Amour qui vous a fait naître;
Quel Amant peut vous méconnaître?
Quel Amant peut trahir des Secrets amoureux?

Ah! s'il vous rend à ce que j'aime
Sans révéler des Feux si doux,
Promettez-lui, mes Vers, une faveur suprême,
Telle que Jupiter en deviendra jaloux,
Telle qu'Amour voudrait la payer de son Ame,
Telle que Mars jamais n'en obtint de Cypris,
Un Baiser de Rose et de Flâme,
Un seul Baiser de Lycoris!

ODE XXIII.

LES VOLAGES.

J'ai vu Zéphir et Lindor
Qui, sur l'Aile du Mystère,
S'envolaient d'un même essor
Vers les Rives de Cythère.

Brillans de Feux imposteurs,
Tous deux vont lasser leurs Ailes
A tromper toutes les Fleurs,
A trahir toutes les Belles.

Que de Parjures mêlés
A leurs caresses charmantes!
Roses crédules, tremblez;
Tremblez, crédules Amantes.

De la Rose est-il chéri,
Zéphir vole à l'Hyacinte;
De Lise est-il favori,
Lindor brûle pour Aminte.

Plus jaloux de conquérir
Que de goûter leur Conquête,

Impatiens du Plaisir,
Nul Charme ne les arrête.

Qui pourrait dans son essor
Fixer le Zéphir volage,
Saurait aussi de Lindor
Fixer l'inconstant hommage.

ODE XXIV.

A VÉNUS.

Charmante et cruelle Déesse,
Épargne, épargne un Cœur trop soumis à tes Lois!
Calme le trouble qui me presse;
O Vénus! puis-je aimer sans cesse?
Dois-je seul de ton Fils épuiser le Carquois?

Ne sais-tu pas qu'Adélaïde,
Après mille Sermens et des Nœuds solemnels,
Tout à coup Amante perfide,
A toi-même, à l'Enfant de Gnide,
Hélas! m'a fait jurer des Adieux éternels?

En butte aux Flèches amoureuses,
J'ai trop long-temps erré dans les Bois de Paphos;
Trop long-temps ses Mers dangereuses
Ont vu mes Courses malheureuses
Enrichir les Écueils et fatiguer les Flots.

Le Daim qui peut rompre ses toiles,
Revient-il s'engager dans les rets du Chasseur?
Trahi des Vents et des Étoiles,
Va-t-il leur confier ses Voiles,
Le Nocher qui du Port goûte enfin la douceur?

Loin de moi les tendres alarmes ;
Déesse ! guide ailleurs tes Cygnes amoureux :
Né pour la Gloire de tes Armes,
B**** t'appelle ; et de tes Charmes
Il étendra l'Empire ; il lancera tes Feux.

Protège ce Mortel aimable ;
Bannis de ses Amours les soins noirs et rêveurs ;
Ah ! si ta Bonté secourable
Fléchit sa Nymphe inexorable,
Nous saurons, ô Vénus ! te payer ces Faveurs.

Ton Nom, sur les Rives de l'Eure,
De ses Bois paternels charmera les Échos :
Là, dans un Temple de Verdure,
Sa main religieuse et pure
Te posera vivante en marbre de Paros.

Là, des Climats lointains du Mage
Brûlera devant Toi le précieux Encens ;
Là, des Fleurs l'odorant hommage
Viendra parfumer ton Image,
Non sans d'aimables Jeux et de tendres Accens.

Ah ! que ces Bords doivent te plaire !
Le second des Henris te les a consacrés ;
Ta Diane, qui lui fut chère,
Dans Anet, séjour du Mystère,
Lui prodigua cent fois ses Charmes adorés.

Et, jouet d'un Parjure infâme,
Seul! je ne goûte plus l'ivresse des Amours!
Seul! dans l'absence de ma Flâme,
Seul! dans le désert de mon Ame,
Les Muses vont remplir le vide de mes Jours!

Mais, ô Dieux! ma voix défaillante
Tombe, s'éteint : pourquoi ce silence éperdu?
Pourquoi cette Lèvre tremblante?
Pourquoi cette Larme brûlante?
Vénus! Adélaïde! ah! vous m'avez perdu!

Cruelle! dans l'Ombre glacée
Je te vois! je te vois quand l'Aurore me luit!
Dans tous les objets retracée,
Ta vue enflâme ma pensée;
Ton Image partout me brûle et me poursuit.

ODES.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

AUX FRANÇAIS.

PUBLIÉE EN 1762.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'OBJET le plus sublime de la Poésie, c'est d'être utile. Heureuse celle qui n'inspirerait que des Sentimens nobles et généreux! La Politique même saurait l'employer avec avantage au bien des États. Les Spartiates, ce Peuple si belliqueux, en connaissaient tout le prix, et dûrent la Victoire aux Vers de Tyrthée. Ce trait historique nous paraîtrait moins fabuleux, si notre Poésie était moins frivole et moins énervée.

Sic honor et nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus
Tyrthæusque mares animos in Martia bella
Versibus exacuit. HOR. de Arte Poëticâ.

ODE I.

AUX FRANÇAIS *.

O Messène ! frémis ** : Sparte n'est point domptée ;
Il lui reste ma Lyre : elle enflâme les Cœurs.
Tu le disais : ta Lyre, ô sublime Tyrthée !
Enfanta des Vainqueurs.

Français, ressaisissez le Char de la Victoire ;
Aux Armes, Citoyens ! il faut tenter le Sort.
Il n'est que deux Sentiers dans les Champs de la Gloire :
Le Triomphe ou la Mort.

Celui que Mars couronne au bout de la Carrière,
Sur ses pâles Rivaux lève un front radieux ;
Et la Palme qui luit sur sa Tête guerrière
Le place au rang des Dieux.

* Après nos défaites multipliées sous le Règne de Louis XV et de Pompadour, nos Généraux étaient le Prince Comte de Clermont, Contades, Soubise, etc. dignes choix de la Favorite. (*Note de l'Auteur.*)

** J'ai trouvé ces mots écrits de la main de l'Auteur sur un exemplaire imprimé de cette Ode : « Il faudra revenir à mon premier début, qui était d'*inspiration première*, ce que les plus beaux vers ne sauraient suppléer. O Messène ! frémis, etc. » Dans cette Version, que j'adopte, cette strophe tient la place des deux premières, imprimées en 1762, et réimprimées depuis dans la *Décade philosophique* et ailleurs : « L'hiver n'enchaîne plus, etc. » (*Note de l'Éditeur.*)

La Palme suit de près un espoir magnanime ;
Le doute des succès déjà touche aux revers.
Accourez, combattez ; la France vous anime ;
Les prix vous sont offerts.

L'entendez-vous gémir, cette auguste Patrie ?
Elle vous tend les bras, et ses yeux sont en pleurs :
Ses Lauriers sont épars ; sa Guirlande flétrie
Implore des Vengeurs.

« O mes Fils ! vous dit-elle, ô douleur trop amère !
» Quelle Ombre vient ternir vos Lauriers et mes Lys ?
» D'un Peuple généreux je me croyais la Mère :
N'êtes-vous plus mes Fils ?

» Jadis, quand la Victoire enflammait vos Ancêtres,
» Le Capitole eut peine à sauver ses Romains ;
» La Maîtresse du Monde eut vos Aïeux pour Maîtres ;
» Rome fut dans leurs mains.

» Que devient aujourd'hui cette Audace si fière ?
» Du Destin des Héros n'êtes-vous plus jaloux ?
» Prêts à franchir de Mars la sanglante Carrière,
» Soldats, où fuiriez-vous ?

» Vous, Guerriers ! vous, Français ! vous, mes Fils ! si vous l'êtes,
» Vengez-moi, vengez-vous ; osez être Vainqueurs :
» Les Périls, les Combats sont les seules Retraites
» Ouvertes aux grands Cœurs.

» Revenez, ô mes Fils, avec ou sur vos Armes !
» Ainsi Sparte guerrière éleva ses Enfans,
» Contente de les voir, au retour des alarmes,
» Ou Morts ou Triomphans !

» Si la Mort, qui toujours suit les fuites honteuses,
» Dans l'éternelle Nuit vous plongeait à mes yeux,
» De quel œil vous offrir aux Ombres belliqueuses
» De vos braves Aïeux ?

» Un seul de leurs regards saurait trop vous confondre;
» Que diraient les Clissons, les Dunois, les Bayards ?
» Enfans des Voluptés, qu'oseriez-vous répondre
» A ces Enfans de Mars ?...

» Là, vous verrez Moncalm, Ombre chère et sanglante;
» Ce Sang coula pour Moi, pour venger mes Revers :
» S'il respirait encor, l'Amérique tremblante
» N'eût point reçu de Fers...

» Que dis-je ? l'Amérique.... On insulte mes Rives;
» L'Anglais m'ose ravir et la Terre et les Eaux.
» Français ! verrai-je encor mes dépouilles captives
» Enrichir ses Vaisseaux ?

» O mes Fils !... » A ces mots, le trouble, les alarmes,
De sa voix maternelle interrompent le cours.
Français, vous l'entendez; c'est la Patrie en larmes
Qui vous tient ce Discours.

Vengez-la ; repoussez des Nations jalouses ;
De vos Aïeux du moins défendez le Tombeau,
Vos Pères, vos Foyers, le Lit de vos Épouses,
Et vos Fils au berceau.

Quels sont vos Ennemis? des Lâches, des Parjures,
Implorant tour à tour et bravant les Traités,
Des restes fugitifs de Légions obscures,
Par vous-mêmes domptés.

Vous n'eûtes pour Vainqueurs, ni le Fer homicide,
Ni ces piéges de flamme échappée en Volcans :
Votre Ennemi fatal, c'est ce Luxe timide,
Corrupteur de vos Camps.

C'est cet Orgueil jaloux, ces Haines intestines,
Qui, divisant les Chefs, immolent le Soldat :
Malheur à qui s'élève en foulant les ruines
Des Lois et de l'État!

Sur le Vaisseau public il faut veiller sans cesse
Pour triompher des Vents, des Rochers et des Mers :
Un seul moment encor de sommeil ou d'ivresse,
Et ses Flancs sont ouverts !

Sachez que nos Destins sont enfans de nous-mêmes.
La Fortune est un nom; le hasard a des lois,
Et ne fait point, sans nous, flotter les Diadêmes
Sur la Tête des Rois.

Pourquoi de vos Malheurs rendre les Dieux complices?
Nos revers sont toujours l'ouvrage de nos mains;
Ce qu'on nomme du Sort les aveugles Caprices,
Sont les Jeux des Humains.

De Crevelt, de Minden si la triste Mémoire
Imprimait dans vos cœurs ou la honte ou l'effroi,
Rappelez-vous Lawffeld, rappelez-vous la Gloire
Des Champs de Fontenoi.

Du Sang de nos Rivaux ces Plaines sont fumantes;
Le Soc y vient heurter leurs ossemens épars;
Et l'Escaut roule encor jusqu'aux Mers écumantes
Les casques et les dards.

Les Palmes d'Hastembeck, Filles de votre Audace,
Et Minorque soumise à vos premiers efforts,
Tout devait, dissipant la terreur qui vous glace,
Enflammer vos transports.

Ah! si de vos Lauriers la tige s'est flétrie,
Vrais Achilles, quittez les Myrtes de Scyros;
Combattre pour la Gloire et venger sa Patrie
Est le Sort d'un Héros.

Plus brûlant que ces Feux qui des sombres Ardennes
Embrasent les Forêts de Sapin en Sapin;
Plus fier que l'Aquilon précipitant les Chênes
Du haut de l'Apennin,

Il vole; il fait briller la flamme vengeresse;
La Terreur le dévance, et la Mort suit ses Coups:
Le Fer, le Feu, le Sang échauffe encor l'ivresse
De son noble Courroux.

Dans les Plaines de Mars s'il doit trouver sa Tombe,
Sa Tombe est un Autel respectable aux Guerriers;
Et couvert de Cyprès, heureux Vainqueur, il tombe
Sur un Lit de Lauriers.

Ainsi tomba jadis dans les Champs de Ravène,
Entouré d'Espagnols immolés par son bras,
Ce Nemours indompté que Mars suivait à peine
Dans le feu des Combats.

Vous eussiez vu la Gloire, en ces momens funestes,
De son Voile de pourpre entourant ce Héros,
Le porter tout sanglant sur les Voûtes célestes,
Loin des yeux d'Atropos.

Mais celui dont la Fuite ose acheter la Vie,
Revient, les yeux baissés, par de sombres détours;
Il craint tous les regards: la peur, l'ignominie
Enveloppent ses Jours.

C'est l'opprobre éternel des Bords qui l'ont vu naître,
Du Sein qui l'a nourri, des Flancs qui l'ont porté;
D'un Père, d'une Épouse il se voit méconnaître;
Ses Fils l'ont rejeté.

Vil aux yeux de l'Amour, vil aux yeux du Courage,
Lui-même il se dédaigne; il respire l'affront;
Le fardeau de la Vie est un poids qui l'outrage
Et lui courbe le front.

Ah! de ces vils Destins vos Ames indignées
S'embrasent à ma voix des Feux de la Valeur;
Et le Glaive assoupi dans vos mains dédaignées,
S'éveille pour l'Honneur.

Soldats! vouez ce Glaive aux dangers de la France;
Ne quittez point ce Fer de carnage altéré,
Que ce Fer n'ait éteint sa soif et sa vengeance
Dans un Sang abhorré.

S'il vous manque des Chefs, du fond des Rives sombres
Évoquons Luxembourg, ou Turenne, ou Villars:
Héros de nos Aïeux, marchez, augustes Ombres,
Devant nos Étendards.

Toujours on vit l'Audace enchaîner la Fortune;
Faites à la Victoire expier son erreur;
Dans le sein d'Albion, chez les Fils de Neptune,
Renvoyez la Terreur.

Tels d'affreux Léopards, dans leurs courses sanglantes,
Ravagent de Barca les Déserts escarpés;
Mais l'aspect d'un Lion, Roi des Plages brûlantes,
Les a tous dissipés.

Dieux! avec quels transports une Épouse, une Mère,
Vont presser le Vainqueur entre leurs bras chéris!
Qu'il est beau de couvrir les cheveux blancs d'un Père
Des Lauriers de son Fils!

Ce Fils verra les Siens, un jour dans sa Vieillesse,
Autour de lui pressés, suspendus à sa voix,
Éveiller leur Audace, enflammer leur Jeunesse
Au bruit de ses Exploits.

C'est alors que ma Lyre, Amante du Courage,
Consacrant ce Mortel par d'immortels Accens,
Fera d'un Nom si beau retentir, d'âge en âge,
Tout l'Empire des Temps.

VARIANTE.

Début de cette Ode, tel qu'il était en 1762.

L'hiver n'enchaîne plus les Foudres de Bellone;
La Gloire vient d'ouvrir le Cirque des Guerriers;
Et de ses fiers Amans déjà l'espoir moissonne
D'innombrables Lauriers.

Je vois de toutes parts, dans leur Pompe homicide,
Étinceler le Glaive et flotter les Drapeaux.
Mars agite son Casque, et Pallas son Égide,
Et la Mort ses Flambeaux.

Français, ressaisissez le Char de la Victoire, etc.

ODE II.

SUR LA VOIX DE FANNI, ENTENDUE UN JOUR D'HIVER.

Ah! quelle Voix brillante et pure!
Tendre et légère tour à tour,
De Zéphir c'est le doux murmure;
C'est le doux accent de l'Amour.
Quoi! l'Hiver glace la Nature,
Et Philomèle est de retour!

Déja l'Olympe se colore
De ses Feux les plus éclatans,
Déjà l'impatiente Flore
Devance les Ailes du Temps;
Fanni chante; elle fait éclore
L'Amour, les Fleurs et le Printemps.

ODE III.

QU'UNE PAUVRETÉ MALE EST L'AIGUILLON DE LA GLOIRE ET DU GÉNIE.

Le Champ des Pommes d'or en palmes est aride;
Ces Fruits contagieux enivrent la Raison :
Muse! tu n'iras point sur la rive Hespéride
Cueillir leur funeste Poison.

C'est en vain que Plutus, dangereux Hyppomène,
Sèmerait dans ta course un métal suborneur;
On ne te verra pas, Atalante incertaine,
Moins prompte au Sentier de l'Honneur.

Le Mérite, élancé du sein de l'Indigence,
Sait prendre vers la Gloire un vol plus courageux,
Et sa Vertu confond la noire intelligence
Des Astres les plus orageux.

Noble et fière Indigence! aux revers aguerrie,
Amante de l'Honneur, et Mère des Vertus,
C'est Toi qui sus former, sous le nom d'Égérie,
Le Successeur de Romulus.

C'est ton Amour austère, et que Minerve inspire,
Qui lui fit aux Romains dicter de justes Lois ;
Toi seule as pu fonder les Destins et l'Empire
Du Peuple, Souverain des Rois.

En vain l'Or de Carthage et s'indigne et menace ;
La Pauvreté de Rome a mis Carthage aux Fers :
Les Sceptres d'or tombaient sous l'indigente Audace
Des Conquérans de l'Univers.

L'Homère des Anglais, le Milton de la Grèce,
Sublimes Indigens, reçurent des Autels ;
Et ce divin Rousseau, qu'adore le Permesse,
Dut la Vie à d'humbles Mortels.

Sous les vils instrumens d'une obscure industrie,
Les Destins lui cachaient sa Lyre et son Pinceau :
Il eût moins honoré les Arts et sa Patrie,
Si l'Or eût paré son Berceau.

Ces Vers, qui de Bernis ont chanté les Pénates,
Par une Plume d'or ne furent point tracés :
Riche faveur des Rois, depuis que tu le flattes,
Ses Vers sont brillans et glacés.

De son obscur asile, un moderne Catulle,
A son Oiseau parleur fit prendre un noble essor,
Avant que la Fortune à sa Muse crédule
Eût attaché des Ailes d'or.

Plutus, un jour, trouvant une Lyre égarée,
Une corde rompit sous l'effort de ses doigts :
Il en mit une d'or; riche et déshonorée,
Cette Lyre perdit la voix !

Des Enfans de Plutus on sait trop les disgrâces;
Jamais de Calliope ils n'eurent les Faveurs :
L'Or ne peut embellir la Ceinture des Grâces,
Ni la Guitare des neuf Sœurs.

Heureux qui, satisfait des Richesses du Pinde,
De son libre Destin sait rendre grâce aux Dieux,
Et foulerait aux pieds tous les Trésors de l'Inde,
Sans daigner y jeter les yeux !

ODE IV.

LE RÉVEIL IMPORTUN.

Indigné qu'une Volage
Ait pu trahir nos Sermens,
J'errais au fond d'un Bocage
Pour égarer son Image,
Et l'Amour et mes Tourmens.

Là, près d'une Source pure
Qui roulait des Flots rêveurs,
Un Songe, ô douce imposture!
Plus tendre que la Parjure,
Vint me rendre ses Faveurs.

Je triomphais des alarmes
De sa timide Beauté;
Sa Pudeur rendait les Armes;
Et mes yeux noyés de larmes
Se mouraient de Volupté.

Soudain Philomèle chante;
Le Songe fuit sans retour:
O Voix cruelle et touchante!
Tu me ravis mon Amante....
Et tu me parles d'Amour!

ODE V.

A FANNI,

SUR UN BAISER.

Ah! tu viens d'enivrer mon Ame
D'un Baiser si délicieux,
Que j'ai cru respirer la Flâme
Dont Vénus embrase les Dieux.

Ce n'est point un Baiser; non! c'est Amour lui-même;
Il passe dans mon cœur, et mon cœur embrasé,
Tout à coup palpitant, saisi d'un trouble extrême,
A reconnu le Dieu vainement déguisé.

Il se trouble, il palpite encore,
Il se plaît à se consumer;
Il desire, il craint, il adore,
Et tout conspire à l'enflammer.

Aux Accens de ta Voix mon Ame est éperdue;
Mes regards inquiets brillent d'humides feux;
Je rougis, je pâlis; un voile est sur ma Vue;
Tous mes Sens sont en proie au délire amoureux.

Même quand ma Bouche est muette
Fanni, mon Cœur parle à ton Cœur :
Et le doux Nom de son Vainqueur
Est le seul Nom qu'il me répète.

Absent de tes regards, dans l'ombre et le sommeil
Je te vois, je te suis, j'embrasse ton Image ;
De mes Songes brûlans Fanni reçoit l'hommage;
Fanni reçoit encor l'hommage du réveil.

O Baiser! divine caresse !
Source flatteuse de tourment !
O Fanni! partage l'ivresse
Du Baiser qui m'a fait Amant !

Te desirer, te voir, te parler et t'entendre,
T'aimer!... que sais-je encore ? Il est un autre Vœu !....
Donne un second Baiser plus secret et plus tendre ;
J'étais plus qu'un Mortel : je serai plus qu'un Dieu !

ODE VI.

A JULES ANTOINE.

Pindarum quisquis, etc.

QUICONQUE, dans son vol, ose imiter Pindare,
Sur des ailes de cire, ambitieux Icare,
Va chercher follement sa perte dans les Airs;
Bientôt, précipité de la Voûte céleste,
Son Audace funeste
N'enrichit d'un vain Nom que l'Abîme des Mers.

TEL qu'un Fleuve, à grand bruit, tombant d'un Roc sauvage,
Fier et nourri des Eaux, tribut d'un long Orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés;
Tel Pindare, échappant d'une Source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

Tous les Lauriers du Pinde ornent son Front lyrique,
Soit que, dans la fureur d'un Chant dithyrambique,
Il se laisse emporter à des Nombres sans loix;
Ou qu'il mêle au Torrent d'une libre Harmonie,
Ces Trésors du Génie,
Ces Mots audacieux qu'il prodigue avec choix;

Soit qu'il chante les Dieux et leur vaillante Race,
Ces Rois qui du Centaure étouffèrent l'Audace,
Et la Chimère en feu vomissant le Trépas,
Ou que son Vers consacre un immortel Trophée
Au Mortel dont l'Alphée
Vit le Ceste ou le Char, Vainqueurs dans ses Combats;

Soit qu'il pleure un Héros que la Parque jalouse,
Hélas! vient de ravir à la plus tendre Épouse,
Qu'il le venge, en ses Vers, d'un Trépas odieux;
Que sa Muse l'enlève aux Bords de l'Onde noire,
Et, tout brillant de Gloire,
Le place dans l'Olympe au sein même des Dieux.

Tel le Cygne d'Ismène, ouvrant ses vastes ailes,
Que soutiennent des Vents les haleines fidèles,
Plane, avec Majesté, dans le Ciel le plus pur;
Et moi, timide Abeille, errante dans la Plaine,
Je ravis, non sans peine,
Un peu de Miel aux Fleurs qui parfument Tibur.

Jules, c'est donc à Toi de célébrer la Gloire
Du Héros qu'en nos Murs ramène la Victoire;
Attache le Sicambre à son rapide Char:
Que la Feuille sacrée, ondoyant sur sa Tête,
Doux prix de sa Conquête,
A ses justes desirs promette le Nectar!

Auguste est le plus cher de tous les Dons célestes;
Auguste a seul banni les Désordres funestes;
Il défend, il protège, il embellit nos Jours.
Choisi par les Destins, jamais un plus grand Homme
Ne peut veiller sur Rome,
Même si l'Age d'or renouvelait son Cours.

Triomphe! m'écrîrai-je à son heureux passage;
Triomphe! redira le Tibre et son Rivage.
Les Vœux, les Fleurs, l'Encens, partout seront offerts;
Et de loin, secondant avec ma faible Lyre
Ton sublime délire,
Je mêlerai ma Voix à tes doctes Concerts.

Immole en ce grand Jour dix Taureaux, dix Génisses!
Je sèvre un de leurs Fils; et pour les Dieux propices,
Loin de sa Mère, il croît, il paît en bondissant:
Son Front menace en vain; et son Arme innocente
De Phœbé renaissante
A peine imite encor le timide Croissant.

ODE VII.

A MADAME LA COMTESSE DE ***, SOUS LE NOM DE CONSTANCE,

au Sujet d'une Epître qu'elle m'avait adressée.

Dans l'Asile où je repose,
Hier troublant mes Pavots,
L'Enfant couronné de Rose,
Vint m'éveiller par ces mots :

« Quoi ! tu dors ! ta Lyre cesse
» Des Concerts mélodieux !
» Tu dors quand une Déesse
» T'a su mettre au rang des Dieux.

» Dans les Fastes de Mémoire
» Constance a gravé ton Nom :
» Constance élève à ta Gloire
» Un Temple sur l'Hélicon.

» De son Épître immortelle
» Ta Lyre eût dû la payer :
» Jamais une main plus belle
» N'offrit un plus beau Laurier.

» Pourrais-tu vanter des Charmes
» Plus brillans que ses Attraits ?
» Ignores-tu que mes Armes
» Sont moins sûres que ses Traits ?

» D'un Héros Fille adorée,
» Sous le Casque c'est Pallas ;
» A Gnide elle est Cythérée ;
» Elle est Psyché dans mes bras.

» Quelle flatteuse Sirène
» Pourrait égaler ses Chants ?
» Quelle Nymphe d'Hyppocrène
» Forme des Sons plus touchans ?

» Tantôt sa Muse plaintive
» Suit l'Amante de Phaon ;
» Tantôt, riante Convive,
» Constance est Anacréon.

» En Colombe parfumée
» Volant sous les Myrtes verds,
» Tout à coup, Aigle enflâmée,
» Je la vois fendre les Airs.

» Quand de son Vieillard champêtre
» J'entends les derniers Adieux,
» Sa Cabane, où je crois être,
» Est plus pure que les Cieux.

» A ces Adieux pleins de Charmes
» Du bon Vieillard expirant,
» Thémire a versé des larmes
» Que j'essuyais en pleurant.

» Quelle attendrissante Image
» De tous ces Hameaux en pleurs,
» Sur sa Tombe offrant l'hommage
» De leurs naïves Douleurs !

» Dans son Cœur sensible et tendre
» Constance a pris ce Tableau :
» Des larmes qu'il fait répandre
» J'arrose encor mon Bandeau.

» Et quand la Reconnaissance
» Devrait te les rendre chers,
» C'est par un ingrat silence
» Que tu réponds à ses Vers » !

Ah ! cesse de me confondre,
Dis-je à l'Enfant de Cypris :
Va ! j'y saurais mieux répondre,
Si j'en sentais moins le prix.

ODE VIII.

POUR LE JOUR DES ROIS.

Que Louis, au sein de sa Gloire,
Tristement fête ce beau Jour :
Amis ! il m'est plus doux de boire
Entre les Grâces et l'Amour.

Avec l'ennui du Rang suprême,
Majesté ! porte ailleurs tes Droits.
Non, ce n'est point le Diadême,
C'est le Bonheur qui fait les Rois.

Pour vos Rois l'huile sainte abonde !
Mais le nôtre est Roi par le Vin.
Soleil ! qui t'enivres dans l'Onde,
Respecte ce Mortel divin.

Nuit ! plus favorable à la Terre,
Règne avec ce Monarque heureux
Qui n'a de Sceptre que son Verre,
De Gardes que les Ris, les Jeux.

Sa main nous verse l'allégresse :
Beaune, Pomar, coule à sa Voix ;
Le cri d'une folâtre ivresse
Précède et compte ses Exploits.

O qu'il est digne de l'Empire !
Que ses Ordres ont de bonté !
« Mes Sujets ! il faut boire et rire ;
» Car telle est notre Volonté ».

Que j'aime ses heureux Ministres !
Ce sont les Grâces, c'est Momus ;
Point d'Arrêts, ni d'Impôts sinistres :
Terrai ne peut rien chez Bacchus.

Loin de toute Guerre funeste,
S'il combat, c'est le Verre en main :
Lui-même lance un Manifeste
Contre les Ennemis du Vin.

Oh ! pour un Roi quelle merveille !
Il voit là pure Vérité
Sortir de sa Coupe vermeille
Sous les Traits de la Volupté.

Roi charmant, sa Gloire est de plaire ;
Et tout son Bonheur, d'être aimé ;
Mais ce Roi là ne se voit guère,
Si la Fève ne l'a nommé.

ODE IX.

LA LIBERTÉ PERDUE.

Reine aimable du bel Age,
Toi que j'adorai long-temps!
Liberté fière et volage,
Que dis-tu de l'Esclavage
Où j'enchaîne mon Printemps?

O ma Déesse suprême!
Est-il vrai que sans retour
Je t'immole à ce que j'aime?
Ah! l'excès de l'Amour même
Sera funeste à l'Amour!

Depuis que l'Hymen austère
Me dérobe tes Appas,
Les Bords rians que Cythère
Ouvrait au galant Mystère,
Se ferment devant mes pas.

Là, des Grottes reculées
M'ont vu quelquefois heureux;
Là, des Rives émaillées,
Là, des Fleurs encor foulées
Redisent mes tendres Jeux.

C'est loin de l'Alcove obscure
Où l'Hymen glace nos Sens,
Que, sur des Lits de Verdure,
Vénus sème le murmure
De ses Baisers caressans.

Là, j'ai vu Fanni m'attendre,
Me gronder et s'appaiser,
Et nos Cœurs, prompts à s'entendre,
S'appeler d'un regard tendre,
Et s'unir dans un Baiser.

Ce Baiser d'une Maîtresse
A de si douces fureurs!
L'Époux, dans sa froide ivresse,
N'a qu'une feinte caresse:
L'Amant seul a des Faveurs.

C'est pour lui que tout est Charmes:
Ses pleurs sont délicieux;
Mais, loin des tendres alarmes,
L'Hymen dévore les larmes
Des Soupçons injurieux.

Adieu Myrte! adieu Bocage!
Adieu Roses de Paphos!
Je sers un Tyran sauvage
Dont le front jaloux s'ombrage
De Soucis et de Pavots.

ODE X*.

A M. DE C... **,

Auteur d'une Tragédie des Adieux d'Hector et d'Andromaque, pour l'inviter à venir Souper chez moi.

Ami, dont les nobles Veilles,
Par de tragiques merveilles
Charment le sacré Vallon,
Permets que, loin du Théâtre,
Une Volupté folâtre
Délasse ton Apollon.

Jadis ton Cœur plus fidèle,
Volant sans cesse autour d'elle,
S'ouvrait à ses doux Accens;
Et long-temps, paisible Amante,
Cette Déité charmante
Reçut ton premier Encens.

* J'étais encore au Collége quand je fis cette Ode. C'est l'âge où l'on traite trop grandement les petits Sujets. (*Note de l'Auteur, écrite sur son premier brouillon.*)

** M. Peloux de Clairfontaine, jeune Ami de l'Auteur, qui avait alors commencé une Tragédie des Adieux, etc. (*Note tirée de la même Copie.*)

Je sais bien que ton Génie,
Dans les bras de Polymnie
Abjura ces tendres Nœuds,
Et qu'une Haleine inquiète
Peut sous leur cendre muette,
Réveiller d'antiques Feux.

Nouvel Amant de la Gloire,
Suis des Nymphes de Mémoire
Les Charmes impérieux ;
Mais qu'une aimable Rivale
Égaie au moins l'intervalle
De tes Amours sérieux.

Ton Andromaque en alarmes
Un jour doit coûter des larmes
A tes Rivaux attendris ;
Laisse reposer ta Lyre,
Ou, dans un heureux délire,
Chante Comus et les Ris.

Quand la Nuit, tendant ses Voiles,
D'un Bandeau semé d'étoiles
Couvrira le front des Cieux,
Des rives de l'Hyppocrène
Revole aux Bords de la Seine,
Et reparais à nos yeux.

Pour Toi, l'Époux d'Ariane
Reçut des mains de Diane
Ce Faon qui, dans nos Festins,
(O Gloire, hélas, trop fatale !)
Du Fils même de Tantale
Doit éprouver les Destins.

Déesse aux Chasseurs propice,
Descends ! prête un doux auspice
A nos Mystères sanglans !
Des Cieux fends la Voûte obscure ;
Viens, reconnais la Blessure
Que ta main fit dans ses flancs.

Viens ; déjà Vénus t'appelle.
Tu rougis, chaste Immortelle ;
Crains-tu les yeux d'Actéon ?
Dépouille un faste indocile ;
Reprends la Pudeur facile
Que soumit Endimion.

Les Jeux, enfans du bel Age,
Bacchus et l'Amour volage,
En riant suivent ton Char.
Aux Plaisirs tout nous convie ;
Que sous les Traits de Sylvie
Hébé verse le Nectar !

Anacréon, ce vrai Sage,
Ami, connut bien l'usage
D'un Nectar pur et divin,
Quand, sous un Pampre fertile,
Il soupirait pour Bathile,
Et plus encor pour le Vin.

De sa Mousse qui pétille,
Vénus est, dit-on, la Fille,
Et non des Flots écumans :
Mieux que les Glaces de l'Onde,
Sa Mousse, en Plaisirs féconde,
Sert Vénus et les Amans.

Crois-moi, ce doux Jus recèle
L'Esprit léger de Chapelle,
Les bons Mots, les Ris malins,
Et cette aimable Folie
Qui fait voler la Saillie
Sur nos modernes Cotins.

ODE XI.

SUR L'ENNUI.

O déplorable Prométhée!
Aliment d'un Vautour affreux,
Dont la Faim sans cesse irritée
Déchirait ton Sein malheureux!
Du moins, sur ta Roche inhumaine,
Tes yeux virent le Fils d'Alcmène
Combattre pour te délivrer!
Mais quel Vengeur! quel autre Alcide
Détruira le Vautour avide
Qui s'obstine à me dévorer?

C'est l'Ennui, Monstre impitoyable,
Qui, par lui-même reproduit,
Et de larmes insatiable,
Toujours me glace et me poursuit.
Des Parques effrayant Ministre,
Il m'apporte d'un vol sinistre
Les inconsolables Regrets,
Les Tristesses de pleurs nourries,
Les taciturnes Rêveries,
Et le Deuil voilé de Cyprès.

L'Ennui, dans ses mornes Supplices,
Fait expirer tous nos momens :
Nos Sens même sont les Complices
De ses invisibles Tourmens.
Heureux du moins, en ses disgraces,
Celui qui voit loin de ses traces
Jaillir la Source des Malheurs !
Mais l'Infortune est sans remède
Quand c'est l'Ennui qui nous obsède,
Et que son germe est dans nos Cœurs.

Il suit nos courses inconstantes
Au sein de la Terre et des Eaux ;
Il nous assiége sous les Tentes,
Il s'embarque dans nos Vaisseaux :
Plus léger qu'un souffle d'Éole,
Il atteint le Chasseur qui vole
A travers les routes des Bois ;
En vain un Monarque l'exile,
L'Ennui revient d'une Aile agile
Voler sur la Tête des Rois.

C'est lui qui de Nuages sombres
Couvre l'Aurore de nos Jours.
Il éteint sous de tristes Ombres
Le Flambeau des jeunes Amours.
Le noir venin qui le consume
Répand sa brûlante amertume
Sur les Roses de mon Printemps ;

Et des Sirènes du Permesse
Déjà la Voix enchanteresse
Ne saurait plus flatter mes Sens.

Déja la riante Idalie
Disparaît à mes yeux en pleurs.
De ma sombre mélancolie
Cythère emprunte les couleurs.
Sous mes pas les Fleurs sont éteintes :
Je vois pleurer ces Hyacinthes ;
Ces Myrtes jettent des soupirs.
De noirs Soucis sont ma Couronne ;
L'Ombre des Cyprès m'environne ;
Mon Souffle glace les Zéphirs.

Sur mon Sein les Ennuis sommeillent
Quand Morphée assoupit les Airs :
Avec moi les Ennuis s'éveillent
Dès que l'Ombre fuit sous les Mers.
En vain l'Aurore vigilante
Déchire de sa main brillante
Le Crêpe lugubre des Nuits ;
Toujours ma sauvage tristesse
Près de la vermeille Déesse
Voit s'asseoir les pâles Ennuis.

Ainsi tout me peint leur Image ;
Ils murmurent avec les Eaux ;
Ils gémissent sous cet Ombrage
Avec ces lugubres Oiseaux.

Dans l'Asile riant de Flore
Leur noir Essaim m'afflige encore;
Sans cesse il vole autour de moi :
Bacchus en vain m'offre ses Charmes;
Ma Coupe s'emplit de mes larmes,
Et c'est la Douleur que je boi.

Je me plais sous l'horreur profonde
Des Antres les plus reculés;
J'aime cet Aquilon qui gronde
Parmi ces Bois échevelés.
Mon Chagrin, fuyant les Prairies,
Va confier ses rêveries
Aux Bords des sauvages Torrens.
Il s'élève de cime en cime;
Il descend d'abîme en abîme,
Où l'entraînent ses pas errans.

Ah! que ses nocturnes Mensonges
M'égarent au fond des Déserts;
Que l'Ennui sur l'Aile des Songes
M'entraîne aux Portes des Enfers;
Mais qu'un Songe, hélas! plus barbare,
Plus effrayant que le Tartare,
Cesse de troubler mes Pavots;
Dieux! ô Dieux! j'ai vu ma Thémire
Fugitive, et prête à sourire
Aux caresses de mes Rivaux!

ODE XII.

SUR UN BAISER ENVOYÉ PAR GESTE.

Baiser qui t'échappais des lèvres demi-closes
D'une jeune et tendre Beauté !
Baiser teint de Nectar dans la Coupe de Roses
Où l'Amour boit la Volupté !

Baiser, dont un doux Geste a guidé le passage
A travers les Argus jaloux !
Baiser, dont un coup-d'œil m'avouait le message
Avec un sourire si doux !

Tu partais ; je l'ai vu, j'ai vu ta vive Flâme
Qui sillonna l'Air amoureux :
Tu volais ; et déjà l'Espoir t'ouvrait mon Ame,
Impatiente de tes Feux.

Vaine attente ! Ah ! Zéphir te déroba sans doute ;
Ou toi-même, éperdu, troublé,
Tu t'égaras peut-être ; ou bien, à demi-route,
Le Scrupule t'a rappelé.

ODE XIII.

IMITATION DE LA DEUXIÈME ODE D'HORACE,

Jam satis terris, etc.

Assez et trop long-temps des Orages sinistres,
De ton Courroux, grand Dieu! redoutables Ministres,
Ont épouvanté les Mortels!
Assez et trop long-temps tes mains étincelantes
Ont lancé la Tempête et les Foudres brûlantes
Sur nos Remparts et nos Autels.

Roi des Dieux! souviens-toi que Rome te fut chère!
Laisse aux pleurs des Humains appaiser ta Colère;
Daigne enfin calmer nos Terreurs.
Déjà les Nations craignaient que ta Puissance,
Du Siècle de Pyrrha, dans ces Jours de Vengeance,
Ne ressuscitât les horreurs.

Siècle horrible en effet, où les pâles Driades
Virent avec effroi les tremblantes Naïades
Nager sur les vertes Forêts;
Et les Lions cruels entre les Daims timides,
Flotter au gré des Vents sur des Plaines liquides
Où s'engloutirent nos guérets.

Nos yeux ont vu le Tibre, écumant de furie,
Ramener tout à coup des Bords de l'Étrurie
Ses Flots et son humide Char.
De son Ilie en pleurs trop esclave peut-être,
Aux yeux de Rome entière il fait assez connaître
Qu'il venge l'Ombre de César.

Quel frein peut retenir ses Nymphes vagabondes?
Aux fureurs d'une Épouse il a prêté ses Ondes;
Il franchit ses Bords désolés.
Et le cours orageux de ses Ondes fatales,
Du Palais de Numa, du Temple des Vestales,
Entraîne les Murs écroulés.

Et vous, jeunes Romains! ô lamentable Reste!
Vous, à peine échappés au délire funeste
De vos parricides Aïeux,
Vous saurez que nos mains aux forfaits obstinées,
Plongeaient dans notre Sang des Armes destinées
Au Sein du Parthe injurieux.

O désastre! ô fureurs! oh! quelle main divine,
De l'Empire déjà penché vers sa ruine,
Daignera soutenir le poids?
Quel sacrifice heureux, quelle pieuse adresse
Peut enfin de Vesta réveiller la tendresse
Toujours insensible à nos Voix?

Dieu suprême! quel Dieu, de nos Guerres impies
Doit enfin expier les Fureurs assoupies?
César, hélas! est trop vengé.
Viens, puissant Apollon! qu'un Nuage environne
Ces Rayons immortels dont l'éclat te couronne;
Que ton Char en soit ombragé.

Ou Toi, que les Amours caressent de leurs Ailes,
Toi, que suivent les Jeux et les Grâces fidèles,
Descends, Mère des doux Plaisirs!
Ou Toi, Mars! Dieu de Sang, Vengeur de nos Murailles,
Viens; tant d'affreux Combats, d'horribles Funérailles,
Ont trop assouvi tes Desirs.

Vois nos Champs ravagés; vois ta Rome expirante!
De ta Race plaintive entends la voix mourante;
Calme nos Destins orageux.
Mais le choc et l'éclat des Casques et des Armes,
Le Carnage effréné, les sanglantes Alarmes,
Le Fer, la Mort, voilà tes Jeux!

Toi seul, divin Mercure! as daigné nous entendre;
Sous les Traits d'un Héros mes yeux t'ont vu descendre
Vers les Remparts de Romulus.
O Vengeur de César! dans le sein de nos Villes
Étouffe ces Flambeaux des Discordes civiles,
Encor teints du Sang de Rémus.

Sois le Dieu des Romains ! Rome en toi seul espère ;
Daigne sourire aux Noms et de Chef et de Père ;
Reçois nos Vœux et nos Autels :
L'Olympe, qui t'est dû, t'envie à nos Collines ;
Ah ! laisse le Nectar, dans les Coupes divines,
T'attendre chez les Immortels.

Avant qu'au sein des Dieux ta grande Ame s'envole,
Le Triomphe t'appelle aux Murs du Capitole ;
Ses Lauriers implorent tes mains :
Protège nos Remparts ; que tes mains fortunées
Écartent loin de nous les Courses effrénées
Du Parthe, fatal aux Romains !

ODE XIV.

LYSIS A LA JEUNE AGLAÉ.

Séduisante Aglaé! crois que si Lysis t'aime,
Il n'a point à l'Amour lâchement obéi.
Les Grâces, les neuf Sœurs, et Minerve elle-même,
Tout m'a dit de t'aimer; hélas! tout m'a trahi.

Ah! devais-tu m'offrir, et cette Ame si belle,
Et ces yeux si touchans sous le voile des pleurs!
Aux larmes d'Aglaé pouvais-je être rebelle?
Tout semblait nous unir, tout.... jusqu'à nos Malheurs!

Je pleurais une Amante indignement parjure;
Tu pleurais un Amant infidèle à tes vœux:
Nous avions à punir une commune injure;
Nous pouvions nous venger en devenant heureux.

Toutefois combattant un intérêt si tendre,
Peut-être j'échappais aux Amours irrités;
Mais le Cœur d'un Mortel a-t-il pu se défendre
Seul, contre les efforts de tant de Déités?

ODE XV.

LE FUNESTE PRESSENTIMENT.

Oui, ma chère Aglaé! tu m'aimes; je t'adore;
Et Vénus n'a jamais formé de si doux Nœuds :
Le Voile du Secret les embellit encore;
Tout rit à nos Desirs; rien ne trouble nos Feux.

Et cependant j'ai peine à retenir mes larmes!
Je pleure sur ton sein; je frémis dans tes bras;
Couvert de tes Baisers, je meurs dans les alarmes;
Ton Cœur sera constant; mais le Sort ne l'est pas.

Le Sort peut nous trahir : on craint tout quand on aime!
Chère Amante! je crains l'excès de ta Beauté;
Je crains les Dieux jaloux; je crains ton Amour même;
Je crains jusqu'à l'excès de ma Félicité!

ODE XVI.

SUR LA PAIX DE 1762.

J'ai vu Mars! je l'ai vu des Sommets du Rhodope
Précipiter son Char et ses Coursiers fougueux :
Je t'ai vue, ô Bellone! épouvanter l'Europe
De tes cris belliqueux.

Ah! périsse le Jour où la Sprée insolente,
Pareille à ces Torrens échappés de l'Etna,
Vomit son Onde en feu sur la Saxe tremblante,
Aux Rochers de Pyrna *!

Depuis ce Jour sanglant, ô que de Jours funestes
Ont épuisé du Sort les tragiques Horreurs!
Que de Rois ont pleuré les Vengeances célestes,
Et leurs propres Fureurs!

* On sait quels Revers multipliés nous éprouvâmes. Le Roi de Pologne fut assiégé et presque pris dans son Camp de Pyrna. Le Roi de Prusse lui-même fut réduit aux dernières extrémités : sa Ville capitale prise, et lui sur le point de perdre ses États. Il ne sortit Victorieux de cette Guerre que par un excès de Constance, de Bonheur et de Courage. (*Note de l'Auteur.*)

Organe de la Mort, la Trompette effrayante
Appelait aux Combats et la Terre et les Mers ;
Et l'Amérique a vu l'Europe foudroyante
Tonner dans ses Déserts.

Alors furent changés en Glaives homicides,
Le Soc de Triptolême et la Faux de Cérès :
Aux yeux du Laboureur le Char des Euménides
Sillonna les Guérets.

Sept fois l'Été brûlant, sept fois l'humide Automne,
Sept fois le sombre Hiver hérissé de Glaçons,
Vit la noire Atropos faire aux Champs de Bellone
D'effroyables Moissons.

Eh ! pourquoi de la Mort précipiter les Ailes ?
La Tombe est-elle encor trop loin de nos Berceaux ?
Malheureux ! est-ce à nous que les Parques cruelles
Ont remis leurs Ciseaux ?

Glaive affreux ! que fais-tu dans nos mains sanguinaires ?
Poursuis-tu des Forêts les Monstres dévorans ?
Non : l'Homme égorge l'Homme, Assassins mercenaires
Vendus aux Conquérans !

O sainte Humanité ! quelle effrayante Image
Offre à tes yeux en pleurs ce Globe malheureux,
Tous ces Fleuves de Sang, ces Plaines de Carnage,
Et ces Piéges de Feux ?

Sans doute Némésis, en ses profondes Nues,
Accumulant sur nous les Orages du Sort,
Lança de toutes parts ces Flèches inconnues
Au Carquois de la Mort.

Assez et trop long-temps ont roulé sur nos Têtes
Tous ces Globes de fer qui brisent les Remparts;
Trop long-temps ont régné les homicides Fêtes,
Les Jeux sanglans de Mars.

Que ces Bouches de feu, qui soufflaient le Carnage,
Que ces Monstres d'airain se taisent pour jamais,
Ou grondent sans fureur, expiant leur ravage,
Aux Fêtes de la Paix!

Telle après les éclats d'un horrible Tonnerre,
Sur les restes grondans d'un Nuage enflammé,
La bienfaisante Iris vient apprendre à la Terre
Que l'Olympe est calmé.

O Rois, Enfans des Dieux, imitez leur Clémence!
Un Trône bienfaisant est Rival des Autels:
Étouffez des Combats l'implacable semence;
Épargnez les Mortels.

Pasteurs des Nations que le Ciel vous confie,
Quittez ce Titre auguste, ou rendez-nous heureux;
Mais l'Orgueil des Héros toujours nous sacrifie
A ses coupables Vœux.

Eh! qui peut envier les Palmes de la Gloire,
S'il faut, pour les cueillir, ensanglanter ses mains?
Le Titus des Français préfère à la Victoire
Le Bonheur des Humains.

Son Ministre fidèle et que Minerve inspire,
Va réparer de Mars les sinistres Revers:
Le moment qui rendra la Paix à son Empire,
La rend à l'Univers.

O Paix! divine Paix! si long-temps implorée,
Prends du haut de l'Olympe un favorable essor!
Et sur le front sanglant de l'Europe éplorée
Fixe tes Ailes d'or.

Tes mains, de l'Océan nous ouvrent les Barrières;
Ces Pins navigateurs, Amis des Matelots,
Vont descendre à ta Voix de leurs Forêts altières,
Et traverser les Flots.

Par les nœuds du Commerce embrasse les deux Mondes;
Et des Climats de l'Inde aux Rives du Bœtis,
Guide nos Pavillons sur les Vagues profondes
De l'immense Thétis.

Tes Regards ont calmé l'orageuse Angleterre;
Les Peuples du Soleil, Enfans des vastes Eaux,
Ne verront plus sortir et la Foudre et la Guerre
Des flancs de ses Vaisseaux.

Aux deux Mondes rivaux donne un juste équilibre;
Rends les Peuples Amis, et les Rois Citoyens;
Rends l'Univers heureux : le Bonheur d'être libre
Est le premier des Biens.

Eh! peux-tu sans pitié voir un Or tyrannique
De l'Africain servile acheter les Malheurs?
L'Humanité, qu'outrage un Abus politique,
Te présente ses Pleurs.

Des Enfans du Niger affranchis le Rivage;
De la Nature enfin ose venger les Droits :
Fais que l'Humanité, rompant leur Esclavage,
Signe aux Traités des Rois *.

L'Univers te rappelle, aimable Fugitive!
Enchaîne la Discorde aux Autels de Janus :
Brise les noirs Cyprès, et joins ta douce Olive
Aux Myrtes de Vénus.

De Pampres et de Fleurs tu couronnes la Terre;
Les Bergers conduiront leurs paisibles Troupeaux
Où Mars tendit ses Camps, où grondait son Tonnerre,
Où flottaient ses Drapeaux.

* M. de Montesquieu, Législateur de l'Humanité, dit au sujet de la Traite des Nègres : « Ne viendra-t-il pas dans la Tête des Princes de » l'Europe, qui font entr'eux tant de Conventions, d'en faire une géné- » rale en faveur de la Miséricorde et de la Pitié ». *Esprit des Loix, liv.* 15, *chap.* 5. (*Note de l'Auteur.*)

Oh! que de Fils rendus à leurs Mères tremblantes!
Que d'Épouses en pleurs reverront leurs Époux,
Et ne pâliront plus aux Nouvelles sanglantes
De Bellone en courroux!

Tu souris; et de Mars domptant la fière Audace,
Tu vois fuir les Combats devant tes yeux sereins:
Ta présence bannit la Guerre et la Menace
Du Cœur des Souverains.

Ainsi, quand les Zéphirs, sur leur Aile fleurie,
Ramènent l'Alcyon, doux espoir des Nochers,
Le Flot grondant s'appaise, et roule sans furie
Du Sommet des Rochers.

ODE XVII.

SUR LA NÉCESSITÉ OÙ J'ÉTAIS DE FUIR UNE AMIE TROP AIMABLE.

Non! ce n'était point de vains Charmes
Qui m'entraînaient à ses genoux :
Cœur bienfaisant! timides larmes!
Talens modestes, c'était Vous!

Hélas! ce penchant légitime
M'oblige à la fuir sans retour;
Et je sens trop que de l'estime
Mes vœux passeraient à l'Amour.

Pleurs divins! Talens! Bienfaisance,
A qui j'allais sacrifier,
C'est peu de fuir votre présence;
Puissé-je encor vous oublier!

Vainement le saint nom d'Amie
Me rassure contre Vénus :
De cette Déesse ennemie
Les Piéges me sont trop connus.

Oh! de quelle grâce perfide
Elle sut embellir Fanni!
Du cœur même d'Adélaïde
Je crus le Mensonge banni.

D'une Belle encor plus céleste
Je soupire en secret le Nom:
Sa candeur trompeuse et funeste
M'enivra d'un fatal poison.

Celui qui n'échappe qu'à peine
A la contagion des Vents,
Tremble de fier son haleine
Aux Zéphirs les plus innocens.

ODE XVIII.

A DÉLIE.

Des Malheurs d'un Amant secrets dépositaires,
Tes lèvres et ton sein sont baignés de mes pleurs;
Laisse-moi dévorer mes Ennuis solitaires
Sans t'accabler de mes Douleurs.

Quoi! de nouveaux Baisers jurent que tu m'adores!
L'Infortune à tes yeux me prête des Attraits;
Quoi! je suis malheureux, et c'est Toi qui m'implores!
Tu veux partager mes Cyprès.

Tu veux t'opposer seule aux Coups de la Tempête;
Ton Cœur va se placer entre la Foudre et Moi!
Arrête, chère Amante! ô ma Délie, arrête!
Tu m'as fait connaître l'Effroi.

Épargne-moi l'horreur de trembler pour tes Charmes;
Sépare tes beaux Jours de mon Astre orageux:
Revis pour le Bonheur!... je vivrai de mes Larmes,
Et du souvenir de nos Feux.

ODE XIX.

Qu'il est un légitime Orgueil; que l'Ame porte en soi la conscience de sa Destinée; et que les Périls d'une noble Audace sont préférables à une Sûreté vulgaire.

Accours, divine Polymnie!
De tous les Lauriers du Génie
Couronne l'Orgueil de mes Vers!
Que mon Nom, fier de tes Suffrages,
S'envole, à travers tous les Ages,
Au dernier Jour de l'Univers!

Il est un Orgueil légitime
Qui, jaloux de ravir l'estime,
Enflâme toujours un grand Cœur;
Et pour vaincre dans la Carrière,
Il faut même, dès la Barrière,
Sentir l'espoir d'être Vainqueur.

Cet Orgueil en Palmes fertile,
Heureux qui sait le rendre utile;
Malheureux qui l'ose étouffer!
L'attente du Triomphe même
Souvent n'est que l'aveu suprême
Des Dieux qui nous font triompher.

Jamais dans les Courses d'Élide
Un Athlète pâle et timide
N'enleva les prix de l'Honneur;
Mais toujours un noble Courage
Porte en soi-même le présage
De sa Gloire et de son Bonheur.

Hector a défié la Grèce;
Quelle morne et sombre tristesse
De ses Héros glace l'Essor?
Superbe Ajax! cœur magnanime!
Ton sourire fier et sublime
M'annonce le Vainqueur d'Hector.

En vain la Tamise hautaine
Croit voir aux Fastes de la Seine
De nos Rois expirer le Nom:
Orléans! ta fière Amazone
Ose, sur les débris du Trône,
Jurer la fuite d'Albion.

Quoique Dodone ait su prédire,
Mieux que tous les Chênes d'Épire,
L'Ame, fille de Jupiter,
De l'Avenir perce les Ombres;
Tel qu'au fond des Nuages sombres
Pénètre le brillant Éclair.

Que de fois l'Orgueil de Malherbe
Promit à sa Lyre superbe
Nos Hommages et notre Encens !
Et ne savons-nous pas qu'Horace,
Cygne immortel, de race en race,
Porte son vol et ses accens ?

Un demi-Dieu serait injuste
S'il ne flattait son Ame auguste
De l'espérance des Autels;
Les Astres attendaient Alcide;
Et Pindare, en Aigle rapide,
Dans la nue échappe aux Mortels.

Sans doute ces Esprits célestes,
Dissipant les Ombres funestes
Où l'Oubli veut les retenir,
Voyaient leur splendeur immortelle
Réfléchie au Miroir fidèle
De l'incorruptible Avenir.

Et Toi, modeste par faiblesse,
Ame vile, qu'étonne et blesse
Un espoir d'Immortalité,
Jamais, vainqueurs des Temps rapides,
Tes Ouvrages, lents et timides,
N'atteindront la Postérité.

Oh ! que cet espoir magnanime,
A tous les Mortels qu'il anime
Prête un Essor audacieux !
Aux Combats il guidait Turenne,
Corneille aux rives d'Hyppocrène,
Newton dans les routes des Cieux.

Tout ce qu'un timide Vulgaire
Croit impossible ou téméraire,
Par un grand Cœur est surmonté.
L'Obstacle fuit devant l'Audace ;
Condé te proclame et t'embrasse,
O prudente Témérité !

Ainsi le Héros de la Sprée
Voit l'Europe en vain conjurée,
Le combattre de toutes parts ;
En vain la Foudre l'environne ;
Il sait agrandir sa Couronne
Parmi les Orages de Mars.

Le Danger pare un Cœur sublime.
Plongez-le au fond du noir Abîme,
Il en sort plus brillant, plus fier ;
Tel l'Arbre que Jupiter aime,
Fécond par ses blessures même,
Croît sous les atteintes du Fer.

Mais si la Fortune inconstante
Trahit la généreuse attente
De ses téméraires Amans,
Ah! loin qu'un vil effroi nous glace,
Qu'au moins une brillante Audace
Éclaire nos derniers momens.

Toi qui redoutes le Naufrage,
Vois César, au fort de l'Orage,
Voguer sur les Flots entr'ouverts :
Seul, il affronte tout Neptune;
Et s'il doutait de sa Fortune,
Il eût mérité des Revers.

Dussions-nous, aux bornes des Ondes,
Briser nos Barques vagabondes
A d'inévitables Rochers,
Préférons un Naufrage illustre
Au calme honteux et sans lustre
De tous les vulgaires Nochers.

Et Vous, Héliades plaintives!
Vous qui soupirez sur ces Rives
La Mort du jeune Phaéton,
Ah! plutôt, chantez sa Mémoire!
Il tombe, mais brillant de Gloire,
Au sombre Empire de Pluton!

Du Trait brûlant qui te dévore
En vain l'Éridan fume encore :
J'envîrais un Destin pareil ;
Du moins, ô noble Téméraire !
Vrai Fils du Dieu qui nous éclaire,
Tu montais le Char du Soleil.

ODE XX.

LE DÉPART DE DÉLIE.

Dieux! elle part, ma charmante Délie!
Elle a pu fuir l'Asile d'un Amant!
Départ fatal au bonheur de ma Vie,
De nos Baisers tu romps l'enchantement!

Elle a pu fuir! mais plaignant ma tristesse,
J'ai vu Délie attendrir ses Adieux :
J'ai vu ses pleurs consoler ma tendresse,
Et son Retour est déjà dans ses yeux.

Elle fuyait en suspendant sa fuite;
Elle fuyait en grondant sa rigueur :
Elle traînait les Amours à sa suite,
Mais fatigués d'une douce langueur.

Ah! sans l'espoir de son Retour propice,
Astre du Jour! je fuirais ta clarté :
Tu ne pourrais qu'éclairer mon Supplice ;
Quel bien peut être où n'est point sa Beauté ?

De mes regrets triste dépositaire,
Mon Cœur s'échappe, et vole sous sa Loi :
Sans ma Douleur je serais solitaire ;
Ma Douleur seule est l'Univers pour moi.

Que dis-je ? hélas ! charmons la Douleur même
Par les douceurs d'un tendre souvenir :
Ces Lieux encor sont pleins de ce que j'aime ;
Partout ses Jeux ont tracé le Plaisir.

Voiles flottans sur sa gorge d'albâtre,
De la Pudeur vains et frêles remparts,
Vous, qu'a brisés mon Audace folâtre,
Que vos débris sont chers à mes regards !

Heureux Coussin, dont la Plume repousse
La Volupté, pour servir ses ébats ;
Ah ! garde bien une empreinte si douce !
Mol édredon, ne te relève pas !

Lit enchanteur que pressait mon Amante !
Console-moi, cher témoin de nos Jeux !
Rappelle-moi cette Lutte charmante ;
Conserve bien ce désordre amoureux !

Zèle empressé d'une main téméraire,
D'un soin fatal, ah ! réprime l'essor :
N'enlève point cette poudre légère,
Vile à tes yeux, c'est mon plus doux Trésor.

Ah! demeurez, Vestiges que j'adore!
Et vous, Parfums de ses cheveux flottans,
Parfums si purs, ah! gardez-vous encore
De vous mêler aux Zéphirs inconstans.

Amour! Amour! retrace-moi sans cesse
Ces doux momens écoulés dans ses bras;
Peins-moi ses feux, ses transports, son ivresse,
Pour m'animer à de nouveaux Combats.

ODE XXI.

Ismène !... Dieux ! quels Accens,
Luth fatal ! viens-tu de rendre ?
Quel Nom, malgré nos Sermens,
Oses-tu me faire entendre ?

Aussi belle que Vénus,
Aussi perfide que Belle !...
Ah ! ne te souvient-il plus
Combien je hais l'Infidèle ?

Ismène ! sors pour jamais
De mes Chants et de mon Ame !
Et Toi, mon Luth ! désormais
Cesse d'éveiller ma Flâme.

Près d'oublier sans retour
La trop dangereuse Ismène,
Je crains les Piéges d'Amour !
Je crains tout.... jusqu'à ma Haine.

ODE XXII*.

CONTRE LA VIEILLE MORGANE.

Quel bruit! quels éclats! quels ravages!
La Discorde a troublé ces lieux.
L'Enfer monte sur ces rivages :
Douce Paix! tu fuis dans les Cieux.

Est-ce une Ménade écumante
Qui gronde autour du Cithéron?
Ou Mégère de sang fumante,
Qui fait retentir l'Achéron?

C'est Toi, Morgane, Spectre antique
Au front hideux, aux cris perçans :
Dis-moi quel Démon frénétique
Souffle sa rage dans tes Sens.

Fier Tyran des humides Plages,
Tel l'Astre du sombre Orion
Sur les Flots verse les Orages,
Et trouble le jeune Alcion.

* Cette Ode et la suivante sont de la première jeunesse de l'Auteur.

Où fuir? ah! quelle douce ivresse
Égarait déjà mes Esprits!
Et de Cythère et du Permesse
Je parcourais les Bords fleuris.

Zéphir, sur ses Ailes brillantes,
A l'Écho portait mes Concerts.
Amour! de tes Roses galantes
Délie eût couronné mes Vers.

Le Char ailé de Polymnie
M'enlevait déjà chez les Dieux:
L'Olympe accueillait mon Génie;
Je foulais l'Azur radieux.

Je tombe du Séjour céleste!
Où fuyez-vous, Songes charmans?
O Morgane! ton cri funeste
Rompt de si doux enchantemens.

Va glapir, Chouette maligne,
Sur les débris de quelques Tours.
N'interromps plus les Chants du Cygne
Aimé d'Euterpe et des Amours.

ODE XXIII.

CONTRE LA MÊME.

Quoi ! les Sons touchans d'une Lyre
Ont fléchi le Tyran des Morts !
Et ton inflexible délire
S'obstine à troubler mes Accords !

Viens-tu, nouvelle Canidie,
Tourment d'un Horace nouveau,
Des Feux d'un magique incendie,
Embraser ma Muse au Berceau ?

Ta bile s'échauffe et bouillonne :
Tes yeux me glacent de terreur.
Les regards sanglans de Bellone
A Pâris causaient moins d'horreur.

Ton visage pâle et farouche
Se peint du fiel que tu répands.
L'Envie empoisonne ta Bouche ;
Dans ton Sein sifflent ses Serpens.

La Vengeance aux Ailes de flâme,
Le Tumulte aux cheveux épars,
A la fois sortent de ton Ame,
Guident tes pas et tes regards.

Quand Médée impie et terrible
Déchira ses Fils palpitans,
Sans doute elle eut ce front horrible,
Ces traits, ces yeux étincelans!

Vois sous ta course bondissante
Frémir ces parquets étonnés;
Entends la Voûte mugissante
Qui roule tes Cris forcenés.

Des Tritons la conque enrouée
Jette de moins bruyans éclats,
Quand, sur la Vague secouée,
L'Aquilon prélude aux Combats.

Ainsi l'Écho des Rives sombres
Répète les Cris d'Alecton:
Ainsi tout le Peuple des Ombres
Frémit aux Bords du Phlégéton.

O Morgane! appaise ta Rage!
Respecte un Enfant des neuf Sœurs.
Le Ciel vengerait mon outrage:
J'ai tous les Dieux pour Défenseurs.

C'en est fait! ta Rage s'expie.
Apollon exauce mes Vœux;
Et sous les traits d'une Harpie
Tu fends l'Air de ton vol hideux!

ODE XXIV.

A UN AMI QUITTÉ PAR SA MAÎTRESSE.

Si ton amoureuse peine
Veut en croire l'Amitié,
Ne va point d'une Inhumaine
Tenter encor la pitié :
Plein d'une mâle énergie,
Laisse à la tendre Élégie
Ses pleurs douloureux et vains ;
Loin de ramener l'Ingrate,
Ton désespoir, qui la flatte,
Encourage ses dédains.

Trahi par Adélaïde,
Je pleurais à ses genoux ;
Et je voyais la Perfide
Rire de mes pleurs jaloux ;
Mais quand sa Beauté fatale
Vit une Beauté rivale
Me venger de sa rigueur,
Son dépit versa des larmes,
Et mes jalouses alarmes
Repassèrent dans son Cœur.

Ah! poursuivre la Chimère
D'un Espoir désespérant,
C'est vouloir dans l'Onde amère
Boire un Flot désaltérant:
C'est, Danaïde insensée,
Remplir une Urne percée;
C'est aux Vents tendre ses rets;
C'est prêter avec démence
Une crédule semence
A d'insolvables guérets.

Ami, pour te venger d'elle
Et punir sa cruauté,
Aime aux yeux de l'Infidèle
Une fidèle Beauté:
Mais tu crains la même injure;
Toute Maîtresse est parjure
A tes regards prévenus;
Et l'Ennui qui te consume
Boira toujours l'amertume
Dans la Coupe de Vénus.

Ta sombre Mélancolie,
Trop pleine de ses douleurs,
Teint les Roses d'Idalie
De ses lugubres couleurs.
Par un sinistre présage
Tu corromps le doux usage
Des Biens que te font les Dieux:

En vain l'Aurore étincelle ;
La Nuit que ton Cœur recèle
Déjà l'éclipse à tes yeux.

C'est donc peu que l'Infortune
Nous laisse un noir Souvenir ;
Et notre Crainte importune
Rêve des maux à venir !
Telle, aux Bocages de Gnide,
Dormant d'un sommeil timide,
La Colombe des Amours,
Par un vain Songe obsédée,
Souvent expire en idée
Sous l'Ongle absent des Vautours.

ODES.

LIVRE CINQUIÈME.

ODE I.

LE TRIOMPHE DE NOS PAYSAGES.

Quoi! de Tibur, de Lucrétile,
Horace a vanté les douceurs!
Et nous, dans un oubli stérile,
Nous laissons nos Bords enchanteurs!
Nous taisons ces frais Élysées,
Ces Retraites favorisées
De Zéphir, du Calme et des Eaux,
Où l'œil croit, loin des Rives sombres,
Voir tout le Peuple heureux des Ombres
Errer encor sous des Berceaux!

Serait-ce l'Onde du Pénée
Qui serpente dans ces Vallons?

Tivoli, Blanduse, Albunée,
Vous n'êtes plus que de vains Noms.
Ah! mieux que dans les Bois d'Algide,
Orion suit le Daim timide
Sous les hauts Chênes de Sénar;
Et Céphale toujours fidèle,
Y voit d'une Aurore plus belle
Étinceler l'humide Char.

La Seine et l'Aurore descendent
Vers la Reine de nos Cités:
Leurs Ondes, leurs Rayons s'étendent
Entre des Palais enchantés.
Un double Fleuve la partage;
Le Louvre y baigne son Image,
Peinte dans ce vaste Miroir.
Plus loin, le Pavillon de Flore *
Verra le Soleil qui le dore
Rougir les Nuages du Soir.

Jardin pompeux qui nous étales
Le faste du Trône et des Arts,
Je laisse tes Ombres royales;
Là, m'appelle le Champ-de-Mars;
Là, Vincenne, espoir des Dryades;
Passy, fameux par ses Nayades;
Auteuil **, qu'aima le Dieu des Vers;

* Beau Pavillon des Tuilleries, au bord de la Seine, à l'aspect du midi et du couchant.

** Village consacré par les maisons de campagne de Boileau et de Molière.

Fontenai, couronné de Roses;
Et Toi, Meudon, Toi qui reposes
Sous des Ombrages toujours verds!

La Colline qui, vers le Pôle *,
Borne nos fertiles Marais,
Occupe les Enfans d'Éole
A broyer les Dons de Cérès.
Vanvres, qu'habite Galathée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Épaissir les flots écumeux;
Et Sèvre, d'une pure argile,
Compose l'Albâtre fragile
Où Moka nous verse ses Feux.

Sans doute l'Amant d'Érigone
De Surène a fui les Coteaux;
Mais là, Montreuil fixe Pomone
Dans ses Labyrinthes nouveaux;
Ici, les Bois de Romainville
Couronnent ce Vallon fertile **
Dont le Sol n'a jamais trompé,
Et qui n'oppose à la rapine
Que l'Églantier et l'Aubépine,
Seul rempart du nouveau Tempé!

* Montmartre.
** Les Prés Saint-Gervais.

Mais le Dieu léger d'Idalie
Me ramène à ce Bois charmant *,
Où l'Infortune de Pavie
M'offre un antique Monument **.
Mille Chars, dans ces routes sombres
Se croisent sous leurs vertes ombres,
Y promènent mille Beautés :
Tous les Papillons de Cythère
Y suivent d'une aile légère
Ces Cœurs par Zéphire emportés.

Est-ce l'Art magique d'Armide
Qui te suspend à ces Coteaux,
Toi *** qui fais, d'un cours si rapide,
Descendre l'Ombrage et les Eaux ?
Que de Cascades bondissantes
Tombent en nappes blanchissantes,
Et s'engouffrent dans ces Bassins,
Tandis que l'écume élancée
De l'Onde par l'Onde pressée,
Rejaillit au front des Sapins !

Ah ! pour un Mortel adorable,
Épure tes Eaux, tes Zéphirs,
Genevilliers, Retraite aimable,
Qui charmas ses rians loisirs,

* Le Bois de Boulogne.
** Le Château de Madrid.
*** Saint-Cloud.

Chez Toi les Muses et les Grâces
Cueillant des Roses sur ses traces,
Lui prodiguent leurs doux Concerts;
Vaudreuil! nom sacré pour mon Ame,
Oh! que ne puis-je, en traits de flâme,
T'immortaliser dans mes Vers!

Hébé, plus fraîche et moins ornée,
Plaît mieux que l'auguste Junon :
Versailles! ta Pompe étonnée
Cède aux Grâces de Trianon.
Oui, tes fastueuses Merveilles
Épuisèrent les doctes veilles
Des Arts soumis à tes Desirs;
Louis te combla de largesses;
Tu me présentes des Richesses,
Et mon Cœur cherche des Plaisirs.

Frais Bocages de Morfontaines,
Que vos aspects sont gracieux!
Que de vos routes incertaines
Le Dédale est mystérieux!
Qu'avec plaisir, loin des Orages,
Tu prépares ces doux Ombrages,
Et que tes Jours y seront purs,
Toi *, par qui la Seine vengée,
D'un vil Obstacle dégagée,
Coule avec Gloire dans nos Murs!

* M. Le Pelletier de Morf., alors Prévôt des Marchands.

Il est donc une autre Vaucluse
Vraiment digne de nos Concerts;
Où mieux que Laure, une autre Muse
A Pétrarque eût dicté ses Vers!
Maupertuis, que les Sources vives,
Dans ton beau Vallon fugitives,
M'offriraient d'aimables Trésors,
S'il pouvait en être où réside
La Muse froide et l'Ame aride
Du Maître qui glace tes Bords!

Que de l'Arbre cher à Dodone
Navare soit toujours paré!
Que toujours le Myrte couronne
Anet, à Gnide préféré!
Je te consacre à la Mémoire,
Noble Asile, qui dus ta Gloire
Au Charme de tes belles Eaux *!
Viens avec tes Roches hautaines,
Tes Bois, tes Cygnes, tes Fontaines,
Décorer mes riches Tableaux!

Toi qui m'inspires et m'appelles,
Tu ne seras pas oublié,
Beau Lieu **, si cher à nos Apelles,
Plus cher encore à l'Amitié!

* Fontainebleau.
** Moulin-Joli.

Je ne vois plus ta Roue humide
Blanchir un cylindre rapide
De la dépouille des Guérets;
Mais garde bien le Nom champêtre
Que te donna ton premier Maître,
Utile Esclave de Cérès.

Laisse au Faste qui se ruine
Gâter la Nature à grands frais;
De ta simplicité Divine
Conserve les touchants Attraits;
Ces vieux Saules ridés par l'âge,
Ce Pont caché sous le Feuillage,
Ces Bords aux contours ondoyans,
Où la Seine, embrassant tes Isles,
Se plaît sous les voûtes mobiles
De tes Ombrages verdoyans.

Je voulais chanter sur ma Lyre
Ermenonville et Chantilli;
Mais le Printemps vient de sourire
Dans les Bocages de Marli.
Épris de ses Grâces nouvelles,
Mon Cœur y vole sur les Ailes
Et de Zéphire et de l'Amour:
Que j'aime ces légers Portiques
Ombragés de ces Bois antiques,
Que respectent les Feux du Jour!

Vénus n'est plus dans Amathonte ;
Vénus habite ces Jardins !
L'Olympe céderait sans honte
Au Charme de ces Lieux divins.
Là, quand la paisible Diane,
Promenant son Char diaphane,
De ses Feux argente les Airs,
Des Nymphes la Troupe folâtre
Danse, et foule d'un pied d'Albâtre
L'Émeraude des tapis verds.

Toujours, sur ces Rives fleuries,
Les Grâces cueillent leurs Bouquets ;
Toujours les tendres Rêveries
Sont errantes dans ces Bosquets.
Des Fleurs l'haleine parfumée,
Le doux bruit de l'Onde animée,
Tout rend ces Bords délicieux :
L'œil s'y plaît, le cœur y soupire ;
C'est ici que j'aimai Delphire !
Muse, couronne ces beaux Lieux !

ODE II.

LE DÉBAT DE L'AMOUR ET DE LA RAISON.

Amour me dit : Aime Lucile.
Raison me dit : Ne l'aime pas.
Amour ! Raison ! couple indocile,
Aurez-vous d'éternels Débats ?

Amour ! croirai-je que tes Charmes
N'ont point de retour dangereux ?
Raison ! croirai-je que tes Armes
Nous domptent pour nous rendre heureux ?

Ainsi, mon Ame est balancée
Entre l'Amour et la Raison :
Et ma frêle Barque est poussée
Par le Zéphir et l'Aquilon.

Mais quelquefois dans la Tourmente,
Quand le Port semble loin de nous,
Il s'offre une Rive charmante,
Même en dépit des Vents jaloux.

Amour! Raison! couple indocile,
Croyez-moi, cessez vos Débats :
Un sourire de ma Lucile
A terminé mon embarras.

ODE III.

A VÉNUS,

SUR LES PREMIÈRES NOUVELLES DE LA PAIX DE 1783.

O Vénus! enfin l'Europe
Va goûter un doux repos!
Mars s'enfuit sur le Rhodope;
Et le Marteau du Cyclope
Dort sous l'Antre de Lemnos.

Il ne forge plus des Armes
Pour Jupiter et Louis.
La Paix bannit les alarmes,
La Paix ramène à tes Charmes
Tous les Défenseurs des Lys.

Puisque les Haines cruelles
Brisent leurs Traits en ce Jour,
Vénus! que tes mains fidèles
Arment de Flèches nouvelles
Le Carquois du tendre Amour!

Qu'il en soit une, ô Déesse !
Une aiguisée à dessein,
Et dont l'invisible adresse
De mon ingrate Maîtresse
Pénètre, embrase le Sein !

ODE IV.

ORGIE GRECQUE,

A L'OCCASION DE LA PAIX, EN 1783.

Chers Amis, armons-nous d'un Verre !
Célébrons la Paix et Bacchus ;
D'un pied libre frappons la Terre ;
Albion ! tes Fils sont vaincus !

Nos Voiles ne sont plus captives ;
Le Commerce enrichit nos Ports.
Le Nectar grec va sur nos Rives
Prodiguer ses divins Trésors.

Que du Fer l'éclat homicide
Plaise à l'œil farouche de Mars !
Moi, j'aime cet Ambre liquide
Dont Chypre enivre mes regards.

Vins de Scio, de Mitylène,
Soyez le prix de nos Succès !
Fiez-vous à l'humide Plaine ;
Neptune est devenu Français.

Venez! et qu'un charmant délire
S'exhale de vos Flots dorés.
Qu'Amour reconnaisse à ma Lyre
Les doux Chants que vous inspirez.

ODE V.

LE NID D'AMOURS.

Tous les ans, douces Philomèles,
Quand Zéphir vous rend les beaux Jours,
A vos Nids vous êtes fidèles :
Mais dans mon Cœur, toujours, toujours
L'Oiseau qui n'a plumes qu'aux Ailes,
Couve, hélas! de nouveaux Amours.

Leur Bec rompt l'Albâtre fragile
Que l'Œuf oppose à leur Essor;
En naissant, leur race fertile
Forme d'autres Races encor,
Comme on voit de la Flâme agile
Naître mille étincelles d'Or.

L'un me bégaye un doux ramage ;
L'autre crie en Enfant mutin;
L'autre de son naissant plumage
S'amuse à chatouiller mon Sein ;
Et sans cesse, pour mon dommage,
Croît le jeune et perfide Essaim.

Que faire quand d'un vol de Flâme
Tous ensemble agitent mes Sens ?
Contre ces Tyrans de mon Ame
Que servent des Vœux impuissans ?
Je languis, je brûle, je pâme ;
Je meurs de leurs Feux renaissans.

Ciel ! ô Ciel ! ta Flâme enlevée,
N'eut de Vengeur qu'un seul Vautour !
Quelle peine m'est réservée !
J'en nourris mille, nuit et jour :
Au Styx soit toute la Couvée
De l'Oiseau qu'on appelle Amour !

ODE VI.

A L'UNE DES GRÂCES.

Toi! la seule que j'adore
Parmi les Sœurs de l'Amour!
Toi, la seule dont j'implore
Un doux et tendre retour!

Que ton Nom soit un Mystère
A tout Mortel indiscret,
Et que ton aimable Frère,
Seul, t'apprenne mon Secret.

Je le confie à ma Lyre,
Qui n'en parlera qu'à moi;
Dans mes yeux tu le peux lire;
Il n'est écrit que pour Toi.

Mes Feux voilés du silence
Auront un Destin plus doux.
La Déité que j'encense
Me ferait trop de Jaloux.

O Grâce ! dont tous les Charmes
Sont colorés de Pudeur !
Toi, dont les naïves larmes
Sont Filles de la Candeur !

Toi, qui sans fard et sans ruses
Sais plaire comme Vénus !
Et qui joins l'esprit des Muses
A tes Charmes ingénus !

Des Grâces la plus aimable !
Toi ! qu'on ne peut trop aimer !...
Ciel !... ô trouble inexprimable !...
Ah ! je viens de te nommer !

ODE VII.

Ah! que ta Solitude inspire,
Bois sombre, qui du Jour braves les Feux jaloux!
Que j'aime ce Feuillage animé du Zéphire!
Que cette Onde me plaît! Elle éveille ma Lyre,
Et lui prête des Sons plus doux.

Dans ces Dédales de verdure
Je plonge un long regard de plaisir enivré:
L'Enthousiasme y naît d'une Volupté pure;
Je me crois dans ces Bois seul avec la Nature;
Seul j'y goûte un calme sacré.

Mais dans l'Ombrage ensevelie,
Que Philomèle épand d'harmonieux soupirs!
Je crois entendre encor soupirer ma Délie!
Je pleure et suis heureux! douce mélancolie,
Ah! tes larmes sont des plaisirs!

Fuyez, fuyez de cet Asile,
Orageuse Fortune! aveugle Ambition!
J'ai trouvé loin des Cours un Port sûr et tranquille *:
Fuyez! Irais-je encor, sur ma Barque fragile,
Tenter des Mers sans Alcyon?

* Cette Ode fut faite après la mort du Prince auquel l'Auteur était attaché.

ODE VIII.

QUE LA BEAUTÉ NE REVIT QUE DANS LES BEAUX VERS, ET QUE LE GÉNIE SEUL N'EST POINT SOUMIS AU TEMPS.

Source de bonheur et de peine,
Beauté, chère aux Mortels, ah! ne sois point trop vaine
D'un Charme frêle et passager!
Par une longue tyrannie
Ne tourmente point le Génie;
De l'envieux Saturne il peut seul te venger.

Ivre d'un amoureux délire,
Il peut jusqu'aux Enfers te suivre avec sa Lyre,
Et les soumettre à tes Appas;
Tandis que tes pâles Rivales,
Vains jouets des Parques fatales,
Descendront, sans Orphée, au séjour du Trépas.

Ses Baisers ne sont point sans Gloire:
Sa Lyre les consacre au Temple de Mémoire;
Un doux Objet vit dans ses Chants:
Ses Chants passent de bouche en bouche,
Et la Pudeur la plus farouche
N'est point inexorable à ses Accords touchans.

S'IL meurt, l'Immortalité même
Vient planer sur sa Tête à son heure suprême :
Son Ame vole dans les Cieux.
Si quelque Beauté lui fut chère,
L'Avenir encor la révère ;
L'Amante du Poète y charme tous les yeux.

L'HEURE fatale en vain menace :
Né pour être Immortel, un Enfant du Parnasse
Insulte aux outrages du Temps :
Les Siècles n'ont rien qui l'étonne,
Et même en sa dernière Automne,
Il mêle à ses Lauriers les Roses du Printemps.

Vous que l'Amour, la Gloire assemble,
Quel charme de couler vos Jours heureux ensemble,
Et de vaincre ensemble la Mort !
Fière des Baisers de Tibulle,
Vivante du Feu qui la brûle,
Délie en Vers de flâme échappe au sombre Bord.

ODE IX.

SUR UN PORTRAIT D'AGLAÉ.

Quoi! c'est là d'Aglaé le doux et fin sourire?
C'est là ce front charmant et ces yeux ingénus
Où la Pudeur laisse encor lire
Quelques Vœux échappés à la tendre Vénus?

Quoi! c'est là cette bouche où l'Abeille folâtre
Croirait sucer encor la Rose du Printemps?
C'est là cette gorge d'albâtre
Que brûle de rougir le Baiser des Amans?

Zéphir! reconnais-tu la blonde chevelure
Que ton souffle amoureux caressa tant de fois,
Quand la Nymphe, en simple parure,
Venait respirer l'air et la fraîcheur des Bois?

Non, divine Aglaé! sans un Pinceau de flâme,
On ne rend point le charme et l'éclat de vos Traits:
Non, non, ce n'est que dans mon Ame
Qu'Amour a su vous peindre avec tous vos Attraits.

Là, d'une main brûlante il traça votre Image ;
Les Grâces, la Beauté s'y peignent tour à tour :
Jugez vous-même de l'Ouvrage,
Mais ne révélez pas les Secrets de l'Amour.

ODE X.

CONTRE LE LUXE.

Que vois-je! est-ce Dodone et ses Bois prophétiques
Ou ces Monts orgueilleux qu'entassaient les Titans?
Répondez, fiers Sapins dont les cimes antiques
Flottaient sur le Berceau des Temps.

Mais quel Nuage d'or lance une flâme pure,
Et sur vos noirs Sommets roule avec majesté?
De vos fronts ondoyans la vaste chevelure
Nage dans des Flots de clarté.

O Nature! à mes yeux ta Splendeur se révèle;
Ivre d'un Feu sacré, je t'entends, je te vois!
Toi, ma Lyre! redis sa Parole immortelle;
Vous, Mortels, écoutez sa Voix!

« Ingrats! qu'avez-vous fait de mes Présens célestes?
» Je créai vos Aïeux libres et fortunés:
» Eh! que vois-je partout? les maux, les jougs funestes
» Où vous-mêmes vous condamnez.

» De ces vieilles Forêts le silence vous crie :
» Soyez libres ; fuyez, brisez vos Chaînes d'or ;
» Brisez ce Fer jaloux dont l'avare furie
» Défend ce coupable Trésor.

» Je cachais donc en vain l'Or au fond des Abîmes !
» Vous vous précipitez dans ces Gouffres pervers ;
» Et des Sources de l'Or jaillissent tous les Crimes
» Dont vous inondez l'Univers.

» Votre Luxe orgueilleux insulte mes Campagnes ;
» Il ose me bannir du Sein de vos Remparts :
» Mes rustiques Palais, ces Vallons, ces Montagnes
» Semblent trop vils à vos regards.

» Où prétendent voler ces Forêts vagabondes ?
» La Patrie à vos yeux est-elle sans appas ?
» Pourquoi fatiguez-vous les deux Mers, les deux Mondes ?
» Le Bonheur germait sous vos pas.

» Le Niger a vendu ses Fils et son Rivage
» A vos Brigands d'Europe ! et, si nous les croyons,
» Flambeau sacré du Jour, cet indigne esclavage
» Est le Crime de tes rayons !

» Ah ! que n'a-t-il des Mers expiré la Victime,
» L'Insensé qui tenta leurs Gouffres menaçans !
» Et pût voir, sans pâlir, de l'orageux Abîme,
» Bondir les Monstres mugissans !

» Sans ravir aux Incas leurs richesses lointaines,
» Ici l'émail des Fleurs, l'or des Épis flottans,
» L'émeraude des Prés, et l'argent des Fontaines
» Prodiguent mes Dons éclatans.

» Et vous m'abandonnez à des Amans serviles
» Qui semblent moins cueillir qu'arracher mes Faveurs,
» Tandis que mon Rival, ce Luxe aimé des Villes,
» Obtient vos aveugles Ferveurs !

» C'était, c'était jadis dans le Sein des Bocages
» Que la Main des Héros m'éleva des Autels ;
» Mon Culte généreux forma ces grands Courages
» Qu'on mit au rang des Immortels.

» Les Bois, les Prés, les Eaux, Zéphire et ses murmures,
» Ces Asiles secrets au Sage réservés,
» Ces Trésors ingénus, ces Délices si pures
» Flattent peu des Cœurs énervés.

» En irritant vos Goûts, le Luxe les émousse.
» Les Richesses de l'Art sont des Besoins nouveaux ;
» Le Bonheur vient s'asseoir sur des tapis de mousse :
» Il est Citoyen des Hameaux.

» Il suit dans un Vallon cette Onde qui serpente
» Sous l'ombrage et le frais des Saules verdoyans ;
» Il monte ces Coteaux dont la fertile pente
» S'enrichit de Pampres rians.

» L'Or, le feu des Rubis, les triples Diadêmes
» N'étincèlent jamais sur le front du Bonheur.
» S'il ne luit qu'à vos yeux, s'il n'est pas dans vous-mêmes,
» C'est un Fantôme suborneur.

» Pourquoi me fuyez-vous, Race dénaturée?
» Pourquoi vous échapper de mes Bras maternels?
» Mon Sein vous prodiguait une Vie épurée;
» Mais l'Art rend vos Jours criminels.

» Vous avez des Métaux corrompu l'innocence;
L'Argent perd dans vos mains sa timide candeur;
» L'Or pur devient le prix d'une impure Licence;
» Son éclat séduit la Pudeur.

» Sur des ailes de feu le Plomb vole au Carnage;
» L'Airain vomit la Foudre au gré de vos Fureurs;
» Dans des Fleuves de Sang le Fer s'abreuve et nage,
» Ivre de vengeance et d'horreurs.

» O Mortels! c'est donc peu qu'un Luxe sanguinaire
» Prête son Faste horrible à la Férocité!
» Un Luxe plus doux change en Cyprès funéraire
» Le Myrte de la Volupté.

» Sous mille aspects rians sa fatale Industrie
» Vous déguise la Mort qu'on sert dans vos Festins,
» Et ne semble à vos yeux multiplier la Vie
» Que pour abréger vos Destins.

» Que dis-je ? il est funeste à la Race future !
» O Crime ! dans sa source il l'éteint sans remord ;
» Et d'un Baiser stérile inventant l'imposture,
» Il trompe la Vie et la Mort.

» Dépeuplant l'Univers sans peupler le Tartare,
» Par l'infâme conseil d'un Luxe fainéant,
» De la Fécondité dissipateur avare,
» L'Hymen sacrifie au Néant.

» Loin des Abus pervers, nés d'un Luxe profane,
» Dans le Sein des Hameaux j'épanche mes Bienfaits ;
» Là, j'invite le Sage ; et son humble Cabane
» N'est point jalouse des Palais.

» C'est là qu'il vient goûter mes Présens salutaires ;
» Chaque Aurore lui verse un Jour pur et vermeil ;
» Et c'est pour lui qu'au sein des Grottes solitaires
» Je recèle le doux Sommeil.

» De nombreux Rejetons sa Vieillesse entourée,
» Semble fleurir encor dans ces jeunes Rameaux :
» C'est l'Orme paternel, tige auguste et sacrée
» Que révère un Peuple d'Ormeaux. »

Heureux ! cent fois heureux, aux bords d'une Onde pure,
Celui qui, rejetant un Luxe empoisonneur,
Sait cultiver en paix les Biens de la Nature
Dans le silence du Bonheur !

ODE XI.

LA VRAIE SAGESSE.

Il n'est qu'un Age de plaire ;
Quand ce bel Age est passé,
Quand les Rides l'ont chassé,
Bien Fou qui vogue à Cythère.

Bien Fou qui de son Trésor
Payant un Baiser servile,
Caresse une Beauté vile
Qui vient caresser de l'Or.

Laissez un Dieu qui vous laisse ;
Quittez les Jeux du Printemps :
Voyez les Ailes du Temps
Vous amener la Sagesse ;

Non celle qui, sans desirs,
Toujours sévère et boudeuse,
Comme une Prude grondeuse,
Effarouche les Plaisirs ;

Mais la Sagesse attrayante,
Qui du vieil Anacréon
Vint réchauffer la Raison,
Sous une treille riante.

Pour triompher de Vénus
Elle conseille de boire,
Et d'en noyer la Mémoire
Dans les Coupes de Bacchus.

ODE XII.

SUR LE FAUX GOÛT DES POÉSIES MODERNES.

Mes Vers, Enfans de la Nature,
Coulez avec cette Onde pure
Qui s'échappe de ses Roseaux,
Et qu'éveille un libre Zéphire,
Loin des enceintes de Porphire
Où l'Airain captive les Eaux.

Le choix des Fleurs les plus brillantes
Que dans ses Prisons transparentes
Enferme un Art ingénieux,
Vaut-il ce Parterre champêtre,
Ces Fleurs que Cybèle a fait naître
Dans un désordre harmonieux?

Ce n'est pas sous de verds treillages
Où l'Art sut courber les feuillages,
Qu'un Rossignol charme les Airs;
Ses mélodieuses veillées,
Sous les Forêts échevelées,
Prodiguent leurs plus doux Concerts.

Ni l'Art, ni sa riche imposture,
Rien ne répare la Nature
Qui manque aux Rimes de Bernis ;
D'Azur il peint une Cabane ;
Et son Art, au Pinceau d'Albane,
Prête d'infidèles Vernis.

O Prodiges nés de sa Muse !
Dans l'Urne même d'Aréthuse
Il verse un Champagne étonné ;
Et plein des images de Gnide,
Il peindrait l'horrible Euménide
Le Front de Myrtes couronné.

Par lui la folâtre Nappée
S'empare de l'Onde, usurpée
Aux yeux de Neptune surpris ;
Il fait sourire les Hyades,
Et plonge les douces Nayades
Au Sein de l'amère Doris.

Était-ce ainsi que les Tibulles,
Les Anacréons, les Catulles,
Consacraient leurs doctes Pinceaux ?
Non ; les Corrèges du Parnasse
Jamais de cette folle Audace
N'ont enluminé leurs Tableaux.

La Nature a de vrais Prodiges;
Et rejetant les vains Prestiges,
Les monstrueux Enchantemens,
Laisse à Pékin encor barbare,
Renverser, d'un crayon bizarre,
L'ordre antique des Élémens.

Tel, dans ces Jours où la Folie,
De tous ses grelots embellie,
Nous vend ses grotesques Portraits,
Momus sait, d'une main fantasque,
Confondre sous l'erreur du Masque
L'âge, les sexes et les traits;

Ou, telle une magique Fée
Attache l'inquiet Morphée
Au récit d'un Conte enfantin,
Et nous berce de vains Mensonges,
Que met en fuite avec les Songes
Le premier rayon du Matin.

Oui, le Temps par qui tout s'épure,
Le Temps vainqueur de l'Imposture,
Détruit nos frêles Immortels.
Pézai n'est plus dans la Mémoire;
Et Dorat survit à la Gloire
De ses innombrables Pastels.

Tous ces Vers brillans et stériles
Imitent nos Cristaux fragiles ;
Et l'Art ne fait rien de pareil
Aux Diamans inaltérables,
Dont les étincelles durables
Paraissent Filles du Soleil.

ODE XIII.

Pour les sensibles Cœurs, oh! qu'il est de tourmens!
Que leur timide Espoir a de trouble et d'alarmes!
Leur Bonheur est plaintif; et des tendres Amans
Le Sourire est mouillé de larmes!

De mon Sein trop long-temps le calme fut banni;
Trop long-temps de Vénus j'essuyai les Orages:
L'Amant d'Adélaïde et l'Amant de Fanni
Est pâle encor de ses Naufrages.

Eh! quand je fuis l'écueil des amoureuses Mers,
Quel Zéphir vient tenter ma Barque trop crédule?
Lucile!... Objet céleste! ah! c'est Toi qui me perds!
Délie embrasa moins Tibulle.

Délie eut moins de grâce, elle eut moins de beauté;
Moins de ce charme heureux que prête la Décence:
Toi seule as réuni toute la Volupté
De Vénus et de l'Innocence.

Je te vis! tu portais dans tes paisibles yeux
Des Foudres de l'Amour le trait inevitable!
De la Timidité le charme impérieux
Te rend encor plus redoutable.

Je voulais te combattre, et ne sus qu'adorer!
Tu règnes sur mon Cœur; tu règnes sur ma Lyre!
Mes pas cherchent tes pas; je ne puis respirer
Que l'Air que ta Bouche respire.

Enchaîné près de Toi par d'invisibles Nœuds,
Je me fais un Bonheur des maux où je succombe;
Et je ne pourrais même échapper à tes Feux
Dans le Sein glacé de la Tombe!

ODE XIV.

A LUCILE,

APRES UNE ENTREVUE AU CLAIR DE LUNE.

Hier, en vous parlant, ô Lucile adorée !
J'aimais à voir des Nuits l'Astre sensible et doux ;
Mais de vos yeux divins mon Ame séparée,
Hélas ! ne put rien voir ni rien aimer que Vous.

Que loin de Vous Diane est muette et glacée !
Quels Souvenirs de flâme agitèrent mes Sens !
Ma Pensée écoutait encor votre Pensée ;
Mes Regards répondaient à vos Regards absens.

Tantôt votre Pudeur, timide et non farouche,
Venait m'embarrasser de troubles ingénus ;
Tantôt un mot flatteur, sorti de votre Bouche,
M'embrasait, me livrait tout entier à Vénus.

Quel Bonheur est égal aux délices d'une Ame
Qui vient de respirer votre souffle amoureux !
Jamais le Ravisseur de la céleste Flâme
Ne fut de son Larcin plus fier ni plus heureux.

Ainsi je parcourais, rêveur et solitaire,
De nos vastes Remparts tout l'espace ombragé :
Quel profane Mortel eût osé me distraire ?
Que peut craindre un Amant par Vénus protégé ?

Dans mon Asile encor la tendre Rêverie
De votre seule idée enivra mon sommeil :
Un Songe vint m'offrir votre Image chérie,
Et mon Cœur la retrouve à l'instant du réveil.

Mon Ame s'abandonne à votre Ame céleste ;
Mais si votre Candeur trompait le Sentiment,
Si ce n'était qu'un Piége aussi doux que funeste.....
J'aurais payé bien cher le Bonheur d'un moment !

ODE XV.

ALCÉE,

CONTRE LES JUGES DE LESBOS.

Mes Tyrans ont repris les Armes ;
Leurs Traits sont aiguisés ; leurs Piéges sont tendus ;
Mon espoir s'éteint dans mes larmes ;
J'implore un Ciel désert, et mes Cris sont perdus.

O Lyre ! ô Compagne fidèle !
Toi qui seule réponds à mes tristes accens,
Toi qui rends Lesbos immortelle,
Le Crime a donc troublé nos Concerts innocens !

Hélas ! en butte à l'Imposture,
Poursuivis d'une lâche et perfide Thémis,
Pouvions-nous chanter la Nature
Sous le Glaive insolent de ses fiers Ennemis ?

Eh ! quelle Digue secourable
Pourrait nous dérober à leurs Flots dévorans ?
La Tombe est un Port favorable ;
Et c'est là que du moins on échappe aux Tyrans !

Pour l'Innocence qu'on outrage
Il n'est plus d'autre Asile, il n'est plus de Vengeurs :
Il faut succomber à l'Orage ;
Adieu, ma Lyre !... adieu !... je t'embrasse et je meurs.

Que dis-je ? mourir sans Vengeance !
Mourir sans repousser un Complot odieux !
Mourir dans un lâche silence,
Sans prouver aux Mortels qu'il est encor des Dieux !

Il en est ! et d'un Feu sublime
Je sens que leur Présence embrase ma Vertu ;
Il en est ! et malheur au Crime
Dont l'Orgueil insulta mon Génie abattu !

O Lyre ! renais pour la Gloire !
Fais payer aux Tyrans nos Soupirs dédaignés ;
Arme le Temps et la Mémoire ;
Arme à jamais contre eux les Siècles indignés.

Viens, de Courroux étincelante !
Tonne sur des Pervers ; lance tes Sons vengeurs ;
Remplis-les de cette épouvante
Dont Ulysse frappa d'insolens Ravisseurs.

Deviens pour eux l'Arc redoutable
Qui fit voler la Mort au Sein d'Antinoüs ;
Deviens la Flèche inévitable
Dont Alcide perça l'infidèle Nessus.

Vil Juge ! horreur de Mitylène !
Toi qui mettais ma perte au rang de tes Exploits,
C'est trop, de ton impure haleine,
Souiller le Temple auguste où respirent nos Loix !

De ta Puissance illégitime
Tu flattais, je le sais, mes vils Persécuteurs :
Tu pensais que, faible Victime,
J'adorerais encor tes Oracles menteurs.

De tes lâchetés insolentes
Sous le Dais de Thémis je saurai te punir ;
Tremble ! de mes Flèches brûlantes
Je veux te percer même au sein de l'Avenir.

Me fuirais-tu dans la Nuit sombre,
J'y descends : d'Érynnis j'allume le Flambeau ;
Et des supplices de ton Ombre
Je veux épouvanter ton horrible Tombeau.

Viens, viens, dirai-je à l'Euménide ;
Prépare tes Serpens, et tes Feux et tes Traits :
Le voilà, ce Juge perfide
Qui souilla les Vertus et blanchit les Forfaits.

Dieu des Enfers ! Juge équitable !
Le voilà, de Thémis cet Organe odieux,
Qui vendit à l'Or du Coupable
Les droits de l'Innocence et la faveur des Dieux !

Frappe !... Qu'entends-je ?... une Ombre chère,
Se voilant à mes yeux, l'accuse par ses Cris !
Elle avait cessé d'être Mère !
Pardonne, Dieu des Morts ! je suis encor son Fils.

Si près de la Tombe !... Ah ! Cruelle !
Voulais-tu m'arracher une Épouse et le Jour ?
Sœur barbare !... Épouse infidèle !...
Vos Cœurs ont pu trahir la Nature et l'Amour !

Pardonne, Dieu Vengeur ! pardonne !
Ces Nœuds qu'ils ont rompus me sont toujours sacrés ;
Et ma Fureur ne t'abandonne
Que l'appui criminel de ces Cœurs égarés.

Épuise, épuise ta Vengeance
Sur le Chef odieux des Tyrans de nos Loix ;
Il sut tout ! mais de l'Innocence
Il rejeta les Pleurs ; il étouffa la Voix.

Je l'ai vu, cherchant des Complices
Dans les Membres pervers du Sénat de Lesbos,
Armer ses noires Injustices
De Suffrages vendus à ses lâches Complots.

Je l'ai vu de sa Bouche impure
Vomir l'infâme Arrêt d'un Divorce effronté,
Et commander que le Parjure
Me flétrît d'un Serment que l'Or avait dicté.

Je l'ai vu, bravant mes alarmes,
D'un sourire adultère outrager mes douleurs :
Venge l'Hymen ! venge mes larmes !
Venge les Droits sacrés d'un Enfant des neuf Sœurs !

Tu m'entends ! Ton Sceptre terrible
A ces Récits affreux tressaille dans tes mains,
Et tu vas, d'un supplice horrible,
Effrayer ces Brigands qui jugent les Humains.

Moi ! dans l'ivresse de ma Lyre,
Je t'offrirai des Chants si flatteurs et si doux,
Que de l'éclat du sombre Empire
Je veux rendre les Cieux étonnés et jaloux.

Tel chantait le sublime Alcée,
Qu'avaient trahi l'Amour, la Fortune et Thémis,
Et de sa Lyre courroucée
La Menace imposait aux Destins ennemis.

ODE XVI.

A ZÉLIS,

Qui avait fait quelques jolies Romances, et voulait faire un Poëme sur le Dévouement du Prince de Brunswick, noyé dans l'Oder en s'efforçant de sauver des Malheureux.

Qui? Toi! chanter Brunswick luttant contre les Ondes,
Et peut-être avec lui te noyer dans les Flots!
Toi! peindre de l'Oder les Fureurs vagabondes!
Zélis, ah! reviens à Paphos;

Reviens aux doux Concerts : ta Voix tendre et flexible
Y peut d'une Romance exhaler les soupirs.
A tes pleurs modulés tu rends Écho sensible;
Écho les répète aux Zéphirs.

Tes Chants fixent l'Amour. Ravi de les entendre,
Vois ce Myrte agiter ses Feuillages naissans;
De leur Trône de Fleurs vois les Grâces descendre
Pour mieux jouir de tes Accens.

Philomèle t'admire. Étonné de se taire,
Le bruyant Aquilon ne trouble plus les Cieux ;
Epris de tes Accords, le Torrent solitaire
Roule des Flots silencieux.

Tandis qu'en ce Bocage Endymion repose,
Phébé qui, malgré l'Ombre et les Rameaux jaloux,
Lance un Baiser d'argent sur ses lèvres de rose,
T'écoute, et luit d'un feu plus doux.

Zélis, charme toujours les Amans et les Belles ;
Laisse à d'autres * le soin d'ennuyer les Héros.
Combien pensent cueillir des Palmes immortelles,
Qui moissonnent de lourds Pavots !

* MM. Roucher et Marmontel ont fait de terribles Poëmes sur la Mort du Prince de Brunswick. (*Note de l'Auteur.*)

ODE XVII.

A LUCILE.

Que l'Heure fuit d'un vol agile,
Ardente à me ravir l'instant où je te voi!
Mais son Aile est presqu'immobile
Lorsqu'elle traîne un Jour consumé loin de Toi.

Ah! celui qui de ta Présence
Ne connaît point le Charme et les Ravissemens,
Jamais d'une fatale Absence
Ne peut sentir l'horreur, ni peindre les tourmens.

Qu'alors une Ame est solitaire!
Que la Vie est un poids funeste et douloureux!
Privé de l'Astre qui m'éclaire,
Le Ciel à mes regards prodigue en vain ses Feux.

D'une sombre mélancolie
Je goûte, en soupirant, l'amère Volupté.
Non, Lucile! non, ma Délie!
Non, je ne saurais vivre absent de ta Beauté!

Au moins si je pouvais descendre,
Couvert de tes Baisers, dans la Nuit du Tombeau!
Si tes pleurs arrosaient ma Cendre!...
Mais pourquoi de mes Jours éteindre le Flambeau?

D'une Absence, hélas! trop funeste,
Tu sais qu'un doux Écrit pourrait me consoler.
L'Art d'écrire est un Don céleste;
Vénus même aux Amans daigna le révéler.

C'est par lui que la jeune Amante
Trace en lignes de Feu son trouble et ses desirs:
Elle épanche une Ame brûlante,
Et confie au Papier ses timides soupirs.

Quel charme quand sa main furtive
Recèle un doux Billet dans son Sein palpitant!
Ou quand son adresse naïve
Le glisse à la faveur de son Voile flottant!

Qu'il est heureux! que je l'envie,
Celui qui, retiré loin des profanes yeux,
Peut, l'œil ému, l'Ame ravie,
Lire et baiser cent fois ces Traits mystérieux!

Et quand un long Jour nous sépare,
Jour qu'une longue Nuit va suivre avec lenteur,
Tu pourrais, Amante barbare,
Refuser à mes Feux un mot consolateur!

Reprends donc tes regards de Flâme !
Ordonne que j'expire en cessant de te voir,
Si ton Ame outrageant mon Ame,
Veut lui ravir toujours cet innocent espoir.

ODE XVIII.

LES CONQUÊTES DE L'HOMME SUR LA NATURE.

Disparais, limite insensée,
Qu'au noble essor de la Pensée
Oppose un Vulgaire odieux!
Il est de nouvelles Conquêtes;
Il est des Palmes toujours prêtes
Pour le Génie audacieux.

Pareille à la Poudre guerrière,
Tout à coup rompant la barrière
Des inaccessibles Remparts,
Sans cesse, ô divine Uranie!
La Force active du Génie
Recule la borne des Arts.

Marchons sous ses nobles Auspices;
Osons tenter ses Précipices:
Son danger même a des appas;
Il n'est point d'Arts qu'il ne découvre;
Il n'est point de Sentiers qu'il n'ouvre
Aux Mortels qui suivent ses pas.

Les Bois avaient conquis la Terre ;
Leurs Monstres nous faisaient la Guerre,
Et le Roi du Monde a rampé.
Mais au Caillou qui la recèle
Il ravit l'heureuse étincelle
Qui lui rend ce Globe usurpé.

Les Bois, les Monstres reculèrent ;
Les doux Asiles s'élevèrent ;
La Faim n'eut plus de mets sanglant ;
Et sous le nom de Triptolème,
Le Génie inventa lui-même
L'Art qui fit oublier le Gland.

Son Expérience fertile,
Dans une Herbe autrefois stérile,
Surprit le germe des Moissons :
Oui, Cérès est Fille de l'Homme ;
Et du Grain qu'Éleusis renomme
Lui seul a doré nos Sillons.

Il impose au Coursier sauvage
Le frein d'un utile esclavage ;
Le Bœuf féconde ses Guérets ;
Et pour fendre le sein des Ondes,
Changés en Barques vagabondes,
Les Sapins quittent leurs Forêts.

Son Art, sur des Voûtes solides,
Traverse des Fleuves rapides :
Les Monts altiers sont aplanis ;
Et par une route nouvelle,
A travers les flancs de Cybèle,
Les deux Neptunes sont unis.

C'est peu de l'antique Merveille
Des Sons qui peignent à l'Oreille
L'Ame invisible en notre sein :
Par lui la Parole est tracée ;
Il éternise la Pensée
A l'aide d'un mobile Airain.

Il lit sur le front des Étoiles ;
Il emprisonne dans ses Voiles
Éole aux souffles inconstans ;
L'Heure même, si fugitive,
Vient, dans un Or qui la captive,
Lui révéler les pas du Temps.

A son gré le Marbre respire ;
La Toile pleure, ou va sourire
Sous des Pinceaux ingénieux.
Il chante, et ma Lyre, qu'il aime,
Soumet le Temps et la Mort même
A son Empire harmonieux.

Par une savante culture,
Il semble inventer la Nature;
Il dompte l'Air et les Climats.
Aux yeux étonnés de Pomone,
L'Arbre, avec orgueil, se couronne
De Fruits qu'il ne soupçonnait pas.

Ici, l'Homme ceint du Scaphandre [1],
Franchit, plus heureux que Léandre,
La surface des Flots mouvans:
Là, plongeant jusqu'aux Néréïdes,
Même au fond des Tombeaux liquides,
Il imprime ses pas vivans [2].

Le Batave à son Industrie
Osa devoir une Patrie
Conquise sur les Champs amers:
C'est là qu'il fonde sa Fortune,
Et dort, en dépit de Neptune,
Où nageaient les Monstres des Mers.

Franklin a pu dire au Tonnerre:
« Cesse d'épouvanter la Terre;
» Descends de l'Olympe calmé! »
Soudain la Foudre obéissante
A reconnu sa Voix puissante,
Et Jupiter fut désarmé.

Renommée, abaisse tes Ailes ;
Ferme tes Bouches infidèles ;
Cesse tes Rapports indiscrets :
Vois cette active vigilance
Des Signaux qui, dans le silence,
Vont saisir au loin tes Secrets [3].

Quelle Nuit rend mon Vol timide ?
Quelle Ombre jalouse et perfide
M'a du Jour noirci les rayons ?
Traînant une Vie importune,
Je plaignais l'aveugle infortune
Des Homères et des Miltons.

O Lyre ! ne sois pas ingrate !
Qu'un doux Nom dans nos Vers éclate,
Brillant comme l'Astre des Cieux !
Je revois sa Clarté première ;
Chante l'Art qui rend la Lumière :
Forlenze [4] a dévoilé mes yeux.

Que vois-je ? ô Merveille suprême !
Un Air plus léger que l'Air même
Ravit l'Homme au Ciel le plus pur ;
La Seine, en frémissant, admire
Le cours de ce premier Navire [5]
Qui des Airs fend le vaste Azur.

Ah ! ne viens point, Raison barbare,
Fière de la Chute d'Icare,
Glacer nos Dédales français !
Ce n'est pas à Toi de connaître
Les Prodiges qui doivent naître
De ces mémorables Essais !

Dut l'Aigle nous prêter ses Ailes
Pour vaincre les Autans rebelles
Et franchir les Champs étoilés,
Albion verra sur ses Côtes
De nos célestes Argonautes
Descendre les Vaisseaux ailés.

Ému d'une Crainte importune,
C'est déjà trahir la Fortune
Qu'en avoir lâchement douté :
L'Audace enfante les Miracles ;
Rien ne peut vaincre les Obstacles
Qu'une sage Témérité.

Jadis un Vulgaire crédule
Rêva les Colonnes d'Hercule,
Ces bornes du Monde et des Mers ;
« Et moi, dit un Homme intrépide,
» Au-delà du Gouffre liquide
» Je vous jure un autre Univers.

» Cet Astre est le Dieu que j'atteste !
» Il voit dans sa route céleste
» Les Climats promis à nos Vœux.
» Suivez-moi donc, Troupe vaillante !
» Quelle Conquête plus brillante !
» Je donne un Monde à vos Neveux.

» Plus immortels que ces Achilles,
» Fiers Conquérans de quelques Villes,
» Votre Nom ne saurait périr !
» Amis ! que l'Ombre d'Alexandre
» Désormais frémisse d'apprendre
» Qu'il fut un Monde à conquérir !

» Castillans nés pour la Victoire,
» Si ce n'est assez de la Gloire,
» Cet inestimable Trésor,
» Volez où les Dons les plus rares
» Lassent les mains les plus avares :
» Plongez-vous aux Sources de l'Or. »

A ces mots qu'applaudit Eole,
Déployant la Voile espagnole,
S'élança, des Bords de Palos,
Ce Génois, heureux Téméraire,
Certain du nouvel Hémisphère
Qui l'attend au-delà des Flots.

Emportés sur les Mers profondes,
La Voûte du Ciel et des Ondes
Déjà se confond à leurs yeux :
Dans ces abîmes du Silence,
Tout à coup une Terre immense
S'élève entre l'Onde et les Cieux.

L'autre Hémisphère se révèle ;
O Colomb ! une autre Cybèle
Court au-devant de tes Vaisseaux.
Et Toi, si long-temps ignorée,
De tes vastes Bois entourée,
Amérique ! tu sors des Eaux.

Que dis-tu quand tu vis éclore
Du Berceau vermeil de l'Aurore,
Ces Vainqueurs des Flots et des Airs,
Armés de Foudres éclatantes,
Citoyens de Villes flottantes
Qui semblaient nager sur les Mers ?

Cependant, ô joie imprévue !
Toi-même offrais à notre vue
Tes Bords, tes Métaux radieux,
Et ces nouveaux Fils de la Terre
Venant rendre hommage au Tonnerre,
Qu'ils croyaient lancé par les Dieux.

Au fatal aspect de nos Armes,
Tes Dieux vaincus jettent des larmes ;
Tes yeux tremblans sont éblouis.
Le vaste Écho de tes rivages
S'étonne, en ses Grottes sauvages,
D'entendre des Sons inouis.

Ces Bronzes tonnans qui rugissent,
Ces Coursiers fougueux qui bondissent,
Ce Fer qui luit dans les combats,
Cet Art de carnage et de Gloire,
Sous le nom pompeux de Victoire,
Usurpe ces heureux Climats.

Telle qu'en sa course effrayante
Une Comète foudroyante,
Au sein des Airs épouvantés,
Choquerait de son Front terrible
L'Astre bienfaisant et paisible
Que parent ses Feux argentés ;

Tels, au sein du liquide Abîme,
Deux Mondes, quel instant sublime !
S'entrevirent avec effroi ;
L'un paré d'Or et d'Innocence,
L'autre armé de Fer, de Vengeance ;
Et tous deux ont l'Homme pour Roi !

O Terre! assemble ta Famille;
Cesse enfin de chercher ta Fille
Dont Neptune fut Ravisseur!
L'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Aux Bornes de l'Onde Atlantique,
Ont trouvé leur dernière Sœur.

NOTES.

[1] Corselet de liége, avec lequel un homme peut traverser les rivières, inventé en 1769 par M. La Chapelle.

[2] Jacques Cook, devenu depuis si célèbre par ses Voyages, étant simple Matelot en Canada, pendant le Siége de Québec, en 1755, sonda la profondeur du Fleuve Saint-Laurent, en face du Camp français, en y plongeant, pendant l'espace de sept nuits, et publia une Carte exacte du Cours de ce Fleuve.

[3] Le Télégraphe, inventé par M. Chappe, en 1794.

[4] Célèbre Oculiste qui a fait à l'Auteur l'opération de la Cataracte.

[5] L'Aérostat, rempli de gaz ou d'air inflammable, substitué, en 1785, par M. Charles, aux Montgolfières, inventées en 1783 par MM. Joseph et Etienne Montgolfier.

ODE XIX.

A LUCILE,

PENDANT UN ACCÈS DE FIÈVRE.

Le Vautour aux Serres cruelles
Fond moins rapidement sur un Cygne amoureux,
Que la Fièvre aux brûlantes ailes
Ne vole sur ma Tête en me dardant ses Feux.

Ivre d'un Sang qu'elle dévore,
Elle glace en mon Cœur et la Vie et l'Amour.
O Lucile! en vain je t'implore;
Lucile! tu craindrais de me sauver le Jour!

Tu me dérobes ta Présence:
L'excès du Sentiment m'a rendu criminel.
Hélas! je meurs de ton Absence;
J'ai lu dans tes regards mon Exil éternel.

Tes Rigueurs ont armé la Parque;
Elle punit mes Feux en me soufflant les siens.
Je vais passer la noire Barque,
Et rejoindre Tibulle aux Champs Élysiens.

Épargne, épargne, ô Radamanthe !
D'un Fils des chastes Sœurs les Mânes innocens.
Épris d'une fatale Amante,
Il exhala son Ame ainsi qu'un pur Encens.

Loin des Gouffres du noir Tartare,
Vénus guide mon Ombre au Séjour de la Paix.
De la Danaïde barbare
J'aurais vu le Supplice expier ses Forfaits.

De l'insensible Alcimadure
J'eusse entendu gémir les tardives douleurs :
Témoin des peines qu'elle endure,
Je me fusse écrié : Les Dieux vengent nos Pleurs !

Mais de la Plaine fortunée
Ne sens-je point déjà les Parfums, les Zéphirs ?
Là, d'Amaranthes couronnée,
Sapho remplit les Airs d'harmonieux Soupirs.

Là, sous mille berceaux de Rose,
Les Poètes amans rêvent la Volupté ;
Là, sous des Myrtes qu'il arrose,
Coule à longs Flots d'argent le paresseux Léthé.

De Phébé qui me fut si chère,
Là brille, au lieu du Jour, l'innocente Splendeur ;
Son Flambeau, né pour le Mystère,
Y prête au Baiser même une sainte pudeur.

Là, ma Lyre fidèle et tendre
Chantera la Beauté qui me donne la Mort;
Tibulle daignera m'entendre,
Et sa Délie au moins plaindra mon triste Sort.

ODE XX.

A LA MÊME,

SUR SON DÉPART.

Cher et cruel Objet de la plus tendre Flâme,
Tu vas donc t'éloigner de Moi !
Tu pars ! telle est du Sort l'impérieuse Loi ;
Tu pars ! il est un Bien que ma Douleur réclame :
Tu ne peux me laisser ton Ame,
Emporte la mienne avec Toi !

Que ferais-je d'une Ame à jamais désolée,
D'une Ame absente de tes yeux,
Dont les regards cent fois l'ont mise au rang des Dieux ?
Loin de ce qu'elle aimait languissante, exilée,
Cette Ame aux Regrets immolée,
En te perdant, tombe des Cieux.

Qu'un Baiser la confie aux Roses de ta Bouche !
Hélas ! donné par la Douleur,
Il ne fait point d'outrage à ta chaste pâleur.
Si du nom de Baiser ta Vertu s'effaronche,
Que ma peine du moins la touche :
La Pitié se doit au Malheur.

Cher et cruel Objet de la plus tendre Flâme,
Tu vas donc t'éloigner de Moi !
Tu pars ! telle est du Sort l'impérieuse Loi ;
Tu pars ! il est un Bien que ma Douleur réclame :
Tu ne peux me laisser ton Ame,
Emporte la mienne avec Toi !

—*—

ODE XXI.

La Raison, froide Immortelle,
Le front ceint de Nénuphar,
Contre une Flâme cruelle
M'offrait son triste Nectar.

Cette Prude, avec empire,
S'empara de mon séjour :
Sa Voix fit taire ma Lyre,
Douce complice d'Amour.

D'abord son humeur chagrine
Jeta mon Ovide au feu ;
Elle craignait la Doctrine
De ce Professeur du Dieu.

Bientôt Pétrone et Catulle
Furent en proie à Vulcain ;
Elle brûla mon Tibulle :
Les Grâces pleuraient en vain.

Puis, de sa main vengeresse,
Furent pris et déchirés
Tous mes Vers pleins de tendresse,
Et par Lucile inspirés.

La voilà, criant : Qui vive !
A tout Minois dangereux.
Bacchus, mon riant Convive,
Se vit exiler comme eux.

Elle frappa d'anathême
Le profane Cupidon,
Et m'apprit le beau Systême
Du pur Amour de Platon.

A ne parler que des Ames
La Prude a tant réussi,
Que, grâce à ses chastes Flâmes,
Déjà mon Cœur est transi.

Qu'as-tu fait, Raison maudite ?
L'Insensible est-il heureux ?
Amour ! Amour ! reviens vite ;
Rends-moi la Vie et tes Feux.

ODE XXII.

AVANTAGES DE LA VIEILLESSE.

Que Minos jette dans son Urne
Les Noms des vulgaires Mortels ;
Muses ! vos Fils bravent Saturne
A l'Ombre de vos saints Autels.
En vain s'échappe la Jeunesse ;
Mon Ame trompe la Vieillesse ;
Ma Pensée est à son Printemps :
Sa fleur ne peut m'être ravie ;
Et même, en exhalant ma Vie,
Je ne meurs point, je sors du Temps !

La Nuit jalouse et passagère
Dont le voile ombrage mes yeux,
N'est qu'une éclipse mensongère
D'où l'esprit sort plus radieux.
Ainsi la Nymphe transformée
En Chrysalide inanimée,
Que voilent de sombres couleurs.
Prépare ces brillantes Ailes
Et ce front paré d'étincelles,
Qu'adore la Reine des Fleurs.

Ce Vieillard qui charmait la Grèce,
Cet Anacréon si vanté,
Dans la Coupe de l'Allégresse
Sut boire l'Immortalité.
Jeune de verve et de pensée,
Sa Vieillesse fut caressée
Par les Muses et les Amours;
Son Hiver eut des Fleurs écloses;
Son Front se couronna de Roses;
Et ces Roses vivent toujours.

Mais du Chantre heureux de Bathylle
La verte et brillante Saison,
Ne fut qu'une suite stérile
De Printemps obscurs et sans nom.
Lui-même voila son jeune âge,
Sûr de l'immortel badinage
Dont il ménageait le Flambeau;
Il sut reculer sa Mémoire,
Et sembla naître pour la Gloire
Aux Portes même du Tombeau.

Ainsi, quand la prodigue Flore
A vu flétrir ses doux Présens,
Dons fragiles qu'en vain l'Aurore
Humectait de pleurs bienfaisans,
La sage et tardive Pomone
Ose confier à l'Automne,
Voisin des farouches Hivers,

Ces Fruits dont la riche Corbeille
Brave les larcins de l'Abeille
Et le souffle glacé des Airs ;

Ou tel des Grappes colorées
Le feu liquide et pétillant
Vieillit, loin des Coupes dorées,
Au sein pur d'un Cristal brillant.
Loin que son Age le consume,
Riche du Temps qui le parfume,
Il devient ce Jus précieux,
Cette Liqueur à qui tout cède,
Même celle dont Ganymède
Couronnait la Coupe des Dieux.

ODE XXIII.

SUR LE VAISSEAU LE VENGEUR.

Au Sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses Accords touchans,
Par de timides Sons le Fils de Calliope
Ne préludait point à ses Chants.

Plein d'une Audace Pindarique,
Il faut que des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier Trait que lance un Poète lyrique
Soit une Flèche d'Apollon.

L'Etna, Géant incendiaire,
Qui, d'un front embrasé, fend la Voûte des Airs,
Dédaigne ces Volcans dont la froide Colère
S'épuise en stériles Éclairs.

A peine sa Fureur commence,
C'est un vaste Incendie et des Fleuves brûlans.
Qu'il est beau de Courroux, lorsque sa Bouche immense
Vomit leurs Flots étincelans !

Tel éclate un libre Génie,
Quand il lance aux Tyrans les foudres de sa Voix ;
Telle à Flots indomptés sa brûlante Harmonie
Entraîne les Sceptres des Rois.

Toi, que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon Vaisseau dans son Cours.
Moins de Vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la Mer terrible où je cours.

Argo, la Nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des Cieux,
Quel que fût le succès de sa Course lointaine,
Prit un Vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pleïades,
Je sens d'un souffle heureux mon Navire emporté ;
Il échappe aux Écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'Immortalité.

Mais des Flots fût-il la Victime,
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr ;
Il est beau, quand le Sort vous plonge dans l'Abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le Sort infidèle,
Comme un Lion pressé de nombreux Léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'Airain lui déclare la Guerre ;
Le Fer, l'Onde, la Flâme entourent ses Héros.
Sans doute ils triomphaient! mais leur dernier Tonnerre
Vient de s'éteindre sous les Flots.

Captifs !... la Vie est un outrage :
Ils préfèrent le Gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur Courage ;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une Mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces Républicains l'Ame n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau Trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglans.
Voyez-les défier et la Vague et la Foudre
Sous des Mâts rompus et brûlans.

Voyez ce Drapeau tricolore
Qu'élève, en périssant, leur Courage indompté.
Sous le Flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce Cri : Vive la Liberté !

Ce Cri !... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la Mort et par les Flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma Lyre.
Siècles ! il planera sur vous !

Et Vous ! Héros de Salamine,
Dont Téthis vantent encor les Exploits glorieux,
Non ! vous n'égalez point cette auguste Ruine,
Ce Naufrage victorieux !

ODES.

LIVRE SIXIÈME.

ODE I.

LES TOASTS DE L'OLYMPE.

Un soir que, réunis dans leur Palais d'Azur,
Les Dieux, la Coupe en main, savouraient l'allégresse,
Et que la jeune Hébé, du Nectar le plus pur,
Leur versait la riante Ivresse;

Je bois, disait Vénus, à l'indomptable Mars;
Je bois, disait Junon, au Maître du Tonnerre;
Et moi, disait Cybèle en jetant ses regards
Sur les Maux dont gémit la Terre,

Je bois au Favori de la sage Pallas,
Au Héros qui du Nil soumit l'Urne féconde,
Au rapide Vainqueur des Alpes, de Mélas,
Au Pacificateur du Monde.

Et moi, disait Neptune, au généreux Lion,
Effroi des Léopards, dont la rage conspire
Contre l'heureuse Paix, que l'atroce Albion
Ose exiler de mon Empire.

Oui, buvons, dit Pallas, à ce jeune Guerrier :
C'est Ulysse au Conseil : au Combat c'est Achille
Il a conquis la Paix, et son vaste Laurier
En sera l'éternel Asile.

Jupiter joint sa Coupe à la Coupe des Dieux;
La douce Paix obtint son auguste sourire
Et Phébus confia l'allégresse des Cieux
Aux divins Accords de sa Lyre.

ODE II.

MES SOUVENIRS,

OU LES DEUX RIVES DE LA SEINE *.

Qu'un autre, d'une Ame insensée,
Se vieillisse en plongeant ses yeux dans l'Avenir!
Moi, je rajeunis ma pensée
Par les charmes du Souvenir.

Dans l'Asile de ma Vieillesse,
Un Sort heureux présente à mes regards contens
L'aspect des lieux où ma Jeunesse
Vit éclore ses doux Printemps.

Paisible Nymphe de la Seine,
Que ton Onde me plaît! que tes Bords me sont chers!
Ton Onde est pour moi l'Hypocrène,
Et tes Bords me sont l'Univers.

Tu sembles de mes destinées
Réunir à la fois et partager le cours :
Là, couloient mes jeunes années;
Ici coulent mes derniers jours.

* Au sujet d'un logement que le Gouvernement venait de m'accorder sur la rive droite de la Seine (au Louvre).

Que mon œil aime à reconnaître
La rive où se cachait mon timide Berceau!
Mon Ame qui semble y renaître,
De plus loin brave le Tombeau.

Ranimés par d'heureux prestiges,
D'un Palais abattu les Marbres, les Jardins *
Se relèvent, fiers des vestiges
Qu'ont laissés mes pas enfantins.

Les voilà ces jeunes Dryades
Qui jadis m'ombrageaient de leurs rameaux épars!
Ce jet lancé par les Naïades
Rafraîchit encor mes regards!

Parmi des Fleurs toujours écloses,
Errant dans les détours de ces dédales verts,
Mon Souvenir cueille des Roses,
Et peuple ces Bosquets déserts.

Que l'Aurore m'y paraît belle!
Un nouveau jour me luit, plus riant et plus pur;
Et tout l'or dont il étincelle
M'enrichit le céleste Azur.

* L'hôtel de Conti, où l'Auteur est né. Cet hôtel est devenu depuis l'hôtel de la Monnaie.

J'y vais épier le phosphore
De l'Astre des Buissons dans leur sein dérobé *;
Je m'y plais à nourrir encore
L'amant des feuilles de Thisbé **.

Je te revois, treille chérie,
Berceau mystérieux dans les Airs suspendu,
Où, par la naïve Égérie,
Mon premier Baiser fut rendu !

Voisin des lieux de ma naissance,
Gymnase au vaste dôme ***, après soixante Hivers
Tes Murs racontent mon Enfance
A mes yeux dès qu'ils sont ouverts.

De ton Airain la voix fidèle
Frappe des mêmes Sons mon oreille et les Airs;
Douze Lustres comptés par elle
Rendent mes Souvenirs plus chers.

Là, fuyant l'oisive Paresse,
Le Travail vint m'apprendre à goûter le plaisir;
Et des Jeux la riante ivresse
Égayait mon heureux loisir.

* Le ver luisant.
** Le ver à soie.
*** Collége des Quatre-Nations, où l'Auteur a fait ses études.

Là, dans sa vitesse immobile,
Le buis semblait dormir, agité par mon bras;
Là, je triplais le cercle agile
Du chanvre envolé sous mes pas.

Là, frêle émule de Dédale,
Un liége, sous mes coups, se plut à voltiger;
Là, dans une course rivale,
J'étais Achille au pied léger.

Là, j'élevais jusqu'à la nue
Ce long fantôme ailé, qu'un fil dirige encor
A travers la route inconnue
Qu'Éole ouvre à son vague essor.

Là, ces colonnes, ces portiques
M'ont vu, la fronde en main, Baléare nouveau,
Au-dessus de leurs fronts antiques,
Atteindre le rapide oiseau.

Là, souvent une jeune audace,
Quand l'instinct belliqueux vint enflammer nos sens,
Préludait aux Jeux de la Thrace
Par mille combats innocens.

Là, ma Jeunesse indépendante
Puisa tes premiers Feux, céleste Liberté!
Rome, Athène, à mon Ame ardente,
Prêtaient leurs Arts et leur fierté.

Qu'aux premiers accens de la Gloire
Il palpita ce cœur, impatient du Prix !
Comme des Nymphes de Mémoire
Il devint pour jamais épris !

Ceint de triomphantes Guirlandes,
Je crus franchir le Pinde et ses bords immortels ;
De mes poétiques Offrandes,
Muses, je parai vos Autels.

Mon Laurier conquit une Amante ;
Vainqueur, mon jeune front plut aux yeux de Myrté :
Oh ! combien la Gloire est charmante
Quand elle enflâme la Beauté !

Ce premier sentiment de l'Ame
Laisse un long souvenir que rien ne peut user ;
Et c'est dans la première flâme
Qu'est tout le Nectar du Baiser.

Age aimant, âge d'innocence,
Age où le cœur jamais n'a de replis obscurs ;
Ta pudeur feint peu la décence ;
Tes goûts sont vrais ; tes feux sont purs !

Ainsi, quand la Vieillesse arrive,
Du long Fleuve des Ans je remonte le cours ;
Et je retrouve sur la rive
L'âge des Jeux et des Amours.

ODE III.

AUX BELLES QUI VEULENT DEVENIR POÈTES.

Souveraines dans l'Art de plaire,
Les Dieux vous firent pour aimer :
L'Amour verrait avec colère
Une nuit perdue à rimer.

Quoi ! dans une docte insomnie,
Parjures à ce Dieu si doux,
Vous prodigueriez au Génie
Un Baiser stérile et jaloux !

Nos Cœurs vous cèdent la Victoire ;
Qu'elle borne votre desir :
Un long Siècle dans la Mémoire
Ne vaut pas l'instant du Plaisir.

La Rose vit un jour à peine,
Mais elle charme tous les yeux,
Et n'est point jalouse du Chêne
Qui porte son front dans les Cieux.

Voit-on la Colombe de Gnide
Affecter l'empire de l'Air,
Et ravir à l'Aigle intrépide
Les triples Feux de Jupiter ?

Laissez-nous la double Colline ;
Régnez à Cythère, à Paphos :
En Vers tendres, le doux Racine
A même vaincu les Saphos.

Le Coursier fougueux du Parnasse
Ne cède qu'aux Fils d'Apollon,
Et se rit de la faible Audace
Des Amazones d'Hélicon.

Rassurez les Grâces confuses ;
Ne trahissez point vos Appas :
Voulez-vous ressembler aux Muses,
Inspirez, mais n'écrivez pas.

ODE IV.

LA PITIÉ DANGEREUSE.

Oh ! qu'une Beauté malheureuse
Lance d'inévitables Traits !
Oh ! que Zélis est dangereuse,
Et que ses larmes ont d'attraits !

Quelle Ame dans ses yeux humides
Accuse un Sort injurieux !
Que ses pleurs voilés et timides
Ont un langage impérieux !

Et je croyais pouvoir l'entendre
Sans être sensible à mon tour !
Ah ! je le vois ; la Pitié tendre
Est un des Piéges de l'Amour.

ODE V.

A ZIRPHÉ,

DONT ON VOULAIT ME SÉPARER.

Quoi ! cette Onde qui serpente
Au sein d'un Vallon charmant,
Peut suivre la douce pente
Qui l'entraîne à son Amant !
La Fleur qui se plaint encore
De l'absence du Soleil,
Peut vers l'Astre qu'elle adore
Se pencher à son réveil !

Et moi, Zirphé, moi dont l'Ame
Éprise de tes Appas,
Reçut des Ailes de flâme
Pour mieux voler sur tes pas,
Tu crois glacer mon ivresse
Par le vain nom d'un Époux !
Et tu veux que ma tendresse
Cède aux Obstacles jaloux !

Non, non ; la Source rebelle
Au frein qui gêne son cours,

S'échappe, et revient fidèle
Au beau Vallon ses Amours.
Non ! de la tendre Clytie,
Pour son Amant radieux,
L'ardeur n'est point ralentie
Par un Nuage odieux.

Tout aspire, tout doit tendre
Au but qui l'a su charmer.
Que ferais-je d'un Cœur tendre
Qui ne vit que pour t'aimer ?
Que dis-je ? la Parque même,
S'armant pour nous désunir,
Jamais, dans ce Cœur qui t'aime,
N'éteindra ton Souvenir !

ODE VI.

LE GUIDE NOCTURNE.

Au milieu d'une nuit bien sombre,
Après le nocturne repas,
Un Enfant vint m'offrir dans l'ombre
Son Flambeau pour guider mes pas.

Il était aussi beau qu'agile;
Tout me parlait en sa faveur.
Je lui révèle mon Asile,
Et je le suis, triste, rêveur.

Trop plein d'une Beauté funeste,
J'exhalais ces mots douloureux :
« Nuit, ô Nuit! un objet céleste
» Peut-il rendre si malheureux?

» Ah! quand ton Char semé d'étoiles
» Des Airs fendait le sombre Azur,
» Mon Bonheur caché dans tes Voiles
» Était si tranquille, si pur!

» Églé m'aimait ; je n'aimais qu'elle.
» Taisez-vous, regrets superflus !
» Églé me fuit ; ah ! l'Infidèle !
» Non, non ; je ne la verrai plus.

» Eh quoi ! mon faible cœur murmure ;
» Taisez-vous, regrets superflus !
» O Nuit ! ma Bouche te le jure ;
» Non, non ; je ne la verrai plus. »

A ces mots l'Enfant qui m'éclaire
Me déployant deux Ailes d'or,
Va ! je te quitte du salaire,
Me dit-il, en prenant l'essor.

Quoi ! pour l'Ingrate un Dieu conspire !
M'écriai-je éperdu, troublé ;
J'entends un doux éclat de rire ;
J'étais sous le balcon d'Églé.

Au son de sa voix ingénue,
Dieux, quels soudains ravissemens !
Une Porte chère et connue
S'entr'ouvre dans ces doux momens.

J'entre ; mon pied timide presse
Un seuil qui n'est plus irrité.
Je vois mon Guide et ma Déesse,
Et dans ses yeux la Volupté.

Ainsi quand l'Amour nous égare,
Souvent l'erreur est un bienfait :
Les maux qu'il cause, il les répare ;
Adieu le Serment que j'ai fait !

ODE VII.

CHANT D'UN PHILANTROPE,

PENDANT LES HORREURS DE L'ANARCHIE.

Prends les ailes de la Colombe,
Prends, disais-je à mon Ame, et fuis dans les Déserts;
Ou que l'Asile de la Tombe
Nous sépare enfin des Pervers!

Une Rose, vierge de Flore,
Un Lys, beau d'innocence et brillant de candeur,
Des Vents du Sud qui les dévore
Aiment-ils l'insolente ardeur?

Eh! que ferait l'Agneau paisible
Parmi des Loups cruels, des Tigres dévorans?
Quel Bras, quelle Égide invisible
Peut nous défendre des Tyrans?

De ces Cœurs soupçonneux, avares,
Redoutons les fureurs et même les bienfaits.
S'ils voulaient nous rendre barbares,
Nous associer aux Forfaits;

Si de la noble Indépendance,
Au lieu de la venger, ils outrageaient les Droits;
Si la Bassesse et l'Impudence
Succédaient à l'orgueil des Rois;

Élevés par la Ruse oblique,
S'ils montaient aux Honneurs, et sous leur Joug d'airain,
S'ils osaient de la République
Abaisser le Front souverain;

S'ils ensanglantaient notre Histoire
De Meurtres clandestins, sans périls, sans combats,
Et qui font rougir la Victoire,
Amante de nos fiers Soldats;

Si de la liste de leurs Crimes
Ils effrayaient nos murs et souillaient nos regards;
S'ils traînaient parmi leurs Victimes
La Vertu, l'Honneur et les Arts;

S'ils mettaient un lâche courage
A détruire en nos cœurs la sainte Humanité;
S'ils joignaient dans leur folle rage
La Mort et la Fraternité;

Si leur Cupidité féroce
S'enrichissait de pleurs, changeait le sang en or
Et souriait d'un œil atroce
A cet exécrable Trésor;

Si d'un Dieu niant l'existence,
Leur délire élevait un Temple à la Raison ;
S'ils forçaient même l'Innocence
A boire leur affreux Poison ;

Douce Pitié, si tes alarmes
Te rendaient criminelle à leurs coupables yeux ;
S'ils venaient épier tes larmes,
Tes regards tournés vers les Cieux

Prends les ailes de la Colombe,
O mon Ame ! fuyons, fuyons dans les Déserts,
Ou que l'Asile de la Tombe.....
Quoi ! nous céderions aux Pervers !

Non, non ; c'est trahir la Patrie !
Fuyez-la pour jamais, jour de sang et de pleurs !
Que sa Gloire long-temps flétrie
Appelle et trouve des Vengeurs !

ODE VIII.

LA JOURNÉE POÉTIQUE.

Muse, dans les Bosquets de Flore
Viens essayer des Chants nouveaux,
Des Chants aussi frais que l'Aurore,
Dont le Char effleure et colore
Le sommet riant des Coteaux.

Que ces Bois dont l'horreur sait plaire,
T'inspirent des Sons généreux ;
Qu'ils nous séparent du Vulgaire,
Quand du Jour l'Astre solitaire
Du Midi lancera les Feux !

Mais quand de la fraîche soirée
Vesper recommence le cours,
Et que la jeune Cythérée,
Des Feux de Diane éclairée,
Vient danser avec les Amours,

Adieu, Muse ! Alors de ta Lyre
Je suspends les Sons ralentis.
Animé d'un autre délire,
Tandis que le Dieu qui t'inspire
Ira sommeiller chez Thétis,

Moi, dans la Grotte où le Mystère
M'invite aux larcins les plus doux,
Si ma Cloé n'est point légère,
J'irai m'unir à la Bergère,
Et tromper mes Rivaux jaloux.

ODE IX.

SUR LE FAUX ENTHOUSIASME.

Loin de nous ce Rimeur barbare,
Dont l'Enthousiasme bizarre
Dicte en feu ses froides Chansons !
Telle, Hécla, ta cime allumée
Roule des torrens de fumée
Parmi des rocs et des glaçons.

Quel Glaive arme ce Corybante ?
Sa Muse n'est qu'une Bacchante,
Nocturne effroi du Cythéron,
Et qui, fatalement célèbre,
Précipita des bords de l'Hèbre
Orphée aux rives d'Achéron.

Plus hardi, plus profane encore
D'un Sang que le Parnasse adore,
Il souille le Temple des Arts !
De Calliope déchirée,
Et dans ses Vers défigurée,
Il sème les lambeaux épars.

Ton désordre, ô brillante Lyre !
N'a rien de ce sombre délire,
Confuse image des Hivers ;
Même à l'instant qu'elle s'égare,
La fougue heureuse de Pindare
Prodigue encor de plus beaux Vers.

Oh ! que de Roses profanées
Tombent sous les mains effrénées
D'un Satyre aux doigts ravisseurs ;
Tandis que, sur l'heureuse tige
Où la main des Grâces voltige,
Les Fleurs renaissent sous les Fleurs !

ODE X.

UNE VIEILLE COQUETTE A SON MIROIR.

Confident que j'aimais à croire
Quand mes yeux obtinrent le prix,
De la Beauté qui fit ma Gloire
N'ai-je plus que les vains débris ?

O que ta Glace m'épouvante,
Cruel Miroir ! fuis loin de moi.
Hélas ! cette Beauté qu'on vante
Est aussi fragile que Toi !

De l'irréparable dommage
Dont tu m'offres l'aspect fatal,
Que ne puis-je effacer l'Image
En brisant ton frêle Cristal !

ODE XI.

MÊME SUJET.

O Toi qui vis mes premiers Charmes
Accrus et ravis par le Temps,
Miroir, je t'arrose de larmes
Qui regrettent mes doux Printemps !

Cent fois contre l'Amour volage
Tu me prêtas d'heureux secours ;
Mais on ne peut tromper son Age
Comme l'on trompe les Amours.

Tu vois l'Age en argent funeste
Changer l'or de mes blonds cheveux
Et sillonner ce front céleste,
Jadis l'objet de tant de vœux.

Tu le vois, d'une main barbare,
Courber ces membres délicats :
Ma voix tremble ; mon pied s'égare ;
L'Enfant qui vole fuit mes pas.

Ces yeux qui défiaient l'Aurore
Se couvrent d'un voile jaloux;
Ces lèvres où respirait Flore
Ont perdu leur parfum si doux.

Ils ne sont plus, ces jours d'ivresse,
De triomphe et de volupté,
Où tes conseils et mon adresse
Enchaînaient tout à ma Beauté.

Alors je t'ornais de guirlandes,
Tribut de mille Cœurs soumis.
Plus de vœux, d'encens ni d'offrandes!
Mes Amans sont à peine Amis.

Miroir qui me rendais si vaine,
Doux présent que me fit Vénus,
Hélas! tu reconnais à peine
Ces traits qu'Amour a tant connus!

T'offrir ce que l'Age me laisse,
C'est tous les deux nous outrager;
Et je te rends à la Déesse
Dont les traits ne peuvent changer.

ODE XII.

A CHLOÉ,

QUI VOULAIT TRADUIRE EN VERS FRANÇAIS QUELQUES MORCEAUX DE L'ILIADE.

La Nature et Vénus te firent Tourterelle;
Chloé, suis la Nature, et Vénus, et ses Loix;
Sois Colombe, sois tendre, et soupire comme elle,
A d'héroïques Chants n'élève point ta voix.

Que ferais-tu d'Achille effrayant le Scamandre?
L'Amour ne veut chanter que d'aimables Héros:
Le Cygne qui folâtre aux rives du Méandre,
Des orageuses Mers ne tentent point les Flots.

A l'Aigle de Milton la Colombe timide
Voulut associer son Vol et ses Destins:
Du Bocage tomba d'une chute rapide,
Et l'épique Laurier s'est flétri dans ses mains.

Vainement Deshoulière essaya le Cothurne:
Où s'élevait Corneille, une Femme a rampé.
La Muse de l'Idylle, en pleurant sur son Urne,
Plaint encore un espoir honteusement trompé.

Voulez-vous, Sexe aimable, éviter ces disgrâces
Ne chantez que l'Amour : ses Jeux vous sont connus :
Mars ne doit point toucher la Guitare des Grâces ;
La Trompette sied mal dans la main de Vénus.

ODE XIII.

MES CONSOLATIONS.

Anacréon sut plaire aux Belles,
Malgré ces quatre-vingts Hivers;
Et les Grâces, toujours fidèles,
Le couronnaient de Myrtes verds.

Pindare, en Cygne d'Aonie,
D'un Siècle traversant le cours,
Plus cher encore à Polymnie,
Chantait la Gloire et les Amours.

Sophocle, à son vingtième lustre,
De Melpomène eut les Faveurs.
J'aime à voir leur Vieillesse illustre
Cueillir des Lauriers et des Fleurs.

Ma Lyre aussi n'est point muette:
Le Pinde a répété mes Vers.
Liberté! je fus ton Poète;
Amour! je célébrai tes Fers.

Mes jeunes pas suivaient les traces
Des Dieux de Gnide et de Claros.
Je puis encor chanter les Grâces;
Et je chante encor les Héros.

Là, je soupire avec Tibulle;
Là, Tirthée enflâme ma voix:
Ici, je lance avec Catulle
Les traits malins de son Carquois.

Si, dans mes yeux moins diaphanes,
Le jour ne brille qu'à moitié,
Heureux, je vois moins de Profanes:
J'en suis plus cher à l'Amitié.

Les Grâces, d'une main charmante,
Daignent souvent guider mes pas:
Je crois retrouver une Amante
Quand leur bras s'enlace à mon bras.

Eh! puis-je encor la méconnaître?
Mon Cœur palpite à ses Accens.
Nouveau Tithon, je vais renaître;
Une autre Aurore a mon Encens.

ODE XIV.

CHANT DITHYRAMBIQUE,

SUR L'ARRIVÉE TRIOMPHALE DES MONUMENS D'ITALIE.

Numerisque fertur
Lege solutis.

Réveille-toi, Lyre d'Orphée!
Enfante de nouveaux Concerts!
Jamais, aux rives de l'Alphée,
Pindare ne chanta des Triomphes plus chers;
Jamais plus superbe Trophée
N'appela sur nos Bords les yeux de l'Univers.

France heureuse, quelle est ta Gloire!
Tu vois les Chef-d'œuvres des Arts,
Conquis des mains de la Victoire,
Embellir tes nobles Remparts.

Dans sa course immense et féconde,
Le Soleil même est fier de ton auguste aspect:
C'est de Toi que sortit la Liberté du Monde,
Et le Monde vengé t'admire avec respect.

De ton Char immortel préside à cette Fête,
Dieu du Jour et des Arts, radieux Apollon
Digne de marcher à leur tête,
Reconnais le Vainqueur de l'horrible Python.

A voler sur ses pas les Muses empressées,
Viennent s'offrir à nos transports.
La Nature, les Arts, le trésor des Pensées
Qu'une main fidèle a tracées,
De leur triple Conquête enrichissent nos Bords

France heureuse, quelle est ta Gloire! etc.

De Talens créateurs quelle foule rivale!
Guidez, Sœurs d'Apollon, un Cortége si beau!
L'Olympe en est jaloux et n'a rien qui l'égale.
La Toile a respiré sous le feu du Pinceau.
Tous ces Marbres vivans sont les Fils du Ciseau.
Devant leur Marche triomphale
La Gloire élève son Flambeau.

France heureuse, quelle est ta Gloire! etc.

Beaux-Arts, Rois sans esclave, honneur de la Patrie;
Venez dans leur Palais succéder aux Tyrans!
Leur Trône est abattu; leur Mémoire est flétrie:
De l'Immortalité sublimes Conquérans,
La vôtre est à jamais chérie!
Venez dans leur Palais succéder aux Tyrans.

France heureuse, quelle est ta Gloire! etc.

Jadis ces Merveilles divines,
Rome les enlevait aux Grecs industrieux;
Et dans la Ville aux sept Collines
Notre Mars enleva ces larcins glorieux.
Riche des dépouilles du Tibre,
La Seine triomphante et libre
Pour jamais les offre à nos yeux.

France heureuse, quelle est ta Gloire! etc.

Du bonheur des Français que Rome se console
Rome a vaincu par nous le Pontife et l'Idole :
Son Génie est ressuscité;
Et les Fils de Brennus rendent le Capitole
A son antique Liberté!

France heureuse, quelle est ta Gloire!
Tu vois les Chef-d'œuvres des Arts,
Conquis des mains de la Victoire,
Embellir tes nobles Remparts.

ODE XV.

ANACRÉONTIQUE.

LA RAISON ENIVRÉE PAR L'AMOUR.

La Raison, sous une treille,
Vit un jour l'Enfant ailé,
Qui de sa Coupe vermeille
Choquait la Coupe d'Églé.

Mes Enfans, craignez, dit-elle,
Craignez les Dons de Bacchus :
Par sa Liqueur infidèle
Bientôt vous seriez vaincus.

Ma Bonne, répond l'Espiègle,
Vous parlez bien ; grand merci !
Vous serez toujours ma règle ;
Mais buvez un coup aussi.

En vain la Grondeuse élude ;
L'Amour la presse en riant ;
Et d'étourdir une Prude
Bacchus est impatient.

La Raison, prenant un Verre
Plein du Nectar ennemi,
De si près lui fait la Guerre,
Qu'elle le vide à demi.

Dans sa docte véhémence
Contre un Jus pernicieux,
Elle achève, et recommence,
Trouvant qu'elle en parlait mieux.

Grace au Breuvage perfide,
La Raison, toujours parlant,
Heureuse qu'Amour la guide,
S'en retourne en chancelant.

ODE XVI.

Ministre ailé du Tonnerre,
L'Aigle qu'Amour rend heureux,
Ne descend point sur la Terre
Armé de ses triples Feux.

La Foudre en vain le rappelle;
Il cède à des Feux plus doux.
L'Amour enchaîne son Aile;
L'Amour éteint son Courroux.

Quand Céphise sur mon Ame
Fait régner ses douces Loix,
Je n'ai plus ces Traits de flâme
Dont je foudroyai les Rois.

Ivre d'Amour et de Gloire,
Le Fils même de Thétis
A fait soupirer l'ivoire
D'un Luth cher à Briséis.

Daphné, la Feuille éternelle,
Ceint les Dieux du Panthéon;
Mais la Rose est immortelle
Dans les mains d'Anacréon.

Lauriers que Permesse arrose,
Souffrez qu'un de ses Enfans
Mêle quelquefois la Rose
A vos Rameaux triomphans.

Les Vers qu'une Grâce inspire,
Comme elle vivront toujours.
Heureux qui cède à l'Empire
De Céphise et des Amours !

ODE XVII.

SUR UN SEUL JOUR D'ABSENCE.

Sans voir l'objet de mon Amour,
Demain je reverrai l'Aurore.
Que je t'envie, Astre du Jour!
Tu verras celle que j'adore.

Demain la touchante Phébé
N'aura plus rien qui m'intéresse;
Demain Flore, Vénus, Hébé
Ne pourraient charmer ma tristesse.

Je regrette la douce voix
Qui pénétrait si bien mon Ame;
Je regrette les jolis doigts
Qui m'effleuraient d'un trait de flâme.

Qui me rendrait l'enchantement
De nos solitaires Soirées,
Où des feux purs du Sentiment
Nos Ames semblaient enivrées?

Je mourrais sans l'espoir flatteur
Qu'un seul Jour finît tant d'Absence
Reviens, reviens, Être enchanteur!
Tu me rends tout par ta Présence.

ODE XVIII.

ODE NATIONALE

CONTRE L'ANGLETERRE *.

Discite justitiam.....
VIRG. Æneid. lib. VI.

TANDIS que la Tamise, en ses mornes Rivages,
Dans son perfide sein méditant les ravages,
Roule une Onde infidèle et jalouse des Lys,
La Seine aux bords rians, Nymphe tranquille et pure,
Porte son doux Cristal, ennemi du parjure,
A l'immense Téthis.

* Cette Ode, dans laquelle, à l'exemple des Anciens, l'Auteur fait sortir son Sujet d'un trait historique éloigné, et termine là où les autres commencent, offre une grande idée morale mise en action. La descente en Angleterre est, aux yeux du Poète national, l'accomplissement des Décrets de cette Justice éternelle qui, confiant au Temps et à l'Héroïsme l'exécution de ses desseins, punit tôt ou tard par un châtiment aussi éclatant qu'inévitable, les trahisons et les assassinats; et comme le plus odieux, le plus lâche de tous, c'est l'assassinat d'un envoyé de Paix, le Poète, à l'aide d'une fiction vive et animée, rappelle le meurtre de M. de Jumonville, pour en lier la vengeance tardive, mais solennelle, au respect que doit inspirer le droit sacré des Nations.

Téthis voit accourir à son humide Trône
Le Tibre, l'Éridan, et le Tage, et le Rhône,
Le Méandre incertain, le rapide Eurotas,
Et le Volga pressant son Onde hyperborée,
Le Danube au long cours, le Rhin, l'Elbe, et la Sprée,
Amante des Combats.

Là, sous des Bois vermeils inconnus aux Dryades,
Erraient de toutes parts de bruyantes Nayades;
Tous les Fleuves du Monde y roulent leurs destins:
Tous, ceints d'algue et de joncs, s'inclinant sur leur Urne,
Près du Fils orageux de l'antique Saturne,
Partagent ses Festins.

La Tamise elle seule, ivre de sa Fortune,
Et dédaignant l'honneur des Banquets de Neptune,
Entraînait aux Combats ses perfides Vaisseaux;
Aux bords Américains déjà soufflant la Guerre,
Son orgueil affectait l'Empire de la Terre
Et le Sceptre des Eaux.

Sous les Mers cependant les jeunes Néréïdes
Ont prodigué les Fruits nés de leurs Champs humides;
Les Coupes du Nectar animent leurs Banquets;
Et l'Ambroisie exhale une nue odorante
Qui parfume à longs flots la voûte transparente
Des liquides Palais.

De l'Oyo * tout à coup la Nayade lointaine
Les frappe de ses cris, pâle, et fuyant à peine,
A travers l'Océan, de barbares Vainqueurs :
Ses regards éperdus, sa tête échevelée,
De roseaux teints de sang horriblement voilée,
Attestent ses Malheurs.

Vengeance ! criait-elle ; ô Neptune ! vengeance !
Quel forfait de mes Bords a souillé l'Innocence !
J'ai vu la Paix trahie abjurer nos Climats.
Et toi, Seine, frémis à mes Accents funèbres !
La Tamise triomphe ; et ses Exploits célèbres
Sont des Assassinats.

Crédule à cette Paix que l'Infidèle atteste,
Hélas ! je reposais dans un calme funeste :
Un cœur pur, de soupçons est rarement armé.
Mes Fils, sans crainte errans, dans leurs Concerts sauvages,
Chaque jour éveillaient l'Écho de mes rivages
Au nom d'un Peuple aimé ;

Quand l'affreux Ravisseur de la triste Acadie **,
L'Anglais, que sur mes Bords guide la Perfidie,
Fonde et voue un Rempart à la Nécessité *** ;

* Les bords de l'Oyo furent le théâtre des hostilités des Anglais en pleine paix.

* Presqu'île de l'Amérique septentrionale, sur les frontières orientales du Canada, que les Anglais envahirent par une violation des Traités.

*** Les Anglais appelèrent de ce nom le fort qu'ils bâtirent sur un terrain usurpé, justifiant ainsi un attentat par une injure.

De là, son Glaive impie et ses Feux sacriléges
Chassent les Dieux, la Paix, et de nos Priviléges
Bravent la sainteté.

Le Français se réveille au bruit de cette Audace;
Il sait du noir Rempart l'insolente menace,
Et son courroux vengeur suspend encor ses Traits :
Avant de foudroyer le Crime et son Asile,
La sainte Humanité confie à Jumonville *
Le Rameau de la Paix.

Il part : quinze Guerriers, compagnons de son zèle,
Le suivent jusqu'aux bords de l'enceinte infidèle;
Il parlait : il offrait l'Olive à ces Pervers.
O Crime ! il tombe aux pieds de l'Assassin farouche :
Le doux nom de la Paix expire sur sa Bouche;
Sa Troupe est dans les Fers.

Dieu des Mers, tu l'entends ! dit la Seine éperdue;
On égorge mes Fils : leur Sang coule à ta vue;
Et ce Sang généreux ne serait pas vengé !
Ne suis-je plus ta Fille ? ô Neptune ! et toi-même
N'es-tu plus Souverain de ce Trident suprême
Par l'Anglais outragé ?

* Jeune officier français plein de talens et de vertus. Député vers les Anglais par M. de Contrecœur, commandant le corps de troupes posté sur les bords de l'Oyo, il fut assassiné lâchement, au mépris des lois de l'humanité et des droits des Nations.

Voila cette Albion, ce Peuple magnanime
Que le Savoir éclaire, et que l'Honneur anime !
C'est lui qui lâchement ensanglante la Paix :
De la Terre et des Mers Déprédateur avare,
Au Huron qu'il dédaigne et qu'il nomme barbare
Il apprend les Forfaits.

Tu voulus que tes Flots unissent les deux Mondes ;
Et du libre Océan il enchaîne les Ondes !
Le cri des Nations redemande les Mers.
Purge tes Flots sacrés de ses Voiles parjures ;
Venge le sang français, mes larmes, mes injures,
Toi-même, et l'Univers !

Elle dit, et ses Sœurs autour d'elle gémissent ;
Attendris, indignés, tous les Fleuves frémissent ;
Tous craignent d'enrichir l'Insulaire odieux :
La Nymphe au lit d'argent, l'Orellane en frissonne ;
L'Or du Tage pâlit ; et le Gange emprisonne
Ses Cristaux radieux.

Fleuves, rassurez-vous, dit l'Époux d'Amphitrite :
Au Livre des Destins la Vengeance est écrite ;
Albion expiera les maux de l'Univers.
Avant que la Tamise ait compté quelques Lustres,
Elle aura vu changer ses Triomphes illustres
En sinistres Revers.

Vainement l'Insolente à sa noble Rivale
Croit opposer des Flots l'orageux intervalle ;
La Perfide s'épuise en efforts superflus.
Tremble, nouvelle Tyr ! un nouvel Alexandre
Sur l'Onde, où tu régnais, va disperser ta cendre ;
Ton Nom même n'est plus.

ODE XIX.

Heureux celui que Mars exile
Loin du tumulte de ses Camps!
Ce n'est pas aux pieds des Volcans
Qu'un Sage fonde son Asile.

Dans les Bois du Dieu de Claros,
Oh! qu'avec plaisir je m'égare!
Que leur silence me sépare
Du vain bruit que font les Héros!

Des Achilles, des Alexandres
L'orageuse Célébrité
Ne court à la Postérité
Qu'à travers des Villes en cendres.

Muses! dans vos sentiers de Fleurs
Je poursuis une douce Gloire,
Peu jalouse de la Victoire
Qu'achètent le Sang et les Pleurs!

ODE XX.

LES BAISERS SECRETS.

Minuit sonne, ma douce Amie!
Songe au plus tendre des Amans:
Ton Argus te croit endormie;
Il ne sait pas tes doux Sermens.

Tu m'a promis d'un air si tendre,
Baisers secrets, Baisers du cœur,
Quand Saturne ferait entendre
Les pas de sa douzième Sœur!

Minuit sonne, ma douce Amie!
Songe au plus tendre des Amans:
Ton Argus te croit endormie;
Il ne sait pas nos doux Sermens.

Je t'ai promis Baisers de l'Ame,
Baisers qui trompent les Époux;
Et déjà ces Baisers de flâme
Ont franchi l'espace jaloux.

Oui ; l'une vers l'autre élancées,
Nos Ames viennent de s'unir :
Ainsi nos fidèles pensées
Rendront présent le souvenir.

ODE XXI.

SUR HOMÈRE ET SUR OSSIAN.

La riante Mythologie,
Que celle du Chantre d'Hector!
Qu'il a de grâce et d'énergie!
Tout ce qu'il touche devient Or.

De quels Feux divers il compose
L'Arc d'Iris au vol diligent!
Son Aurore a les doigts de Rose;
Sa Thétis a les pieds d'Argent.

Toujours neuf sans être bizarre,
Créant ses Héros et ses Dieux,
Que, loin des Gouffres du Tartare,
Son vaste Olympe est radieux!

De Neptune frappant la Terre
Le Trident s'ouvre les Enfers:
Tes noirs sourcils, Dieu du Tonnerre,
D'un signe ébranlent l'Univers!

Le Dieu qui foudroyait soupire,
Et l'Ida se couvre de Fleurs;
Je pleure à ce tendre sourire
Qu'Andromaque a mouillé de pleurs!

Homère et la Nature même
Ont su, variant leur Pinceau,
M'offrir l'Antre de Polyphême
Et la Grotte de Calypso.

Du Vrai, du Simple heureux modèle,
Qu'il est encore intéressant,
Quand d'Ulysse le Chien fidèle
Expire en le reconnaissant!

Que le doux Soleil de la Grèce
L'échauffe bien de ses rayons!
Mais Ossian n'a point d'ivresse:
La Lune glace ses Crayons.

Sa Sublimité monotone
Plane sur de tristes Climats:
C'est un long Orage qui tonne
Dans la Saison des noirs Frimats.

Parmi les guerrières Alarmes,
Fatiguant sa Lyre et sa Voix,
Il parle d'Armes, toujours d'Armes;
Il entasse Exploits sur Exploits.

De Mânes, de Fantômes sombres
Il charge les Ailes des Vents;
Et le souffle des pâles Ombres
Se mêle au souffle des Vivans.

Ses Fleuves ont perdu leurs Urnes;
Ses Lacs sont la Prison des Morts;
Et leurs Nayades taciturnes
Sont les Spectres des sombres Bords.

Il n'a point d'Hébé, d'Ambroisie,
Ni dans le Ciel ni dans ses Vers:
Sa nébuleuse Poésie
Est Fille des Rocs et des Mers.

Son Génie errant et sauvage
Est cet Ange noir que Milton
Nous peint, de Nuage en Nuage,
Roulant jusques au Phlégéton.

Vive Homère et son Élysée,
Et son Olympe et ses Héros,
Et sa Muse favorisée
Des regards du Dieu de Claros!

Mes Amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscards,
Et du sublime ennui d'un Barde
Qui chante au milieu des Brouillards!

ODE XXII.

CHANT DU BANQUET RÉPUBLICAIN,

APRÈS LA BATAILLE DE MARENGO ET LA SIGNATURE DE LA PAIX.

Nunc est bibendum....
HORACE.

O JOUR d'éternelle Mémoire,
Embellis-toi de nos Lauriers!
Siècles! vous aurez peine à croire
Les prodiges de nos Guerriers:
L'Ennemi disparu fuit, ou boit l'Onde noire.
Sous des Lauriers que Bacchus a d'Attraits!
Enivrons, mes Amis, la Coupe de la Gloire
D'un Nectar pétillant et frais.
Buvons, buvons à la Victoire,
Fidèle Amante du Français!

SA Gaîté, Fille du Courage,
Par un sourire belliqueux,
Déconcerte la sombre rage
De l'Anglais morne et ténébreux.
Le Français chante encore en volant au Carnage.
Sous des Lauriers, etc.

Liberté ! préside à nos Fêtes ;
Jouis de nos brillans Exploits !
Les Alpes ont courbé leurs Têtes,
Et n'ont pu défendre les Rois.
L'Éridan conte aux Mers nos rapides Conquêtes.
Sous des Lauriers, etc.

L'Adda, sur ses Gouffres avides,
Offre un Pont * de Foudres armé.
Mars s'étonne ; mais nos Alcides
Franchissent l'Obstacle enflammé :
La Victoire a pâli pour ces Cœurs intrépides.
Sous des Lauriers, etc.

Quelle est cette Race lointaine **
Qui du Pôle a fui les Déserts ?
Quoi ! la Neva jusqu'à la Seine
Roulait ses Glaçons et des Fers !
Tu les a dévorés, Foudre républicaine.
Sous des Lauriers, etc.

Quel choc *** ! le Sort quatre fois change ;
Partout siffle le plomb mortel.
Au premier rang de sa Phalange,
Desaix.... sa Tombe est un Autel !
Au lieu de le pleurer, Bonaparte le venge.
Sous des Lauriers, etc.

* Pont de Lodi, première Campagne en Italie.
** Deuxième Campagne, en Italie et en Helvétie.
*** Bataille de Marengo, troisième Campagne en Italie.

Rival de la Flamme et d'Éole,
Le Français triomphe en courant.
Pareil à la Foudre qui vole,
Moreau * poursuit l'Aigle expirant,
L'Aigle qui s'élançait de Vienne au Capitole.
Sous des Lauriers, etc.

Tout cède au bras d'un Peuple libre,
Les Rochers, les Torrens, le Sort.
De ses Coups dont frémit le Tibre,
Le Sud épouvante le Nord.
La France donne au Monde un nouvel équilibre **.
Sous des Lauriers, etc.

Tamise! en tes Grottes profondes,
Pleure tes coupables Trésors!
Qu'à tes Fils, horreur des deux Mondes,
La Terre ferme tous ses Ports!
Qu'ils errent, exilés sur l'Abîme des Ondes ***!
Sous des Lauriers, etc.

Rois trompés **** qu'Albion caresse,
Pâles d'un stérile courroux,
Frémissez de notre allégresse;

* Campagne en Germanie, fin des Campagnes.

** Traité de Paix aussi neuf que glorieux, et que la Politique placera au-dessus des fameux Traités de Munster et de Westphalie.

*** Vœu de la quadruple Alliance.

**** Rois de Naples, de Portugal et de Sardaigne.

Mais vous, Peuples! rassurez-vous :
Partagez du Français la triomphante ivresse!
Sous des Lauriers, etc.

Sous la main de nos Praxitèles,
Respirez, marbres de Paros!
Muses! vos Lyres immortelles
Nous doivent l'Hymne des Héros.
Il faut de nouveaux Chants pour des Palmes nouvelles.
Sous des Lauriers que Bacchus a d'Attraits!
Enivrons, mes Amis! la Coupe de la Gloire
D'un Nectar pétillant et frais :
Buvons, buvons à la Victoire;
La Victoire a conquis la Paix.

ODE XXIII.

1787.

Exegi monumentum.
HORACE.

GRACE à la Muse qui m'inspire,
Il est fini ce Monument
Que jamais ne pourront détruire
Le Fer ni le Flot écumant.
Le Ciel même, armé de la Foudre,
Ne saurait le réduire en poudre :
Les Siècles l'essaîraient en vain.
Il brave ces Tyrans avides,
Plus hardi que les Pyramides,
Et plus durable que l'Airain.

QU'ATTESTE leur masse insensée ?
Rien qu'un Néant ambitieux :
Mais l'ouvrage de la Pensée
Est immortel comme les Dieux.
Le Temps a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchait l'Ami d'Éphestion ;

Mais quand tout meurt, Peuples, Monarques,
Homère triomphe des Parques
Qui triomphèrent d'Ilion.

Sur les ruines de Palmire
Saturne a promené sa Faulx;
Mais l'Univers encore admire
Les Pindares et les Saphos.
Frappé de cette Gloire immense,
Le fameux Vainqueur de Numance,
Par tant de Palmes ennobli,
Voulut qu'en sa Tombe honorée
D'Ennius l'image sacrée
Le protégeât contre l'oubli.

Cet Hymne même que j'achève
Ne périra point comme vous,
Vains Palais que le faste élève,
Et que détruit le Temps jaloux.
Vous tomberez, marbres, portiques,
Vous dont les sculptures antiques
Décorent nos vastes Remparts;
Et de ces Tours au front superbe
La Seine un jour verra sous l'herbe
Ramper tous les débris épars.

Mais tant que son Onde charmée
Baignera l'Empire des Lys,
De ma tardive Renommée,
Ses Fastes seront embellis.

Elle entendra ma Lyre encore
D'un Roi généreux qui l'honore
Chanter les augustes Bienfaits,
Ma Lyre, qui dans sa colère
A d'une Thémis adultère
Consacré les lâches Forfaits.

Élève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai, sur la double colline,
Allier Lucrèce à Newton.
Des badinages de Catulle
Aux pleurs du sensible Tibulle
On m'a vu passer tour à tour;
Et sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'Astre du Jour.

Comme l'Encens qui s'évapore
Et des Dieux parfume l'Autel,
Le Feu sacré qui me dévore
Brûle ce que j'ai de mortel.
Mon Ame jamais ne sommeille :
Elle est cette Flâme qui veille
Au Sanctuaire de Vesta;
Et mon Génie est comme Alcide
Qui se livre au Bûcher avide,
Pour renaître au sommet d'Œta.

Non, non; je ne dois point descendre
Au noir Empire de la Mort :
Amis ! épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon Sort.
Laissez un deuil pusillanime :
Croyez-en le Dieu qui m'anime ;
Je ne mourrai point tout entier.
Eh ! ne voyez-vous pas la Gloire
Qui, jusqu'au Temple de Mémoire,
Me fraie un lumineux Sentier ?

J'échappe à ce Globe de fange :
Quel Triomphe plus solemnel !
C'est la Mort même qui me venge :
Je commence un Jour éternel.
Comme un Cèdre aux vastes ombrages,
Mon Nom, croissant avec les Ages,
Règne sur la Postérité.
Siècles ! vous êtes ma Conquête ;
Et la Palme qui ceint ma Tête
Rayonne d'immortalité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Avertissement de l'Éditeur..... page v
Notice sur la Vie et sur les Ouvrages du poète Le Brun.. xv

ODES.

LIVRE PREMIER.

I. A M. de Buffon, sur ses Détracteurs..... 3
II. A nos Sybarites, sur le Jour de la Moisson..... 10
III. Querelle de Jupiter et de l'Amour..... 14
IV. Tu fuis, Bergère timide !..... 15
V. L'Amour des Français pour leurs Rois, consacré par les Monumens publics..... 16
VI. Ah ! qu'un vulgaire Amant sur les Roses s'oublie !. 20
VII. La Nuit..... 21
VIII. Le Pouvoir de l'Amour..... 23
IX. Sur la Ruine de Lisbonne..... 25
X. Je voulais, plein d'un beau délire, etc..... 33
XI. A la Colombe de Zulmé..... 34
XII. A Zulmé..... 36
XIII. A mon ami le jeune Racine, partant pour Cadix et quittant les Muses pour le Commerce..... 38
XIV. La Retraite de l'Amour..... 44
XV. A un Papillon qui volait autour de ma bougie.... 46
XVI. Contre Sisyphe..... 47
XVII. A mes Amis, dans un festin..... 49
XVIII. Au Printemps 51

XIX. Le Portrait de Thémire..... 52
XX. A Thémire, haine d'Amant..... 54
XXI. Que l'étude de la Nature est préférable même à celle des Anciens..... 55
XXII. Qu'il est peu de Mortels dont la prudence heureuse ! etc..... 62
XXIII. A l'Amour..... 64
XXIV. A M. de Voltaire, en faveur de mademoiselle Corneille..... 66

LIVRE SECOND.

I. Sur l'Enthousiasme..... 73
II. Le Nom dangereux..... 82
III. Oh ! que j'aime ce Bois sombre !..... 83
IV. Sur le Bonheur..... 85
V. Sur le passage des Alpes, par feu Monseigneur le Prince de Conti..... 88
VI. L'Amour et l'Abeille..... 95
VII. Sur la Mort de Lycoris..... 96
VIII. Le Sermon inutile..... 102
IX. Ode allégorique : Un jeune Rossignol, etc..... 105
X. Sur un Ami perfide..... 107
XI. A un Convive importun qui parlait d'Alexandre au lieu de boire..... 110
XII. Défense d'Anacréon, ou Parallèle d'Alexandre et d'Anacréon..... 112
XIII. A M. de Buffon, sur une maladie violente qui fit craindre pour ses jours, etc..... 114
XIV. A Zirphé : la Rose..... 122
XV. A un jeune Ami..... 125

XVI. Que l'Amour est le plus puissant mobile de la Valeur et du Génie. 127
XVII. Si l'Or prolongeait la Vie, etc. 131
XVIII. Sur les Causes physiques des Tremblemens de terre, et sur la Mort du jeune Racine. 133
XIX. Contre un Zoïle. 140
XX. Pendant une maladie de l'Auteur. 142
XXI. Sur un Rendez-vous pendant l'Orage. 147
XXII. Oh ! que cet Asyle a de charmes !. 149
XXIII. Après une querelle d'Amour. 150
XXIV. Sur l'état de décadence de la Monarchie française, durant la dernière moitié du règne de Louis XV. . . 152

LIVRE TROISIÈME.

I. Astrée, ou les Regrets de l'Age d'or. 155
II. Le Stratagème de l'Amour. 160
III. A Daphné, sur une belle Aurore. 162
IV. Arion. 164
V. A la jeune Issé, qui voulait devenir savante. 167
VI. Sur l'Assassinat de trois Rois, les Rois de France, de Portugal, et le Roi de Pologne enlevé en 1771 par des Conjurés. 169
VII. L'Inconstance punie. 171
VIII. Contre le mauvais goût de nos Chansons bachiques comparées à celles d'Anacréon. 173
IX. Sur l'Inconstance d'Adélaïde. 174
X. A des Roses sous lesquelles Adélaïde cachait nos Lettres. 176
XI. Sur la Conquête de Minorque. 178
XII. Après mes malheurs et l'infidélité d'Adélaïde. . . . 182
XIII. A ma Lyre, sur le même sujet. 184

XIV. Au Soleil, sur les Malheurs de la Terre depuis le désastre de Lisbonne. 185
XV. A une maîtresse absente, après une Lettre injurieuse. 195
XVI. A la même, le même jour, en recevant une Lettre d'elle. 197
XVII. A un Convive astronome. 199
XVIII. Au mois de Mars, après un raccommodement avec Adélaïde. 201
XIX. A une vieille Coquette. 203
XX. Europe. 206
XXI. Qu'un Esclave des Rois admire, etc. 211
XXII. Sur un Billet en vers égaré dans un bosquet. . . 213
XXIII. Les Volages. 216
XXIV. A Vénus. 218

LIVRE QUATRIÈME.

I. Aux Français, en 1762. 221
II. Sur la Voix de Fanni, entendue un jour d'hiver. . . . 230
III. Qu'une Pauvreté mâle est l'aiguillon de la Gloire et du Génie. 231
IV. Le Réveil importun. 234
V. A Fanni, sur un Baiser. 235
VI. Imitation de l'Ode d'Horace : A Jules-Antoine : *Pindarum quisquis*, etc. 237
VII. A Madame la Comtesse de ***, au sujet d'une Épître qu'elle m'avait adressée. 240
VIII. Pour le Jour des Rois. 243
IX. La Liberté perdue. 245
X. A M. de C***, auteur d'une Tragédie des Adieux d'Hector et d'Andromaque, etc. 247

XI. Sur l'Ennui. 251
XII. Sur un Baiser envoyé par geste. 255
XIII. Imitation de la deuxième Ode d'Horace, *Jam satis terris*, etc. 256
XIV. Lysis à la jeune Aglaé. 260
XV. Le funeste Pressentiment. 261
XVI. Sur la Paix de 1762. 262
XVII. Sur la nécessité où j'étais de fuir une Amie trop aimable. 268
XVIII. A Délie. 270
XIX. Qu'il est un légitime Orgueil, etc. 271
XX. Le Départ de Délie. 277
XXI. Ismène !.... Dieux ! quels accens !. 280
XXII. Contre la vieille Morgane. 281
XXIII. Contre la même. 283
XXIV. A un Ami quitté par sa Maîtresse. 286

LIVRE CINQUIÈME.

I. Le Triomphe de nos Paysages. 289
II. Débat de l'Amour et de la Raison. 297
III. A Vénus, sur les premières Nouvelles de la Paix de 1783. 299
IV. Orgie grecque, à l'occasion de la Paix. 301
V. Le Nid d'Amours. 303
VI. A l'une des Grâces. 305
VII. Ah ! que la Solitude inspire ! etc. 307
VIII. Que la Beauté ne revit que dans les beaux Vers, etc. 308
IX. Sur un Portrait d'Aglaé. 310
X. Contre le Luxe. 312
XI. La vraie Sagesse. 317
XII. Sur le faux goût des Poésies modernes. 319

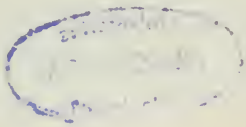
XIII. Pour les sensibles cœurs, oh! qu'il est de tourmens !..... 323
XIV. A Lucile, après une entrevue au clair de Lune.. 325
XV. Alcée, contre les Juges de Lesbos..... 327
XVI. A Zélis, qui avait fait quelques jolies Romances, et voulait faire un Poëme sur le dévouement du Prince de Brunswick, noyé dans l'Oder en s'efforçant de sauver des Malheureux..... 332
XVII. A Lucile..... 334
XVIII. Les conquêtes de l'Homme sur la Nature..... 337
XIX. A Lucile, pendant un accès de fièvre..... 347
XX. A la même, sur son départ..... 350
XXI. La Raison, froide Immortelle..... 352
XXII. Avantages de la Vieillesse..... 354
XXIII. Sur le Vaisseau *le Vengeur*..... 357

LIVRE SIXIÈME.

I. Les Toasts de l'Olympe..... 361
II. Mes Souvenirs, ou les deux Rives de la Seine..... 363
III. Aux Belles qui veulent devenir Poètes..... 368
IV. La Pitié dangereuse..... 370
V. A Zirphé, dont on voulait me séparer..... 371
VI. Le Guide nocturne..... 373
VII. Chant d'un Philantrope, pendant les horreurs de l'anarchie..... 376
VIII. La Journée poétique..... 379
IX. Sur le faux Enthousiasme..... 381
X. Une vieille Coquette à son miroir..... 383
XI. Même sujet..... 384
XII. A Chloé, qui voulait traduire en Vers français quelques morceaux de l'Iliade..... 386

XIII. Mes Consolations. 388
XIV. Chant dithyrambique sur l'arrivée triomphale des Monumens d'Italie. 390
XV. Ode anacréontique. La Raison enivrée par l'Amour. 393
XVI. Ministre ailé du Tonnerre, etc. 395
XVII. Sur un seul Jour d'absence. 397
XVIII. Ode nationale contre l'Angleterre. 399
XIX. Heureux celui que Mars exile! etc. 405
XX. Les Baisers secrets. 406
XXI. Sur Homère et sur Ossian. 408
XXII. Chant du Banquet républicain, après la bataille de Marengo et la signature de la Paix. 411
XXIII. *L'Exegi Monumentum*. . . . . 4[illegible]

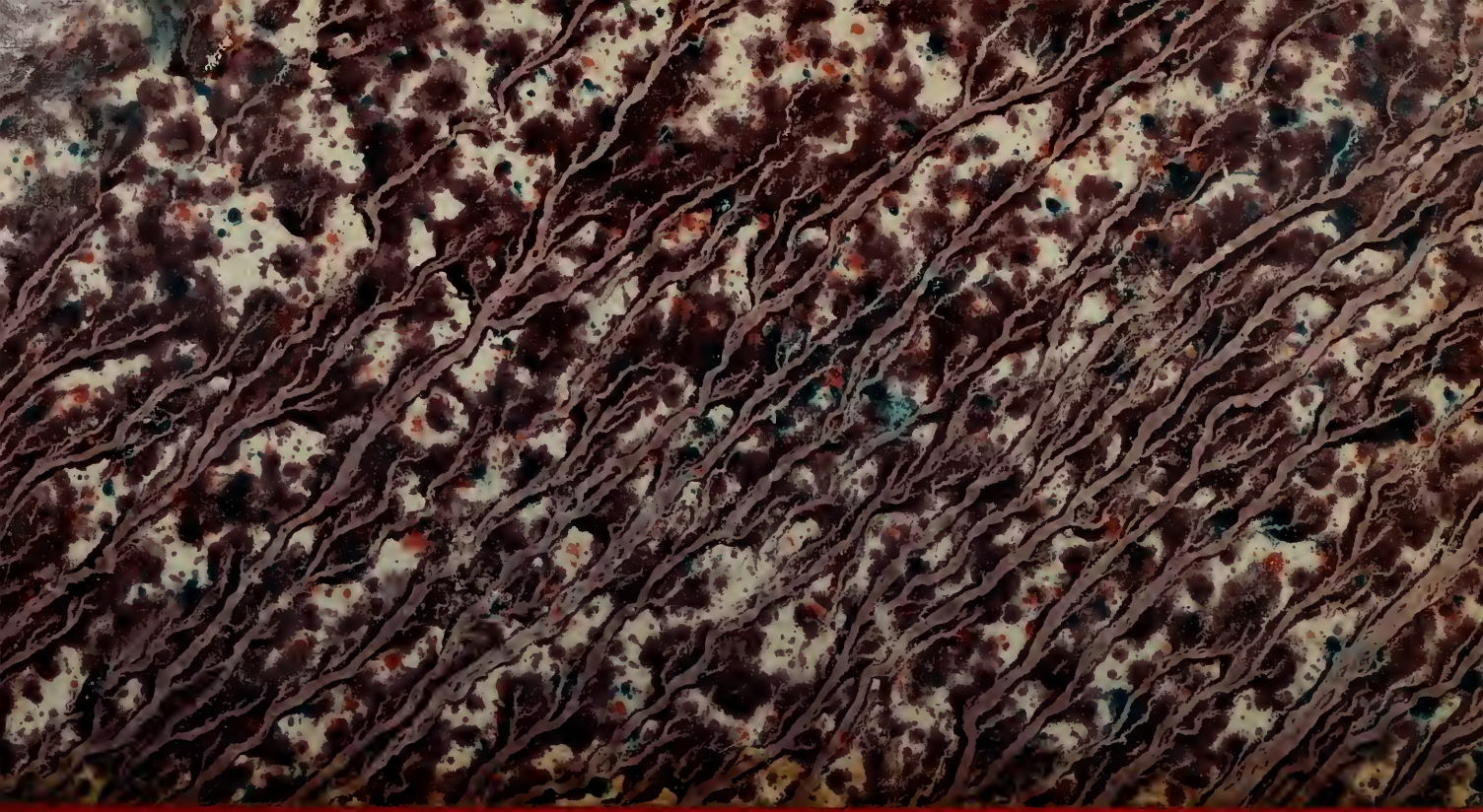
FIN DE LA TABLE.



FAUTES A CORRIGER.

PAGE 7, avant-dernier vers, Procrustes, *lisez* Procustes.
16, ode v, *ajoutez* au titre de cette ode, la date, 1749.
60, après le vers 19, *mettez* un point interrogant ?
73, ode 1, publiée en 1792, *lisez* en 1795.
127, après le vers 8, un point interrogant ?
199, après le vers 8, *idem.*
254, vers 16, ses pas errans, *lisez* mes pas errans.
Ibid. après le vers 23, un point admiratif !

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due